IMP. ORIENTALE A. BURDIN ET Cie, ANGERS.

L. DE MILLOUÉ

CONFÉRENCES

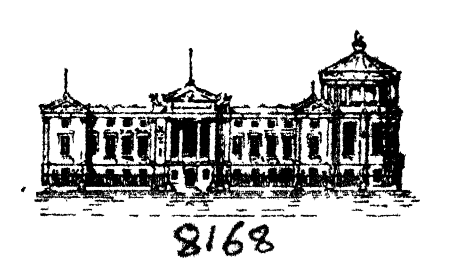
AU MUSÉE GUIMET

1898-1899

PRÉFACE

PAR

M. ÉMILE GUIMET



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI[e]

1902

PRÉFACE

Lorsque j'ai transporté le Musée Guimet de Lyon à Paris, au moment de sa nouvelle installation, peu de personnes se sont expliqué dans quel but j'avais rassemblé les collections qui le composent.

On l'a d'abord, et même officiellement, appelé : « Le Musée des Religions ». Mais alors pourquoi ces salles entières consacrées à de la céramique chinoise et japonaise, aux croquis des peintres de l'Extreme-Orient, aux laques, aux bronzes, aux jades, aux bijoux......?

C'est un musée oriental, ont dit quelques-uns.

Un musée d'art ont proposé quelques autres.

Vous n'y êtes pas, ont riposté les gens d'un troisième groupe : c'est de l'ethnographie !

Et chacun, suivant son idée ou ses préférences, s'est ingénié à me donner conseil et à m'apprendre comment j'aurais dû faire le Musée qui porte mon nom.

Les amateurs d'art regrettaient le manque de sélection : « Il y a de tout là-dedans, disaient-ils, et du moderne, et du laid, et de l'insignifiant, parfois de simples morceaux de papier blanc ou des bûches de paille. M. Guimet devrait cacher les deux tiers de ses curiosités. »

Les orientalistes étaient déroutés par les séries gauloises et romaines. Quel rapport, en effet, entre les petits portraits en terre blanche trouvés à Vichy et le bouddhisme ? Quelle relation entre les bijoux de Vaison et Confucius ? Au point de vue oriental, que de vitrines inutiles !

Les chercheurs de philosophie, les curieux d'études religieuses déclaraient être gênés par cette surabondance d'œuvres d'art qui encombraient les galeries au préjudice du bon classement des dogmes et des systèmes métaphysiques.

Enfin les ethnographes, en présence de ce

luxe décoratif, éprouvaient le même malaise et trouvaient que manquaient le caractère purement scientifique, le sérieux obligatoire des recherches transcendentales sur les évolutions.

Poussé par un sentiment de bienveillante sympathie, le Ministre de l'Instruction publique, par un arrêté en date du 1er avril 1891, décida que les collections d'ethnographie orientale trop à l'étroit dans les galeries du Trocadéro seraient attribuées au Musée Guimet.

C'était un essai, une expérience que l'on tentait. On s'était dit sans doute : « Nous verrons bien ; nous allons administrer à ce Musée incompréhensible une forte dose d'ethnographie ; s'il absorbe sans difficulté cette ethnographie, c'est qu'il est ethnographique ».

Le Musée n'avala presque rien, ne s'assimila que les documents religieux du Cambodge et quelques pièces d'art oriental. Certes, il y avait dans ce lot des choses exquises, des boîtes anciennes, laquées, ciselées et incrustées par Korin, des instruments de musique marqués aux armoiries des princes japonais, des divinités chinoises en bronze, en pierre de lard, des parures

indiennes, des étoffes du Turquestan, des faïences de Perse ; mais il y avait surtout des pioches, des charrues, des engins de pêche et de chasse, des armes primitives, des bateaux chinois, des brouettes de Canton, des mannequins fort bien faits représentant des ouvriers au travail, des oreillers, des chapeaux, des chaussures, tout ce qui nous apprend de quelle façon l'homme, selon les pays, mange, marche, dort, laboure, rabote, forge, trafique, navigue, se bat ou s'amuse. Car l'ethnographie, sœur de l'anthropologie, étudie les actes du corps humain et se demande comment l'homme vit.

Mais nous, nous sommes à la recherche des actes de l'intelligence et nous voulons savoir comment l'homme pense.

Notre Musée est une collection d'idées ; nous y faisons l'histoire de la pensée humaine.

Aussi nous rassemblons les documents relatifs aux croyances, aux philosophies, à l'histoire, à la littérature, à l'art sous toutes ses formes.

Écartant les civilisations qui nous touchent, les religions pratiquées autour de nous, les

regards dirigés vers l'antiquité et les peuples lointains mais civilisés pourtant, nous avons recueilli des documents, un peu incohérents au début, mais dont, peu à peu ; les séries se complètent et s'éclairent par le voisinage les unes des autres.

Ces éléments ne se rassemblent pas seulement au hasard de la rencontre, comme une collection de curiosités ; il faut les connaître d'avance, les deviner parfois, savoir où les trouver, les vouloir, les conquérir.

Il faut voyager au loin, faire voyager, subventionner des chercheurs, des archéologues chargés de faire des fouilles aux endroits précisés.

Il faut, outre les pièces religieuses, statues, objets du culte, trouver les bibles, les chroniques, les manuscrits, former la vaste bibliothèque qui élucidera tout.

Il faut, pour chaque pays, le concours de tous les savants qui connaissent ce pays, de tous les philologues qui lisent sa littérature.

Et enfin expliquer le Musée par les livres.

C'est dans ce but que nous avons fondé les Annales du Musée Guimet, qui se composent ac-

tuellement de quatre séries paraissant simultanément :

1° *Annales du Musée Guimet*. Traduction de textes, descriptions de monuments, illustrations, plans ;

2° *Bibliothèque d'étude*. Dissertations, thèses, répertoires, travaux développés ;

3° *Bibliothèque de vulgarisation*. Études résumées, accessibles au grand public.

4° *Revue de l'histoire des religions*, paraissant tous les deux mois et donnant, outre les articles de fond, des comptes-rendus critiques des ouvrages parus dans tous les pays sur les études religieuses.

Cet ensemble de publications a déjà donné plus de 105 volumes. On en trouvera la liste à la fin de cet ouvrage.

Ces livres sont envoyés gratuitement aux grandes bibliothèques et aux Sociétés savantes du monde entier.

Voilà donc, pour les travaux de nos collaborateurs, pour la mise en lumière de nos découvertes, un énergique moyen de diffusion.

Mais pour répandre le goût de nos études,

le livre ne suffit pas. Ceux qui n'ont ni le temps ni les moyens d'aborder nos publications, sont bien attirés par les richesses de nos galeries, mais il faut leur dire le sens caché des objets qu'ils contemplent. Et pour cela nous avons organisé les conférences, d'abord faites modestement par M. de Milloué, conservateur du Musée, et par M. Deshayes, conservateur-adjoint, le premier parlant des philosophies et des croyances, le second s'attachant plus particulièrement aux questions artistiques.

Peu à peu d'autres savants, professeurs ou membres de l'Institut, ont bien voulu rehausser nos réunions de l'éclat de leur érudition, du charme de leur parole. La liste de ces conférences, que nous donnons plus loin, montrera avec quelle variété et quelle compétence a été rempli le programme de nos causeries scientifiques.

Mais voilà que le plaisir ressenti à cet enseignement par nos auditeurs leur a fait trouver que le verbe des conférenciers était bien fugitif, qu'il serait bon de garder une trace de leurs efforts, de fixer les idées qu'ils présentent. Les

habitués de nos séances ont donc insisté pour que ces conférences soient publiées.

Bien volontiers nous nous sommes rendus à leur désir et nous commençons par éditer les conférences faites par M. de Milloué en 1898-1899.

Les sujets choisis sont un peu d'ordre général : *l'idée de Dieu ou des dieux*, *l'existence de l'âme*, *l'origine du monde* sont les grandes lignes le long desquelles, ensuite, on étudiera les particularités. Les essais sur *la vie religieuse de l'Hindou*, *les lois morales de l'Inde*, *les symboles*, *le mysticisme indou* indiquent déjà que le travail de détail commence par l'Inde, « ce vaste réservoir d'idées », me disait un jour M. Duruy.

Nul, mieux que M. de Milloué, n'était préparé à cette tâche. Depuis vingt-cinq ans qu'il vit dans le Musée au contact des lettrés japonais, indiens chinois qui ont été successivement attachés à nos services, il est en relations permanentes avec les savants. Car le Musée est un carrefour où se rencontrent les travailleurs de toutes provenances, les adeptes de toutes les religions, les serviteurs de tous les dieux. Nous y avons

reçu, hébergé même, des prêtres de la secte Sïn-Siou et de la secte Sïn-gon, des lamas tibétains, des bonzes cingalais ; ils y ont officié ; leurs cérémonies, suivies avec une sympathique curiosité, ont été pour nous des documents vivants de premier ordre, des leçons intenses de compréhension religieuse.

Voilà dans quel milieu a travaillé M. de Milloué, voilà en quoi ses études ont une saveur particulière de choses sues, et je désire bien sincèrement que les lecteurs lui assurent le succès que ne lui ont pas ménagé ses auditeurs.

Fleurieu, le 18 mars 1902.

Émile GUIMET.

CONFÉRENCE DU 20 NOVEMBRE 1898

L'IDÉE DE DIEU ET LA NATURE DES DIEUX CHEZ LES PEUPLES DE L'EXTRÊME-ORIENT. COMPARAISON AVEC LES CONCEPTIONS GRECQUES ET LATINES.

MESDAMES, MESSIEURS,

Les conférences des trois années précédentes ont été consacrées à l'exposé sommaire des principales religions de l'antiquité, de leur mythologie, de leurs dogmes, de leurs rites cultuels, de leurs conceptions philosophiques et de leur morale, étude nécessaire, indispensable même, mais qui a dû parfois vous paraître monotone, sinon fastidieuse, en raison des redites occasionnées par les similitudes nombreuses que vous avez pu constater entre les différentes croyances tant de l'Occident que de l'Orient.

Maintenant que le terrain est ainsi déblayé, que les points les plus importants sont à peu près suffisamment esquissés, nous pouvons aborder l'étude plus délicate, mais aussi plus variée et plus captivante, de la comparaison des idées religieuses des différents peuples et, en particulier, de ceux qui sont apparentés par des caractères ethniques bien définis, tels que les Indous, les Perses, les Grecs, les Latins, les Celtes, les Germains et les Scandinaves. L'examen de quelques-unes de ces idées et de leurs manifestations fera l'objet de nos conférences de cette année

Dans la première de ces causeries, nous avons constaté, si vous vous en souvenez, que trois éléments sont indispensables pour constituer une religion : la croyance en l'existence d'un ou de plusieurs êtres supérieurs à l'homme, capables d'exercer sur la nature et sur lui une influence bonne ou mauvaise, de récompenser ses efforts vers le bien et de punir ses crimes, Dieu ou les Dieux ; — les dogmes, — les rites ou le culte. Mais de ces trois éléments le plus important, le plus indispensable est sans contredit la notion de l'existence d'un ou de plusieurs Dieux ; car si l'on peut, à la rigueur, donner le nom de religion à une croyance vague, sans dogmes, telle que celles de la plupart des peu-

ples non-civilisés, et même sans rites fixes consacrée par l'usage et la tradition, comme celles des tribus sauvages les plus inférieures — Andamans, Veddhas de Ceylan, Gonds, Karens, Papous, Fuégiens, etc. — il ne saurait exister de dogmes et de rites sans objet, ne s'appliquant à aucun être suprahumain.

La conception de la Divinité est le fondement, la raison d'être de toute religion. Seule, elle donne aux dogmes et aux préceptes de morale la sanction d'une autorité supérieure, toujours vigilante, aux décrets inévitables, tenue pour avoir la volonté et la puissance d'en imposer l'observation, d'en châtier la transgression. Supprimez-la, vous n'avez plus que des doctrines philosophiques, plus ou moins systématisées, plus ou moins élevées, basées sur le devoir, la morale et le bien absolu, qui suffiront peut-être comme règles de conduite à une élite intelligente, forcément restreinte, mais qui seront inaccessibles aux masses populaires, sans action efficace sur elles ; bien plus qui ne répondront ni aux aspirations, ni aux besoins de la plus grande partie de la population.

L'antiquité a vu naître de nombreux systèmes philosophiques, dits athées, qui ont prétendu éliminer de leurs doctrines l'idée de Dieu. Ils ont tous péri.

Le Djainisme et le Bouddhisme ont tenté, dans l'Inde, de remplacer les Dieux par une entité purement philosophique, et tous deux, sous la pression du sentiment populaire, ont dû se transformer en véritables religions par la divinisation de leurs fondateurs, sans même pouvoir se garder des superstitions grossières qu'ils s'étaient donné la mission de combattre.

En Chine, quoique moins radicale puisqu'elle ne met pas en cause l'existence des Dieux, la réforme philosophico-religieuse de Confucius ne pût jamais triompher complètement des superstitions antiques et, apanage des seuls lettrés, dût laisser le Taôisme et le Bouddhisme devenir les véritables religions populaires du pays.

Enfin, nous devons encore signaler en passant le rôle capital de la conception de l'Être divin dans la formation des civilisations de l'antiquité où, par la crainte superstitieuse de châtiments terribles immédiats ou futurs, elle a puissamment aidé et fréquemment suppléé l'autorité humaine, souvent impuissante, à faire respecter les lois primordiales sans lesquelles aucune société ne peut se constituer.

Ce n'est pas de nos jours seulement que le problème de l'origine de l'Idée de Dieu a été soulevé.

Depuis l'antiquité la plus reculée les penseurs s'en sont préoccupés, ainsi que de celui de la nature des Dieux.

Chez les Indous, la recherche de sa solution a été le point de départ de la composition des Oupanichads et a provoqué la naissance des six Darçanas ou grandes écoles philosophiques de l'Inde.

Chez les Grecs et les Latins, depuis le temps d'Hésiode, il n'est pas de philosophe qui ne s'y soit consacré, et maints historiens, à l'exemple d'Hérodote, sans compter de nombreux poètes s'y sont livrés à leur suite ; seulement le manque de connaissance suffisante des religions des peuples étrangers les a confinés dans le cercle restreint de leurs croyances nationales et de celles de leurs voisins immédiats, en même temps que leur tournure d'esprit et leur éducation leur faisaient confondre la conception primitive des Dieux avec la mythologie, qui n'est que l'histoire merveilleuse traditionnelle de la généalogie, des actes et des fonctions que leur prêtaient l'imagination des poètes et la dévotion du peuple.

Il y a un siècle environ, la découverte des écritures sacrées de l'Inde et leur traduction par les Anquetil Dupeyron, Burnouf, Lassen, Colebrooke, Wilson et autres savants illustres, suivie bientôt

de la lecture certaine des hiéroglyphes égyptiens et des inscriptions cunéiformes de la Chaldée, de la Babylonie et de l'Assyrie, apportèrent des éléments nouveaux aux études hiérographiques en permettant d'élargir le cercle des connaissances religieuses, d'établir entre les différentes religions des comparaisons plus précises que les hypothèses anciennes et surtout de se dégager des liens étroits de la science grecque et romaine et des préjugés de la scholastique du moyen âge, liens tellement fortifiés par la tradition et l'éducation qu'aujourd'hui encore il faut un effort violent pour les rompre. Philosophes, linguistes, mythographes et la nouvelle école qui a préféré emprunter à l'anglais le titre quelque peu barbare de Folkloriste plutôt que d'en chercher un dans notre langue qui lui offrait celui de Traditionniste, s'emparèrent à l'envie de ces données nouvelles, ainsi que de celles fournies par les études des explorateurs sur les peuples dits sauvages, et de leurs travaux et efforts réunis naquit la Science des Religions.

Naturellement l'origine de l'idée de Dieu chez l'homme fut le but principal des recherches de ces diverses écoles ; chacune proposa, avec des arguments sérieux, son explication : révélation, sabéisme, naturalisme, animisme ; mais, il faut bien le

reconnaître, si chacun des systèmes proposés paraît éclairer dans une certaine mesure quelques points du problème, aucun ne donne une explication entièrement satisfaisante de cette question si complexe, que tous réunis n'arrivent même pas à résoudre. L'inconnu de cette équation à termes trop multiples reste tout entier à dégager.

Vous ne vous étonnerez donc pas si au lieu d'une solution même hypothétique, je ne vous expose que les opinions de nos diverses écoles savantes.

L'explication la plus courante, la plus universellement admise, on pourrait même dire traditionnelle de l'idée de Dieu, c'est la *Révélation*.

Le terme et la chose sont trop connus pour qu'il soit besoin de s'étendre en longues explications à leur sujet.

D'après ce système, c'est Dieu lui-même qui a révélé à l'homme son existence, sa nature et sa puissance dès le moment de la création. Si nous pouvions l'admettre sans discussion, il est certain que la question serait résolue, sans qu'il fût besoin de plus amples recherches; mais malheureusement il se présente de nombreuses objections, dont la principale consiste dans les erreurs grossières qui fourmillent dans les diverses révélations,

sur la nature et l'étendue de l'univers, sa durée, son mode de formation, les mouvements et les fonctions des astres, soi-disant créés tout exprès pour éclairer les nuits de cet infiniment petit qu'est la terre, erreurs que n'explique ni ne pallie la prétendue explication qui consiste à dire que, dans la Révélation, Dieu a voulu se mettre à la portée de l'esprit des hommes. Dieu, d'après la manière dont nous le concevons, étant toute vérité et toute puissance, n'a pu leur enseigner l'erreur, même afin de leur procurer le mérite de découvrir la vérité par leurs propres forces, et sa puissance lui permettait de leur donner l'intelligence suffisante pour comprendre la vérité, si difficile à saisir qu'elle pût être.

Mais, si même nous admettons malgré tout l'authenticité de la Révélation, une autre difficulté se présente.

Il y a au moins trois Révélations ayant des titres historiques égaux à l'authenticité : Révélation judaïque, Révélation mazdéenne, Révélation brâhmanique, sans compter celles que nous réservent peut-être les textes de jour en jour plus nombreux de l'Égypte et de l'Assyrie. Laquelle tiendrons-nous pour bonne ? Laquelle adopterons-nous ! Car si les unes et les autres renferment des

erreurs à peu près de même nature, si elles se contredisent quant à l'origine et la nature de leurs Dieux, elles contiennent également un certain nombre de vérités indiscutables et elles s'accordent presque entièrement au sujet des lois et prescriptions essentielles indispensables au fonctionnement de la vie sociale. D'un autre côté, malgré leurs grandes analogies, il est difficile de conclure à un emprunt entre les Révélations judaïque et mazdéenne.

En réalité, ces diverses révélations ne renferment que la somme restreinte de connaissance des civilisations primitives. « Dieu a fait l'homme à son image », dit l'Écriture; pour être dans le vrai il faut retourner la proposition, l'anthropomorphisme plus ou moins complet des divinités dans toutes les religions est la preuve matérielle irréfutable que « l'homme a fait Dieu a son image ». Nous ne pouvons donc, quelque commode que ce dût être, accepter la Révélation comme explication plausible de l'origine de l'idée de Dieu. Ce n'est qu'une invention habile des fondateurs de religions pour donner à leurs doctrines l'autorité dont elles avaient besoin.

Le *Sabéisme*, vous le savez, est l'adoration des astres Dupuis, qui au commencement du siècle

dernier fut l'ardent propagateur de ce système aujourd'hui démodé, prétendait que l'admiration produite chez les hommes primitifs par la vue des astres et l'observation de leurs mouvement si admirablement réglés avaient été les premiers instigateurs de l'idée de l'existence d'un Être Suprême, créateur et régulateur du monde. Que le Sabéisme ait joué un rôle dans la formation des mythologies, c'est un fait indiscutable : on retrouve l'adoration et la divinisation des astres dans l'Inde, en Chine, même, quoique moins développées, en Grèce et à Rome; mais il est inadmissible que l'observation des astres ait pu être l'origine première de l'idée de la divinité, par la raison péremptoire qu'elle demande une attention et des calculs hors de la portée d'hommes primitifs. Il paraît beaucoup plus rationnel de supposer que l'idée de l'Être divin s'est pour ainsi dire matérialisée dans les astres pour les Chaldéens, de même qu'ailleurs on l'a revêtue de la forme humaine.

On donne le nom d'*Animisme* au système hiérologique qui explique la croyance ou l'existence d'êtres plus ou moins immatériels ou Esprits, distincts de l'homme, supérieurs à lui et capables d'une action bonne ou mauvaise à son égard, par le rêve qui fait apparaître soit des vivants soit des

morts sous les traits et avec l'aspect et le caractère qui leur sont habituels. Ces fantômes du sommeil auraient été pour l'homme primitif le point de départ de la conception des Dieux et des Démons. Il y a certainement beaucoup de vrai dans cette hypothèse. On connaît la frayeur superstitieuse que produisent ces créations du rêve, même encore chez nos contemporains, et presque dans toutes les religions, fût-ce de peuples civilisés, on retrouve des traces de divinisation des esprits, surtout de ceux des ancêtres qui dans certains cas, — en Chine, par exemple, — sont devenus les véritables Dieux de la nation. A lui seul cependant, l'animisme est insuffisant pour expliquer l'idée première de la divinité.

Le *Naturalisme* à son tour attribue l'origine de la conception de l'existence des Dieux à l'observation des phénomènes de la nature, — le jour et la nuit, la chaleur et le froid, le vent, la pluie, l'orage, le tonnerre, les éclairs, le soleil qui donne lumière et chaleur, la lune et les étoiles qui éclairent les ténèbres nocturnes, — que l'homme primitif aurait considérés comme étant les actes d'esprits puissants chargés de les régir, ou les demeures d'êtres bienfaisants protecteurs de la race humaine et de toutes les créatures vivantes. Ce ne serait

que par une évolution postérieure que les fonctions de créateur et de régulateur suprême de l'univers auraient été attribuées à l'un des Dieux ainsi conçus.

Ce système est incontestablement celui qui, à condition d'être associé à l'animisme, rend le mieux compte de la plupart des conceptions mythologiques, et ce fait explique la vogue qu'il a rencontrée à son apparition et l'autorité qu'il conserve encore aujourd'hui. Toutefois, il n'est guère applicable aux divinités qui personnifient de pures abstractions, telles que des qualités et des vertus. De plus il encourt deux objections graves : lorsque nous voyons, de nos jours encore, non seulement le sauvage, mais même l'homme civilisé, le paysan de nos campagnes, rester indifférent en face des phénomènes naturels les plus merveilleux, insensible aux alternatives de jour et de nuit, à la chaleur et au froid, au beau temps et à la pluie qui sont pour lui choses toutes naturelles dont la manifestation ne l'émeut pas, peut-on raisonnablement supposer que l'homme primitif, à peine émergé de l'état de bestialité, exclusivement préoccupé de pourvoir à sa nourriture et de se défendre des attaques des bêtes sauvages, ait pu être frappé de ces mêmes phénomènes au point de les

attribuer à la volonté d'êtres supérieurs à lui?

D'un autre côté l'homme primitif dont toutes les idées étaient forcément concrètes, pouvait-il s'élever à une abstraction, telle que la conception de l'idée de Dieu que nous autres gens civilisés avons peine à comprendre? La réponse n'est pas douteuse et je crois que nous serons tous d'accord pour conclure que l'homme primitif était incapable d'un tel effort et qu'il a dû passer par toute une série de notions concrètes successives avant de parvenir à la conception de la divinité, même réduite aux proportions que lui donnent les mythologies. Pas plus que les autres systèmes, le naturalisme ne suffit donc à rendre compte de l'origine de l'idée de Dieu.

Si cette question demeure insoluble dans l'état actuel de nos connaissances — on peut même douter qu'elle soit jamais résolue d'une façon satisfaisante — il nous reste au moins la compensation de rechercher et d'établir les formes diverses que prend la conception de la divinité chez les différents peuples et dans des conditions variées de civilisation.

En général, les Dieux primitifs tiennent surtout de l'animisme, autant du moins qu'on en peut juger par les religions des peuples sauvages et les

quelques traces de croyances très anciennes qu'on retrouve dans les traditions populaires de races plus élevées en civilisation. Ce sont des Esprits, le plus souvent très vagues en ce qui concerne la forme qu'on leur prête, peut-être immatériels, en tout cas tenus pour capables de prendre momentanément n'importe quelle forme humaine, animale, végétale ou purement matérielle sous laquelle ils se manifestent soit dans les rêves, soit en apparitions (fantômes, revenants, etc.), soit simplement par des signes miraculeux de leur puissance pour le bien ou pour le mal. Dans ce dernier cas, l'animal ou l'objet quelconque, — arbre, rocher de forme bizarre, aérolithe, pierre, etc., — qui sert d'enveloppe ou de demeure à l'Esprit devient un *fétiche*. Il ne faut pas oublier que le fétiche n'a point de valeur miraculeuse par lui-même, mais seulement du fait de la présence de l'Esprit qui y réside.

D'ordinaire, ces Esprits sont nombreux : il y en a pour le sol, le vent, la pluie, l'orage, les eaux, les arbres, les maisons, etc. Le plus souvent chaque famille a les siens propres, qui sont probablement les mânes des ancêtres, indépendamment des autres Esprits extérieurs Quelquefois il existe un Esprit commun à toute la tribu, et dans ce cas

il est considéré comme le chef des Esprits particuliers; ce devient une sorte de Dieu supérieur.

Les Dieux primitifs sont exigeants, jaloux, cruels, de caractère démoniaque, plus portés à faire le mal que le bien, même à leurs plus fervents adorateurs qui n'obtiennent leur assistance ou seulement leur neutralité qu'à force d'offrandes de victuailles dont ils sont censés se repaître, et parfois d'objets précieux. Le culte qu'on leur rend a absolument le caractère d'un marché. Pour satisfaire leurs cruautés on leur offre dans certaines occasions des victimes humaines; toutefois, il semble que ces meurtres rituels sont plutôt des substitutions de personnes, afin de mettre le sacrificateur à l'abri des dangers de mort suspendus continuellement sur sa tête ou d'écarter les fléaux qui menacent la tribu, que des sacrifices offerts à la cruauté sanguinaire des Dieux.

Le sauvage ou le primitif, ce qui revient à peu près au même, n'ayant pas la notion de l'infini, la puissance qu'il attribue à ses Dieux est nécessairement limitée. Chacun d'eux n'exerce son influence que dans le cercle étroit des fonctions qui lui ont été assignées, et encore est-elle souvent contrebalancée, voire même annulée, pour le bien comme pour le mal, par celles de quelqu'un des autres.

De plus, dans toutes les religions primitives les Dieux, si puissants qu'on veuille bien les dire, sont sous la dépendance du prêtre, ou plus exactement du sorcier, qui a tout pouvoir sur eux par ses opérations de magie et de sorcellerie, croyance qui s'est perpétuée même dans les religions plus élevées sous la forme des exorcismes, encore que ces derniers ne s'emploient généralement que contre les Démons, héritiers du caractère malfaisant des Dieux primitifs.

La nature des Dieux s'épure et s'élève à mesure que les peuples eux-mêmes s'élèvent en civilisation et que leur esprit plus raffiné répugne à certaines inconséquences, bassesses et cruautés des conceptions primitives. Nous en trouvons un exemple dans les divinités des peuples sémitiques, l'une des races humaines qui a le plus ancien passé historique.

Les Dieux sémites ne sont plus des esprits, au sens que nous avons attaché à ce mot en parlant des divinités primitives. Sont-ils immatériels? La question semble douteuse, car si on ne leur attribue pas absolument des corps en chair et en os, ils ont cependant des formes individuelles sous lesquelles ils se manifestent parfois aux yeux de leurs adorateurs, en un mot ils ont subi un com-

mencement d'anthropomorphisme. Ils ne sont pas tous éternels ou même immortels : témoins Tammouz ou Adonis dont la mort tragique et la résurrection annuelles constituent l'un des mythes les plus importants de la mythologie babylonienne et phénicienne. Quoique conçus d'une manière bien plus élevée que les Dieux primitifs, ils en ont conservé l'exigeance tyrannique, la jalousie et la cruauté ; à l'exception du Jéhovah des Hébreux (qui d'ailleurs parait être beaucoup moins ancien que les principaux Dieux de la Chaldée, de la Babylonie et de la Phénicie) leur rôle moral est encore très incomplet ; la négligence des sacrifices qu'ils exigent suscite plus leur colère que les crimes sociaux.

Les textes cunéiformes qui les concernent sont trop peu explicites et trop obscurs jusqu'à présent pour qu'il soit possible de déterminer nettement leur nature primitive, et sur bien des points nous devons aujourd'hui encore nous en rapporter aux dires des auteurs grecs, d'Hérodote surtout. D'après ces données on les considère généralement comme *sabéistes*, en ce sens qu'ils paraissent personnifier surtout des astres, le soleil et la lune en particulier. Un fait intéressant à noter c'est que Sin, le Dieu de la lune, occupe le rang suprême au détri-

ment du soleil chez les chaldéo-assyriens jusqu'au moment où s'est établie la prédominance d'Assur, et que son rôle est exclusivement bienfaisant, particularité qui tient sans doute au bien-être que procure la fraîcheur de la nuit après les ardeurs dévorantes du soleil dans le climat de cette contrée.

Chez les Dieux sémites le caractère démoniaque domine : ils sont tantôt bienveillants, tantôt malfaisants et doivent être propitiés par de fréquents sacrifices ; leur cruauté native se réjouit surtout des sacrifices humains : Jéhovah lui-même n'a pas entièrement dépouillé ce caractère à en juger par les sacrifices d'Abraham et de Jephté, la consécration des premiers-nés, et les sacrifices sanglants qui lui sont offerts. Ce n'est qu'à une époque relativement tardive que nous voyons apparaître dans les textes hébreux le *Dualisme*, ou la conception du Démon antagoniste de Dieu, pour rendre compte de l'existence du mal et faire disparaître ce qu'avait de choquant la notion du Dieu à la fois bon et méchant.

Il semble qu'il y ait aussi un élément naturaliste dans la nature des Dieux sémites qui, pour la plupart, pourraient bien avoir été au début de simples personnifications ou déifications du *feu*, étant donnés l'holocauste qui est leur sacrifice par ex-

cellence et les rites ignés du culte de certains d'entre eux, de Moloch par exemple.

En Chine, il n'y a pas à en douter, la croyance aux esprits (c'est-à-dire l'animisme) a été le point de départ de l'idée de Dieu et le fondement de la nature des Dieux, qui ont nettement conservé jusqu'à nos jours le caractère de simples esprits. A part le Dieu suprême, l'Empereur céleste, Chang-ti, sur le compte duquel ils ne s'expliquent pas, par respect sans doute, les textes historiques et sacrés de même que les écrits des philosophes nous disent formellement que tous les Dieux sont des Esprits. Si nous pouvions conserver le moindre doute à cet égard, il suffirait pour le dissiper de nous reporter à quelques faits historiques relativement modernes, tels que la divinisation du philosophe Laô-tseu, devenu la troisième personne de la Triade supérieure de la religion Taôiste, et celle plus récente encore du célèbre général Kouan-yu, de la fin de la dynastie des Han, élevé officiellement au rang de Dieu de la guerre sous le nom de Kouan-ti.

Cette croyance en la possibilité pour un être humain d'acquérir ou de recevoir après sa mort le rang et le pouvoir divins est d'ailleurs tellement ancrée chez les Chinois qu'aujourd'hui encore

l'empereur confère le titre de Dieu avec la charge de protecteur d'une ville ou d'une province à des fonctionnaires défunts, civils ou militaires, à des littérateurs ou des savants, en récompense de services éminents, et les nouveaux Dieux ainsi promus reçoivent les mêmes honneurs et ne tardent pas à jouir de la même dévotion que la multitude des divinités secondaires. Ce phénomène peut, peut-être, s'expliquer par l'habitude de la quasi-déification que reçoivent de leurs descendants les ancêtres des familles même les plus humbles, dont ils deviennent les Lares ou Pénates vénérés et aussi quelques peu redoutés, à moins que ce ne soit la croyance superstitieuse en l'existence et la puissance des Esprits qui ait été l'origine du culte ancestral. Quoi qu'il en soit les sacrifices aux esprits divinisés et aux ancêtres ont tous le même caractère à la solennité près.

Les Chinois font toutefois une différence entre les divers Esprits divinisés. Il y en a deux classes : les *Sings*, esprits de la nature, de ses phénomènes et des choses matérielles, et les *Chens*, âmes des morts qui ont mérité le culte qu'on leur voue par des services signalés rendus à leurs concitoyens ou à l'humanité, comme administrateurs, généraux, savants, philosophes, poètes, etc. Parmi les pre-

miers comptent les grands Dieux : Esprit du ciel, ou Thien, qui se confond presque toujours avec le Chang-ti, Esprit de la Terre, Esprits des montagnes, de la mer, des fleuves, de la grande Ourse, des constellations supérieures, etc. Les *Chens* président et protègent généralement les diverses spécialités où ils ont excellé pendant leur vie terrestre; ils ont d'ordinaire pour résidences attitrées des étoiles ou des constellations de peu d'importance. Tous ces dieux sont immortels; mais aucun d'eux n'est éternel sauf, peut-être, le Chang-ti et l'Esprit de la Terre.

Nous venons de dire que l'on confond souvent le Chang-ti et l'Esprit du Ciel. Il paraît cependant qu'on doive faire entre eux une différence marquée. Thien semble être plutôt l'esprit du ciel matériel, du firmament, tandis que Chang-ti serait l'esprit ou l'âme divinisée du premier empereur, du fondateur de la nation chinoise. On lui a donné la suprématie sur les autres dieux de même que l'empereur domine les princes, les ministres et les grands de l'État. Selon une opinion récente Chang-ti serait un terme pluriel et représenterait soit les trois grands empereurs semi-mythologiques Fou-hi, Chin-noung et Hoang-ti, soit les cinq empereurs types Fou-hi, Chin-noung, Hoang-ti, Yaô et Chun.

Comme on le voit, l'Evhémérisme (divinisation des êtres humains), tient une large place dans la conception chinoise de la Divinité.

Chez les Indo-Européens c'est le Naturalisme qui domine. Dans la plupart des cas, il permet une explication hypothétique, à la vérité, mais plausible du développement de l'idée de l'existence des Dieux et de la conception de leur nature, à la condition toutefois de lui adjoindre parallèlement la dose d'animisme nécessaire pour concevoir des Esprits ou Êtres supérieurs quelconques régissant les forces et les phénomènes de la nature dont ils sont les personnifications. Dans la mythologie de cette race, la conception divine est plus élevée que chez les autres populations primitives, en ce sens qu'en général les Dieux sont exclusivement bienveillants et bienfaisants pour leurs adorateurs et que les rôles malfaisants sont attribués aux Démons, ennemis et adversaires des Dieux. Il y a là un Dualisme nettement marqué.

D'une façon générale, on peut dire que les Dieux indo-européens personnifient la lumière (source de toute vie et de tout bien) et les Démons les ténèbres; toutefois il existe entre les conceptions des différents peuples de la race indo-européenne des variantes dues à des causes diverses et pour

la plus grande partie aux variations de climat — qui, vous le savez, jouent un rôle considérable dans le développement des religions — et chez les Indo-Européens du Nord (les Germains, les Scandinaves et peut-être les Celtes) les Dieux personnifient la chaleur et les Démons le froid.

Ici nous possédons, pour nous aider dans nos recherches, un document de valeur inappréciable, antérieur à ce que la Grèce nous a légué de plus ancien, c'est-à-dire à Homère et à Hésiode, qui — à quelque époque que l'on place sa composition, ou plutôt sa compilation sous sa forme actuelle — nous donne plus que tout autre livre sacré l'impression d'une civilisation primitive ou presque primitive; c'est le Rig-Véda, dont nous avons du reste parlé déjà trop souvent pour qu'il soit besoin d'y revenir aujourd'hui.

Les Dieux védiques (les *Dévas* « les brillants ») sont indécis, vagues; ils se confondent ou se remplacent les uns les autres; certains hymnes consacrés à l'un d'entre eux pris en particulier, à Agni surtout, déclarent qu'il est à lui seul tous les Dieux, et comme tous y passent à leur tour, le lecteur du Véda en arrive à se demander s'il a affaire à du polythéisme, à de l'hénothéisme, à du monothéisme ou au panthéisme, forme religieuse

qui est devenue par la suite l'expression dernière des conceptions indiennes et qui, certainement, existe déjà en germe dans le Véda. En réalité, malgré les fonctions multiples et les apparences variées que leur donnent les chantres védiques, tous ces Dieux ne sont que des manifestations variées d'une seule et même conception, d'un seul et même phénomène, le sacrifice. M. Bergaigne[1] a démontré qu'ils rentrent tous dans deux grandes catégories, comprenant d'un côté les Dieux mâles représentant les éléments ignés ou le feu du sacrifice, de l'autre les Déesses — généralement comparées à des vaches — personnifications des libations qui enfantent ou nourrissent le feu sacré. Allant plus loin encore dans cette voie, M. Regnaud[2] arrive à cette conclusion que les Dieux védiques n'ont aucune individualité ni personnalité propre, que leurs noms ne sont que des épithètes relatives à la manière dont le feu et les libations se comportent au cours du sacrifice, et que les hymnes du Véda sont consacrés non à la glorification de divinités déjà définies, mais simplement aux péripéties

1. *La Religion Védique.*

2. *Le Rig-Veda et les origines de la mythologie indo-européenne*, et *Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce.*

dramatisées d'un acte vulgaire, mais important, l'allumage du feu, jadis si difficile à obtenir et à conserver; acte plus tard solennisé par tradition alors qu'on avait acquis des moyens faciles de produire le feu à volonté. D'après ce système, qui permet de se rendre compte de beaucoup de mythes inexplicables autrement, l'origine première des Dieux reposerait simplement sur cette opération de l'allumage du feu usuel, leurs noms seraient les épithètes des flammes et des libations entrant en incandescence ou inertes, et nous serions ainsi en présence de l'éclosion de l'idée de Dieu par un procédé concret, et par conséquent raisonnablement attribuable à la capacité intellectuelle de primitifs en voie d'évolution à une époque où il n'existait encore aucune notion religieuse.

Les Dieux védiques ne sont pas éternels. Ils ont une origine et une généalogie sur le compte desquelles les hymnes restent muets, quoiqu'il semble se dégager de certains d'entre eux que les Dieux sont nés de l'union de Dyôs, le ciel, avec Prithivî, la terre, ou Aditi, l'espace. Ils sont devenus immortels par le mérite des sacrifices qu'ils ont accomplis (on ne voit pas en l'honneur de qui), par leurs pénitences religieuses (*tapas*, chaleur ardente) et par l'acquisition de l'Amrita (ambroisie)

liqueur de vie identique au soma ou libation alcoolique servant à l'allumage du feu. Quelquefois démoniaques ou malveillants, en ce que certains d'entre eux sont avares de leurs faveurs et ne les dispensent aux hommes qu'en échange de leurs offrandes ou contraints par d'autres Dieux plus généreux, le caractère bienveillant l'emporte cependant toujours chez eux; mais par contre, à l'exception peut-être de Varouna, leur rôle moral est nul ou tout au moins à peine indiqué; les seules fautes qui excitent leur colère et provoquent leur vengeance sont les omissions ou les négligences des sacrifices qui sont d'ailleurs — on le comprend facilement — indispensables à leur existence même.

Quant aux Démons (Asouras, Daityas, Dânavas, Râkchasas, etc.), leur origine se rattache également au drame du sacrifice dont ils retiennent les éléments (les dragons Ahi et Vritra qui tiennent prisonnières les vaches, c'est-à-dire les libations) et ce n'est probablement que par extension qu'on en a fait les nuages détenteurs avares de la pluie fécondante. Cette identification ne pourrait s'appliquer d'ailleurs qu'à un petit nombre d'entre eux. Leur nature paraît être identique à celle des Dieux qu'ils n'ont pu égaler ou surpasser faute

d'avoir réussi à s'emparer de l'Amrita. Ce sont en réalité des Dieux manqués. De là leur antagonisme et leurs luttes perpétuelles avec les Dieux qu'ils s'efforcent de détrôner et d'affamer en s'emparant à leur tour de l'Amrita et en les privant du bénéfice des offrandes des hommes. S'ils nuisent à ceux-ci ce n'est qu'indirectement par les obstacles qu'ils opposent à l'accomplissement de leurs sacrifices. La mythologie grecque nous offre une conception analogue dans les Titans qui s'efforcent d'escalader l'Olympe afin de détrôner et de remplacer les Dieux.

La nature des Dieux se précise et tend à s'élever avec les idées plus philosophiques de l'époque dite Brâhmanique exposées dans la série des livres sacrés appelés Brâhmanas, Oupanichads et Aranyakas. On en fait alors les fils ou, selon d'autres légendes, les créatures d'un Dieu suprême antérieur, éternel même, appelé *Pouroucha* « le Mâle » et *Pradjâpati* « le Seigneur des créatures », leur personnalité et leurs rôles se définissent et leur action morale se développe. C'est la période que l'on peut appeler Polythéiste. Puis, sous l'influence croissante des spéculations philosophiques, Pouroucha-Pradjâpati prend peu à peu le caractère d'Ame Universelle, essence de tous les êtres et de

toutes les choses, avec le nom de Brahma (neutre), et les autres Dieux, tout en conservant leur personnalité et leurs fonctions primitives, ne sont plus que des émanations de cet Être suprême, âme universelle.

Continuant son évolution, cette conception panthée atteint enfin son apogée dans l'Indouisme actuel en dépit de sa sécession dans les deux sectes rivales des Vichnouites et des Çivaïtes, pour lesquelles Vichnou et Çiva représentent respectivement l'âme universelle et le Dieu suprême, tandis que tous les autres Dieux sans exception deviennent de simples *Mourtis*, ou formes tombant sous les sens, prises par Vichnou ou Çiva afin de se mettre à la portée de l'intelligence bornée des hommes, mais n'ont plus par le fait d'existence personnelle ni d'individualité. Ce sont tout bonnement des noms, consacrés par la tradition, de l'un ou de l'autre des deux Dieux rivaux, qui s'absorbent du reste aussi mutuellement.

Pendant ce temps, la nature des Démons subit aussi des modifications importantes. Ils perdent de plus en plus leur caractère de perturbateurs du sacrifice pour accentuer leur inimitié envers les Dieux et devenir des tentateurs, des corrupteurs et des persécuteurs des hommes que les uns

s'efforcent d'entraîner dans l'erreur, de détourner des voies saintes du salut et d'éloigner des Dieux en leur inculquant de fausses doctrines et les persuadant de délaisser les sacrifices, tandis que d'autres, les Râkchasas surtout les tourmentent, les effrayent de toutes façons, les tuent et les dévorent sans pitié. C'est là sans doute l'origine des contes populaires relatifs aux revenants, aux vampires, aux ogres et aux loups-garous.

Les Dieux védiques ne sont pas restés confinés dans l'Inde. Créés sans doute déjà avant la séparation des diverses branches de la race indo-européenne, nous les retrouvons, ou tout au moins les principaux d'entre eux, dans toutes les mythologies occidentales et en particulier dans celles de la Grèce et de Rome.

C'est ainsi qu'Agni, le dieu du feu sacré, du feu domestique et du feu céleste, devient en Grèce Hestia, et à Rome Vesta, tandis que ses doublets, Tvachtri et Viçvakarman, revivent en Héphaestos, Prométhée et Vulcain. Soma, le dieu de la libation, est le prototype de Dionysos et de Bacchus. Le groupe de Dyôs et de Prithivî associé avec Indra, le dieu de la pluie, maître du tonnerre, donne naissance au mythe de Zeus et de Héra, de Jupiter et de Junon. Varouna,

comme Dieu du ciel est devenu Ouranos, et en tant que Dieu des eaux, créateur des chevaux, se retrouve dans Poseidôn et Neptune. Ouchas, l'aurore se transforme en Athénée. Yama, le Dieu des morts, se dédouble en Grèce en Hadès et Minos, et à Rome devient Pluton. Vayou, personnification du vent, prend les différentes formes de Borée, d'Éole, d'Hermès et de Mercure. Les déesses Lakchmî, Râdhâ, et Ratî concourent a constituer les mythes gracieux d'Aphrodite et de Vénus, tandis que Kâma, dieu du désir et de l'amour, devient Éros et Cupidon.

En résumé, comme vous avez pu en juger par ce trop rapide exposé, si nous pouvons nous rendre un compte relativement satisfaisant de la nature attribuée aux Dieux dans les diverses religions, la question de l'origine de l'idée de Dieu reste encore totalement insoluble ; tout au plus pouvons-nous nous permettre à cet égard quelques hypothèses trop incertaines pour être présentées même comme un commencement de solution. Vous verrez dans notre prochaine réunion qu'il en est de même pour une autre question d'importance presque égale, celle de l'origine de la notion de l'immortalité de l'âme.

CONFÉRENCE DU 11 DÉCEMBRE 1898

LA NOTION DE L'EXISTENCE DE L'AME ET DE SA NATURE CHEZ LES INDOUS, LES GRECS, LES PERSES, LES CHINOIS ET LES JAPONAIS. — THÉORIES DE L'IMMORTALITÉ ET DE L'ANÉANTISSEMENT DE L'AME. — MOKCHA, MOUKTI, NIRVANA, SOUKHAVATÎ.

Mesdames, Messieurs,

J'ai hésité un moment si je ne vous donnerais pas cette conférence avant celle sur l'Idée de Dieu, à cause de la place que de nombreux auteurs attribuent à l'animisme dans le développement de la conception de la Divinité; mais une recherche plus approfondie m'a convaincu que la notion de l'existence de l'âme — à plus forte raison de son immortalité — est loin d'être primordiale ni générale et, dans beaucoup de cas, est postérieure à celle de l'existence de Dieu et à l'institution de

certains rites religieux, particulièrement du sacrifice.

En effet, parmi les peuples sauvages découverts depuis trois cents ans par les navigateurs et les explorateurs, il en est chez qui, au moment où ils ont été visités pour la première fois, la notion de l'existence de l'âme n'existait pas, ou tout au moins était dans un état si rudimentaire qu'elle rentre dans la catégorie de ce vague sentiment de terreur du surnaturel qui a engendré la croyance aux esprits et aux revenants.

En général, chez les primitifs, après l'indifférence absolue qui fait abandonner le cadavre là où il se trouve, le sentiment qui domine c'est la terreur et l'horreur de la mort. On fuit le lieu où repose le défunt.

Le respect du cadavre ne se développe que chez les peuplades parvenues à un certain degré de civilisation et se combine probablement avec l'idée d'une survivance de quelque chose après la mort.

La meilleure preuve à donner que l'idée de l'âme n'est ni générale ni primitive, c'est qu'il n'en est fait mention ni dans la Genèse ni dans l'Exode, ni dans le Deutéronome à propos des divers patriarches et chefs de la nation Juive, de même qu'on n'y trouve aucune allusion à

un séjour réservé aux morts, paradis ou enfer.

Exceptionnellement la Genèse nous dit qu'Hénoch fut transporté au ciel.

Quant à ces patriarches éminents, Abraham et Isaac, qui sont les fondateurs d'Israël, leur mort est constatée simplement par cette phrase ambiguë : « Il fut ajouté à son peuple », qui ne paraît pas constituer une preuve suffisante de la notion d'une âme immatérielle distincte du corps.

A mon avis l'idée première d'un élément distinct du corps et lui survivant ne doit pas être cherchée dans des spéculations abstraites dont les primitifs sont incapables, mais dans l'ordre des faits concrets, tels que l'ombre projetée par le corps qui semble l'accompagner partout, ou bien encore dans les impressions produites par le rêve qui fait apparaître un mort agissant comme s'il était encore vivant, ou montre au dormeur sa propre image comme si elle était séparée et distincte de lui.

Il est à remarquer du reste que les sauvages et les primitifs ne connaissent pas le terme d'âme : pour eux ce qui subsiste après la mort c'est l'ombre conservant les traits, la démarche, la voix du défunt. Aussi l'ombre s'identifie-t-elle à l'être, en fait-elle partie intégrante, ainsi qu'en témoignent les contes populaires relatifs à l'homme qui a perdu

son ombre, et cette croyance répandue aujourd'hui encore, même dans nos campagnes, que les revenants, les démons et les Dieux n'ont pas d'ombre.

Chez certains peuples, il existe même des prescriptions religieuses et légales concernant le respect dû à l'ombre d'un homme, des monuments et des objets sacrés. Ainsi, dans l'Inde, Manou défend de marcher volontairement sur l'ombre des statues des Dieux, sur celle d'un Gourou (précepteur religieux), d'un père, d'un brâhmane, d'un roi, et en général de toute personne respectable. De même aussi les livres sacrés de ce pays déclarent-ils que l'ombre projetée par une personne impure pour une cause quelconque, accidentelle ou permanente, ou celle d'un chien souille le sacrifice et les aliments de l'homme de caste pure.

La conception que les primitifs et les sauvages se font de la vie d'outre-tombe, recommencement d'une existence identique à celle de la terre, quoique généralement plus heureuse, et terminée peut-être par une nouvelle mort, montre bien que chez eux l'ombre tient la place de ce que nous appelons l'âme.

D'après le Koziki cette croyance était aussi celle des anciens Japonais qui enterraient avec les morts illustres les objets dont ils avaient coutume de se

servir, leurs animaux préférés, leurs serviteurs, leurs femmes et les meilleurs de leurs amis afin qu'ils les suivissent dans l'autre monde. Quant à ce monde lui-même, les descriptions qui nous en sont parvenues sont extrêmement vagues : les héros, c'est-à-dire les descendants des Dieux, leur carrière terrestre terminée, montent au ciel, qui communique avec la terre par un large escalier ; mais il y a aussi un monde infernal souterrain, placé sous le gouvernement du Sousano-vo-no-mikoto, frère d'Amatéras, la déesse du Soleil, où le Koziki fait descendre Izanagui, le procréateur des mondes et des êtres, pour y chercher sa femme Izanami (mythe curieusement semblable à la descente d'Orphée aux Enfers et à celle d'Istar), et dont les habitants semblent bien être des ombres à demi-matérielles.

Du reste, à un moment donné, cette conception a dû être celle de tous les peuples. On en constate des traces dans les rites funéraires des Indous qui enterrent ou brûlent le guerrier avec son arc, et font aux morts des offrandes d'aliments destinés à soutenir leur vie d'outre-tombe, offrandes à la régularité desquelles est attachée la prospérité de la famille.

Nous la retrouvons aussi chez les Grecs et les

Latins. Pour eux l'ombre est une âme semi-matérielle, ainsi que le prouvent les rites funéraires, les descriptions qu'Homère et Virgile font des Champs-Élysées, l'apparition de l'ombre de Patrocle, la descente d'Ulysse aux Enfers et son évocation des morts, et tant d'autres scènes trop connues pour qu'il soit besoin de les rappeler.

Les Chinois ont une conception toute particulière de l'âme. Ils la conçoivent double, composée de deux parties, l'une spirituelle qui monte aux cieux au moment de la mort, l'autre presque matérielle qui reste en quelque sorte attachée au cadavre, bien qu'ayant le pouvoir d'aller et venir à son gré, et se partage entre le tombeau et la tablette funéraire. Cette âme, assez semblable au *Ka* des anciens Égyptiens, a les mêmes besoins que les vivants ; il faut la nourrir par des offrandes d'aliments, la vêtir, lui fournir l'argent dont elle a besoin, des chevaux, des voitures, des bateaux, des domestiques, toutes choses qu'on lui procure en effigie au cours des sacrifices accomplis en l'honneur des ancêtres.

Un fait à remarquer est qu'il n'existe en Chine, en dehors du Bouddhisme, ni paradis, ni enfer. Il y a des âmes mortelles, qui disparaissent au bout d'un certain temps, ce sont celles des coupables et

des inutiles, tandis que les âmes des grands citoyens vivent pour l'éternité dans quelque astre qui leur est assigné comme demeure, et divinisées par leurs vertus ou leurs talents continuent à protéger après leur mort l'humanité qu'ils ont servie pendant leur vie terrestre.

On trouve dans les doctrines stoïciennes une distinction analogue entre les âmes mortelles et immortelles.

Chez les anciens Perses Mazdéens la notion de l'existence et de l'immortalité de l'âme, appelée *Ourvan* est indiscutable. L'Avesta enseigne en termes formels le dogme de la distinction de l'âme et du corps, mais malheureusement l'incertitude est complète en ce qui concerne la nature de cette âme, qui paraît ne pas être entièrement immatérielle, car elle ressent la terreur, le plaisir, la fatigue, la faim, et il ne faut pas confondre l'âme avec la *Fravasi* ou *Férouer* qui est une forme spirituelle de l'être, indépendante de sa vie matérielle, antérieure à l'être dont elle est le prototype divin, qui remplit à son égard le rôle d'une sorte d'ange gardien et qui lui survit. Les Mazdéens ont un paradis, séjour de bonheur, et un enfer, lieu de tourment, où les âmes attendent la résurrection générale à laquelle procédera Çaoçiat, dernier

descendant de Zoroastre, après la victoire décisive et finale d'Ormuzd (Ahoura-Mazda) sur Ahriman (Angro-Mainyu), le génie du mal.

La question a été souvent posée de savoir si les Indous de l'époque védique ont possédé la notion de l'existence et de l'immortalité de l'âme. Un moment on a cru pouvoir la résoudre d'une manière affirmative en se basant sur les hymnes consacrés aux Pitris, ancêtres présumés de la race âryenne, et au Dieu Yama, le premier mort devenu Dieu des morts, Dieu psychopompe qui conduit les Pitris soit dans son propre royaume situé au-delà des limites de la terre dans la région du Sud, soit dans la demeure du soleil. Mais le caractère essentiellement rituel des Védas, et en particulier du Rig-Véda, et le fait que Yama est une forme d'Agni, le Dieu du feu, permettent de se demander s'il s'agit bien d'âmes d'hommes morts et non de métaphores relatives aux phases du sacrifice, et pour le moment la solution reste incertaine tant qu'on n'aura pas déterminé exactement la part du mythe et du rituel dans les hymnes du Rig-Véda. Nous devons constater toutefois que les Brâhmanas, commentaires antiques des Védas, tiennent les Pitris pour les ancêtres des sacrificateurs.

Pour rester dans la stricte vérité, il convient, je crois devoir reconnaître que dans l'Inde comme en Grèce la notion de l'existence et de l'immortalité de l'ame ne s'est réellement développée qu'à l'apparition de la philosophie, et, chose curieuse, dans ces deux contrées si éloignées qui semblent ne pas avoir eu anciennement de communications entre elles, la première forme qu'ait revêtue l'idée de l'immortalité de l'âme a été la doctrine de la métempsycose ou transmigration des âmes, enseignée en Grèce par Pythagore presque à la même époque où naissaient dans l'Inde (d'où il arrivait peut-être ?) les premières écoles philosophiques, et reprise par Platon dans deux discours célèbres : le Phèdre et le Phédon.

Dans l'Inde la philosophie est éclose de bonne heure, peut-être dès le VIIIe siècle avant notre ère, avec les Oupanichads dont les idées, hardies parfois jusqu'à l'athéisme, ont servi de bases aux spéculations et aux doctrines des six Darçanas ou grandes écoles philosophiques principales appelées individuellement Nyâya, Vaiçéchika, Sânkhya, Yoga, Mîmâmsâ et Outtara-Mîmâmsâ ou Védânta. Nous avons déjà parlé de ces écoles et de leurs doctrines fondamentales ; aussi vous demanderai-je de n'y pas revenir et de vous résumer

seulement les idées sur l'âme des trois plus importantes, le Nyâya, le Sânkhya et le Védânta.

Le Nyâya reconnaît l'existence et l'immortalité de l'âme, *Atman*, mais ne définit pas nettement comment il comprend sa nature : « le plaisir, la peine, l'amour, l'aversion, le vouloir et la connaissance, dit Gotama, sont ce que nous reconnaissons être l'*âtman*. » Cet âtman paraît être simplement le principe pensant ; il est différent de l'esprit, *manas*, « qui est la faculté de s'occuper d'une chose, mais d'une seule chose à la fois », (dans un autre passage il est dit que le *manas* est une substance et non une faculté), avec lequel il est cependant intimement uni.

Nous n'aurions pas relevé cette définition insignifiante si elle ne se rapprochait d'une façon curieuse des doctrines pythagoriciennes sur la complexité de l'âme, composée de deux parties, l'une intellectuelle ou céleste, appelée *nous* « esprit », l'autre terrestre, sorte de force vitale, nommée *psuchè*, ou quelquefois simplement *zôè* « vie » (et dans ce cas l'âme intelligente reçoit le nom de *psuchè*), ou bien d'une partie immortelle comprenant l'esprit et l'intelligence, *nous* et *phrénès* et d'une partie mortelle comprenant l'appareil sensitif, nommée *pathèticon*; la première localisée dans le cerveau et la seconde

dans le cœur. Notons en passant que pour Pythagore l'âme humaine émane de l'esprit de Dieu, ou Éther, qui anime tout (il est par conséquent panthéiste) et qu'il considère la vie comme un exil, une expiation, châtiment des fautes d'une autre vie précédente.

Le trait caractéristique du Sânkhya, école matérialiste, est son athéisme, non qu'il nie formellement l'existence des Dieux, mais il les considère comme quantités négligeables et ne leur laisse aucune place ni aucune action dans la formation des mondes, des choses et des êtres. De toute éternité il existe, selon lui, deux principes indestructibles et impérissables : la matière, *Prakriti*, et des âmes en nombre illimité appelées *Pouroucha*.

Les *Pourouchas* sont éternels, intelligents, doués de raisonnement, susceptibles de donner aux choses une forme réelle, mais passifs et incapables de rien produire par eux-mêmes.

Prakriti, au contraire, est active, toujours en mouvement, mais inintelligente, incapable à elle seule de produire une forme organique, et ne peut créer que des illusions, *mâyâ*. Cependant elle est possédée du désir ou de l'instinct de la procréation et, pour arriver à son but, elle s'évertue à produire des mirages illusoires afin de cap-

tiver l'attention des Pourouchas qui évoluent dans son voisinage, d'exciter leur curiosité et de les attirer ainsi dans sa sphère d'attraction. Aussitôt elle les saisit, les englobe dans une enveloppe matérielle et une chose ou un être est né selon que la couche de matière euveloppante est plus ou moins épaisse.

Les Pourouchas, ainsi captifs, n'ont de leur côté qu'un désir, se dégager du contact impur et des liens de Prakriti et retourner aux sphères éthérées d'où une fatale curiosité les a bannis; mais ils ne peuvent y parvenir qu'à la condition d'user dans de multiples existences (les métempsycoses ou transmigrations) la couche de matière qui les enveloppe, passant successivement du minéral à la plante, de la plante à l'animal, de l'animal à l'homme et de l'homme au Dieu, jusqu'à ce qu'enfin libérés par les sacrifices, les pénitences (*tapas*) et surtout par la méditation ils arrivent à la délivrance finale ou Mokcha. Il est à remarquer que les Dieux ne sont pas encore arrivés à l'affranchissement parfait et qu'il leur faut un dernier effort pour parvenir au Mokcha.

De même que la métempsycose la philosophie grecque a connu des doctrines analogues à celles du Sânkhya. C'est ainsi que les Stoïciens distin-

guent dans la nature deux principes, l'un *efficient* et l'autre *passif* qui correspondent à peu de chose près au Pouroucha, et à la Prakriti.

L'école Védânta, la plus importante à étudier puisqu'elle constitue la base du panthéisme indou actuel ou Indouisme, donne à l'âme des êtres une origine divine en la faisant sortir de l'Ame universelle (ou Brahma) elle-même. Sa doctrine sur l'âme peut se résumer ainsi :

De Brahma ou Paramâtman (l'âme universelle, l'Être suprême) émanent les âmes individuelles (appelées *Jîvâtman*) semblables à d'innombrables étincelles issues d'un feu brillant. Donc l'âme ne naît ni ne meurt. Elle est de substance divine et, par suite, infinie, immortelle, intelligente, capable de sensations et de sentiments, véridique. Cependant elle est distincte de Brahma, ce qui est cause de son ignorance, et cette ignorance qui consiste à voir le monde comme une réalité capable d'exister sans Brahma rend l'âme susceptible de nombreuses vicissitudes, l'enveloppe de ténèbres et lui fait croire à la réalité de l'illusion de la Mâyâ.

Cette âme des êtres, ou Jîvâtman, est composée de trois éléments : l'*âtman*, principe de vie ; le *manas*, esprit, organe interne des sens; le

prâna, souffle. De plus, elle possède à des degrés divers trois qualités : la Bonté (*sattva*), la Passion (*rajas*), l'Obscurité (*tamas*), dont la prédominance détermine le caractère de l'individu.

Manou s'exprime à peu près dans les mêmes termes : — « Le principe qui fait agir ce corps est appelé *Kchétrajña* (le connaisseur du champ) ; et ce corps qui accomplit les actes est appelé par les sages *Bhûtâtman* (composé d'éléments). — Il est un autre esprit interne dont le nom est *Jîva* (ou *Mahat*, principe vital) qui naît en même temps que tous les êtres corporels, par le moyen duquel sont perçus les plaisirs et toutes les peines dans les existences successives. — Ces deux principes, *Mahat* et *Kchétrajña*, unis avec les éléments, pénètrent Celui (*Paramâtman*, l'âme universelle) qui réside dans tous les êtres, les plus élevés comme les plus bas. — Du corps de ce dernier (*Paramâtman*) jaillissent d'innombrables manifestations (*mûrtayah*, principes vitaux) qui perpétuellement mettent en mouvement les êtres de toutes sortes[1]. »

Manou nous donne aussi la liste des divers étages de la transmigration, de l'animal au Dieu,

1. G. Stréhly : *Lois de Manou*, XII, 12-15.

imposée aux âmes selon leurs mérites ou leurs démérites et spécifie en grands détails les vertus ou bonnes actions qui procurent la transmigration dans les classes supérieures des êtres, ainsi que les fautes et les crimes en conséquence desquels l'âme tombe dans les degrés inférieurs de la vie terrestre et même dans les vingt-et-un enfers. Nous ne pouvons le suivre dans cette énumération, quel que soit son intérêt au point de vue des idées indiennes sur la métempsycose ; elle nous entraînerait trop loin pour le court espace de temps dont nous disposons.

Le Djainisme, le premier schisme indou qui soit devenu une religion, professe sur l'âme des idées à peu près identiques à celles du Sânkhya. Il tient l'âme non seulement pour immortelle, mais même éternelle, quoique cependant il ne lui donne aucune origine divine, que du reste ne comporterait pas son athéisme, ou plutôt agnosticisme, qui nie l'existence de l'âme universelle Être suprême, ne considère la divinité que comme un état temporaire et transitoire à peine supérieur à la condition humaine, et subordonne les Dieux non seulement aux Arhats ou Tîrthamkaras parvenus au Moukti ou délivrance complète et définitive, mais même aux ascètes et saints incomplètement evolués. Pour les

Djains, l'âme est une étincelle lumineuse enveloppée d'une épaisse gangue de matière grossière qui s'use ou s'épaissit au cours des métempsycoses selon que les actes de l'être sont bons ou mauvais : les mérites le font progresser dans les degrés de la transmigration, les démérites le font au contraire reculer et, augmentant l'épaisseur de son enveloppe matérielle, retardent le moment où l'âme entièrement affranchie pourra enfin jouir de l'état bienheureux de Moukti.

Les degrés de la métempsycose djaine sont identiques à ceux de la transmigration brâhmanique, à cette différence près que chez les Brâhmanes la transmigration ne parait s'effectuer que de l'animal au Dieu, tandis que chez les Djains elle englobe également les règnes végétal et minéral et continue au delà de l'état divin jusqu'à la condition d'Arhat, de Kévali ou de Tìrthamkara. Il s'en suit que le séjour dans le monde des Dieux n'est pas éternel, — c'est une simple halte de repos de 13.000 ans sur le chemin ardu du Moukti, — et non seulement les êtres parvenus à l'état divin sont obligés de renaître sur la terre une ou plusieurs fois afin d'acquérir les mérites qui leur manquent encore, mais ils sont astreints à la pratique d'œuvres pies dont la négligence peut les précipiter

en enfer et les obliger à recommencer leur carrière.

Une question fort controversée est celle de savoir si le Bouddhisme admet l'existence et l'immortalité de l'âme individuelle? et, de fait, elle est très embarrassante étant donné surtout le désaccord qui existe sur ce point entre les deux grandes écoles bouddhiques du Sud, ou Hinayâna, et du Nord, ou Mahâyâna. Pour ma part, je croirais volontiers que c'est là une de ces questions, comme celle de l'origine du monde et des êtres, sur lesquelles le Bouddha a délibérément évité de se prononcer, soit qu'il fût embarrassé de fournir une solution, soit qu'il trouvât bon de laisser ses disciples suivre l'opinion qui leur conviendrait parmi celles proposées par les diverses philosophies.

Au fond, que dit le Bouddha? que l'âtman, le mâhat, le manas, les antakarânas, les gounas et autres parties constituantes, facultés et qualités attribuées à l'âme ne sont pas l'âme, ne sont pas le Moi de l'être.

Cependant on ne comprendrait pas que la doctrine de la rétribution des actes par la métempsycose existât s'il ne subsistait rien de l'être vertueux ou coupable après que la mort a dissous les éléments qui le composaient. Selon l'école Hinayâna, qui prétend suivre le plus fidèlement l'en-

seignement primitif de Çâkya-mouni, ce quelque chose qui survit à l'être et subit pour lui les transmigrations méritées, ce n'est pas son âme, composée d'éléments divers qui se désagrègent au moment de la mort, mais son *karma*.

Le *karma* est la conséquence fatale, inévitable des actes bons ou mauvais, conséquence qui produit de nouvelles naissances pour l'être, ou la naissance de nouveaux êtres dérivés du premier et possédant ses qualités, jusqu'à ce que le karma soit épuisé, c'est-à-dire qu'il ne se produise plus aucun acte ni bon ni mauvais ; ce qui est le cas des Arhats parfaits, prêts à obtenir le Nirvâna, qui vivent dans la méditation abstraite sans agir ni penser. Les actes même entièrement bons empêchent la destruction du karma, la récompense qu'ils méritent exigeant de nouvelles naissances. Le karma remplaçant de l'âme serait donc une sorte d'entité abstraite, pourvue de personnalité et d'individualité, composée de la conséquence des actes de toute une succession d'êtres et servant de trait d'union moral entre le premier et le dernier de la série.

Il est inutile d'insister, je crois, sur ce que ce système a d'inconséquent avec la croyance que les saints parvenus à un certain degré de perfec-

tion se rappellent les actes de leurs vies passées et avec la légende même du Bouddha type de bonté, de charité, d'amour, pour les êtres et d'activité à travailler à leur salut.

Les notions des Bouddhistes du Nord ou Mahâyânas sur l'âme se rapprochent beaucoup du système Sânkhya. De même que les Djains ils conçoivent l'âme comme une lumière entourée de matière dont elle doit peu à peu se dégager au cours de ses existences. Elle est douée de personnalité et d'individualité qu'elle conserve avec sa responsabilité propre dans ses diverses transmigrations.

Cette idée de la nécessité d'une enveloppe matérielle pour l'âme est si ancrée chez les Bouddhistes qu'elle a donné naissance à la croyance qu'au moment de la mort l'âme reçoit un corps semi-matériel afin qu'elle puisse subsister jusqu'au moment où elle se réincarnera pour une nouvelle transmigration, et à celle qui prête aux Bouddhas eux-mêmes trois corps de plus en plus éthérés à mesure qu'ils approchent davantage de la perfection absolue : le Nirmanakâya qui est celui avec lequel ils se manifestent dans le monde, le Sambhogakâya qui est celui des Pratyékas-Bouddhas dans le Nirvâna simple, le Dharmakâya,

ou corps de la Loi, qui est celui des Bouddhas parfaits dans le Parinirvâna.

L'échelle de la métempsycose bouddhique est celle de la transmigration brâhmanique avec seulement en plus quelques degrés intermédiaires. Son sommet est le Nirvâna ou monde des Bouddhas; puis vient le monde des Dieux divisé en trois sections : monde sans forme, monde de la forme et monde du désir, comprenant collectivement trente-six cieux étagés de la base au sommet du mont Mérou; ensuite se présentent : le monde des hommes, le monde des génies, Asouras, Nâgas, Yakchas, etc., supérieurs aux hommes en puissance, mais inférieurs au point de vue de l'acquisition du Nirvâna; le monde des démons, le monde des animaux et enfin le Naraka avec ses dix-huit enfers.

Nous avons souvent prononcé le mot de Nirvâna, il serait temps de définir ce que c'est.

Il est peu de questions sur lesquelles on ait autant discuté sans la résoudre. Le Bouddha lui-même s'est abstenu de le définir, peut-être par impuissance d'en formuler une description qui ne pût soulever des controverses, peut-être pour laisser le champ libre à l'imagination de ses disciples.

Le Nirvâna est-il le néant? Ou bien, comme le Mokcha des brâhmanes, est-ce une absorption dans une sorte d'âme universelle représentée par Adi-Bouddha et les cinq Dhyâni-Bouddhas? Est-ce un lieu et où est-il situé? L'être qui y parvient conserve-t-il sa personnalité et son individualité, ou bien les perd-il? Autant de questions auxquelles jusqu'ici il a été impossible de répondre, les Bouddhistes eux-mêmes ne parvenant pas à se mettre d'accord à ce sujet. Un seul point paraît indiscutable, le Nirvâna n'est pas un lieu, mais un état de bonheur infini, puisque les Arhats peuvent l'acquérir même pendant leur vie terrestre, et si j'osais risquer une définition, je dirais que le Nirvâna est simplement un état d'âme dans lequel toutes les douleurs et les peines sont supprimées par une indifférence absolue, où tous les liens qui retiennent l'âme à la matière sont rompus, où cesse l'obligation des renaissances éternelles.

Selon le Lamaïsme tibétain orthodoxe, le Nirvâna n'est ni le néant ni l'opposé du néant. Il consiste en l'union intime, la fusion de l'âme individuelle dans l'Essence éternelle de vérité, qui est celle des Bouddhas, où elle perd sa personnalité dans une sorte de confluence. Çâkya-mouni lui-même s'est confondu avec les autres Bouddhas

précédents, et cette sorte d'absorption est ce qu'on appelle *Parinirvâna.*

On comprend facilement qu'une abstraction aussi vague proposée comme le but final de toute existence exerce peu d'attraction sur les esprits terre-à-terre de la masse populaire. Aussi, de même que les brâhmanes offrent le Svarga ou Paradis d'Indra à l'ambition dévote de ceux qui n'osent prétendre au Mokcha, les bouddhistes du Nord ont-ils inventé un paradis secondaire, situé dans la direction de l'Occident, nommé Soukhâvatî, et présidé par le Dhyâni-Bouddha Amitâbha. Ils font de ses délices la description la plus attrayante, et comme pour y entrer il suffit d'un peu de dévotion à Amitâbha et à son divin fils Avalokitêçvara et de réciter leurs noms aussi fréquemment que possible, le paradis de Soukhâvatî s'est presque complètement substitué au Nirvâna trop difficile à atteindre et trop vague pour la grande masse des bouddhistes du Tibet, de la Chine et du Japon.

CONFÉRENCE DU 29 JANVIER 1899

L'ORIGINE DU MONDE D'APRÈS LES LIVRES SACRÉS DE L'INDE ET DE LA PERSE. — THÉORIES DÉISTES ET MATÉRIALISTES. — LA DOCTRINE BOUDDHIQUE DE LA ÇÔNYATA OU DU VIDE.

MESDAMES, MESSIEURS,

Il est inutile d'insister, je crois, sur l'immense intérêt que présente le problème de la Création du monde et les explications et spéculations philosophiques diverses dont il a été l'objet non seulement chez nous et dans l'antiquité classique, mais aussi chez les peuples civilisés de l'Orient qu'aujourd'hui encore on connaît généralement trop peu.

Nous sommes tellement accoutumés à voir un récit de la création constituer la préface, pour ainsi dire obligatoire, de tous les livres sacrés des religions que nous connaissons qu'il nous semble que

tous les peuples, dès leurs plus jeunes ans, ont dû comme nous être hantés de la curiosité si légitime des origines.

Et cependant l'idée de la Création ou de la Formation de l'univers n'est ni primordiale ni universelle.

Certains sauvages de l'Amérique du Sud, de l'Afrique, de l'Océanie, notamment plusieurs tribus papoues, n'en ont aucune notion, n'ont jamais songé à s'en préoccuper; d'autres se contentent de données tellement vagues qu'elles se résument en un simple sentiment qu'il doit y avoir eu un commencement, sans même essayer de se l'expliquer; d'autres, enfin, n'ont pour en rendre compte que des récits enfantins, sans même une notion du temps.

Parfois, les traditions relatives à la Création paraissent avoir pour point de départ des légendes apportées par d'autres peuplades plus avancées en civilisation ou qui ont elles-mêmes été en contact anciennement ou récemment avec des nations civilisées, légendes qui se sont déformées au gré de l'imagination et des idées étroites de ceux qui les recevaient.

Un fait curieux à constater, c'est la rapidité avec laquelle se produit l'assimilation des légendes

apportées du dehors chez les sauvages. C'est ainsi que plusieurs explorateurs ont été stupéfaits de rencontrer chez les populations non-civilisées du Yucatan, du Guatémala et chez des tribus nègres de l'Afrique centrale des traditions presque identiques au récit biblique de la Tour de Babel qui y avait été introduit peu d'années auparavant par des missionnaires chrétiens et arrangé au goût de ces peuplades presque primitives.

Même chez les nations les plus anciennement civilisées les systèmes cosmogoniques ne se sont développés qu'à une époque relativement tardive. Je n'en veux pour témoin que la mère de la civilisation européenne, la Grèce, où il faut arriver au temps d'Hésiode pour trouver dans sa Théogonie le premier exposé systématique de l'origine du monde, et encore son mythe de la Création est-il des plus primitifs, on pourrait même dire enfantin, puisqu'il explique cette création comme le fruit de l'union conjugale d'Ouranos et de Gaea, et la naissance des Dieux par le mariage de Kronos et de Rhéa.

Parmi les divers modes de Création que nous exposent les livres sacrés ou les philosophies des différents peuples civilisés, le plus simple, le plus primitif, et aussi le plus fréquent, est l'Enfante-

ment du monde par un Dieu et une Déesse préexistants, dont, la plupart du temps, on n'indique pas l'origine. Nous trouvons ensuite dans une succession rationnelle :

La création *ex nihilo* ;

Le monde façonné par un Dieu personnel avec une matière dont ni la nature ni la provenance ne sont indiquées ;

Le monde tiré d'une matière chaotique préexistante par la volonté et généralement par la parole d'un Dieu éternel ;

La formation du monde par voie d'évolution de la matière élémentaire éternelle et indestructible sous l'action d'une loi immuable, également éternelle, mais qui n'est pas nécessairement intelligente, une simple force.

L'étude comparée des traditions des différents peuples civilisés relatives à la création du monde serait des plus intéressantes et j'aurais eu grand plaisir à la tenter avec vous ; mais un tel sujet serait trop vaste pour les limites restreintes d'une conférence, et tout ce que nous pourrons faire aujourd'hui c'est de passer rapidement en revue les idées de l'Inde et de la Perse, d'ailleurs de beaucoup les plus variées, les plus philosophiques et les plus importantes.

Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans les données des religions et des philosophies de l'Inde, c'est qu'on y voit se succéder suivant les époques les différents modes de création que nous venons d'énumérer, sans même excepter la création *ex nihilo* que laisse soupçonner un hymne du Véda, unique à la vérité.

En ce qui concerne l'Inde primitive, c'est-à-dire l'Inde védique, il n'existe pas chez elle, à proprement parler, de récit de la création. Les rares passages du Rig-Véda où les brâhmanes et à leur suite beaucoup de savants européens ont vu des allusions à la création sont sujets à caution au point de vue de l'interprétation traditionnelle qui leur a été donnée.

Tout d'abord, prenons le mode de création par enfantement. Nous trouvons dans le Rig-Véda plusieurs hymnes consacrés au couple *Dyâvâprithivî* (*Dyôs* « le ciel » et *Prithivî* « la terre »), représentant le ciel et la terre considérés comme le père et la mère de tous les êtres et probablement aussi des Dieux, au sujet duquel M. Bergaigne dit[1] :

« Le ciel est tantôt mâle et tantôt femelle, d'où le mythe de l'Hermaphrodite.

1. *Religion Védique.*

« Quand le ciel est considéré comme mâle, il forme avec la terre un couple auquel est rapportée l'origine de tous les êtres.

« Et, en effet, le ciel et la terre sont appelés le *père* et la *mère*, et invoqués sous ce titre par les hommes. L'auteur de l'hymne I, 164, 33, dit expressément : — Le ciel est mon père, ma mère est cette grande terre. »

Dans un autre passage le même auteur y revient à propos d'Agni, le Dieu du feu :

« Agni est appelé expressément le fils du ciel et de la terre (R.-V. III, 25, 1).

« De là une première explication possible pour les passages qui mentionnent, sans autre désignation, les parents, *pitarâ*.

« Le titre de fils du ciel et de la terre peut sembler au premier abord peu caractéristique. En fait, Agni le partage avec tous les Dieux et plus généralement avec tous les êtres. Dans l'hymne VI, 51, 5, les suppliants invoquent Agni sous le nom de *frère* en même temps qu'ils invoquent le ciel et la terre sous les noms de *père* et de *mère*. »

Le dixième Maṇḍala du Rig-Véda renferme un hymne célèbre, le 90ᵉ, que l'on cite aussi comme un récit de création et où les êtres ou tout au moins les quatre castes indiennes, naissent du

corps du Dieu préexistant immolé par les autres Dieux. En voici la traduction :

« 1. — Pouroucha a mille têtes, mille yeux, mille pieds. Enveloppant de toutes parts la terre, il était plus large qu'elle d'une longueur de dix doigts.

« 2. — Pouroucha est lui-même cet univers tout entier, tout ce qui a été et tout ce qui sera. Il est aussi le Seigneur d'immortalité puisque la nourriture le fait s'étendre.

« 3. — Telle est sa grandeur, et Pouroucha est supérieur à ceci. Toutes les existences forment un quart de sa personne et les trois autres quarts sont ce qui est immortel dans le ciel.

« 4. — Avec trois quarts de son être Pouroucha s'éleva (ou monta). Un quart de lui-même fut de nouveau produit (ou renaquit) *ici*. Il se répandit donc partout dans les êtres qui mangent et dans les choses qui ne mangent pas.

« 5. — De lui naquit Virâdj, et de Virâdj naquit Pouroucha. Quand il fut né il s'étendit au delà de la terre, et en arrière et en avant.

« 6. — Quand les Dieux célébrèrent un sacrifice avec Pouroucha comme victime le printemps fut son beurre, l'été son combustible, et l'automne son offrande complémentaire.

« 7. — Cette victime, Pouroucha né au commencement, ils l'immolèrent sur le gazon de l'autel. Avec lui les Dieux, les Sâdhyas et les Richis sacrifièrent.

« 8. — Par ce sacrifice universel furent produits à profusion le lait caillé et le beurre. Il créa ces créatures aériennes et ces animaux, à la fois ceux qui sont sauvages et ceux qui sont domestiques.

« 9. — De ce sacrifice universel jaillirent les vers du Rig et du Sâman, les mètres et le Yadjous.

« 10. — De lui naquirent les chevaux et tous les animaux qui ont deux rangées de dents ; le bétail naquit de lui ; de lui naquirent les chèvres et les brebis.

« 11. — Quand les Dieux immolèrent Pouroucha, en combien de morceaux le divisèrent-ils ? Que devint sa bouche ? Que devinrent ses bras ? Que devinrent les deux objets qu'on appelle ses cuisses et ses pieds ?

« 12. — Le Brâhmane fut sa bouche ; le Râdjanya fut fait de ses bras ; ses cuisses devinrent l'être nommé Vaiçya ; le Çoûdra naquit de ses pieds.

« 13. — La lune naquit de son esprit, le soleil de son œil, Indra et Agni sortirent de sa bouche, et Vâyou naquit de son souffle.

« 14. — De son nombril sortit l'être ; de sa tête le ciel ; de ses pieds la terre ; de son oreille les quatre quartiers : ainsi les Dieux façonnèrent le monde.

« 15. — Quand les Dieux, célébrant le sacrifice, lièrent Pouroucha en guise de victime, il y eut pour cet acte sept poteaux (de sacrifice) et on fit trois fois sept pièces de bois.

« 16. — Avec le sacrifice, les Dieux accomplirent le sacrifice. Ce furent là les premiers rites. Ces grands puissants ont cherché le ciel où sont les anciens Sâdhyas, les Dieux. »

Mais cet hymne, comme il est facile de le voir, est surtout inspiré par l'intention de donner une autorité divine révélée à l'institution des castes et au dogme de la supériorité par droit divin des brâhmanes dont il n'est nullement question dans tout le reste du Rig-Véda. Ce but trop transparent et aussi certaines formes de la langue, un peu moins archaïques que dans l'ensemble de ce recueil, ont fait admettre à peu près généralement que cet hymne avait été interpolé au moment, bien postérieur, où s'éleva le conflit pour le pouvoir entre brahmanes et kchatrîyas.

Un autre hymne du Rig-Véda, le 129e du même Mandala, pourrait peut-être passer à plus juste

titre comme reflétant une tradition de la création. Cependant, il est à remarquer qu'il est terriblement laconique sur ce sujet une fois qu'il a exposé l'état chaotique antérieur à la genèse du monde, affirmé l'existence de l'*Être unique, existant par lui-même*, et le processus par lequel il devient créateur :

« Au commencement il n'existait ni rien ni quelque chose. Il n'y avait ni ciel, ni atmosphère au-dessous.

« Qu'est-ce qui entourait alors cet univers fécond ?

« Dans quel réceptacle était-il contenu?

« Était-il enveloppé par le gouffre profond des eaux ?

« Il n'y avait alors ni mort, ni immortalité, ni jour, ni nuit, ni lumière, ni ténèbres.

« Seul l'Être existant par lui-même vivait dans le repos, renfermé en lui-même.

« Il n'existait rien autre que lui. Rien au-dessus. Rien au-delà.

« Alors, ce fut d'abord l'obscurité cachée dans l'obscurité, les ténèbres dans les ténèbres.

« Puis tout fut eau, tout fut un chaos indistinct, au milieu duquel l'Être unique reposait vide, enveloppé dans le néant.

« Alors, entrant en lui-même, il se développa

par la force spontanée d'une chaleur interne et d'une abstraction (ou méditation) intense.

« En premier lieu, naquit dans son esprit le Désir (*Kâma*), germe productif primordial, qu'après une étude profonde le Sage déclare avoir été le premier lien subtil qui unit l'Entité et la Nullité. »

Ces données, ou plutôt ces allusions sont bien vagues et bien incertaines pour nous renseigner sur ce que pensaient les Indous védiques du sujet qui nous intéresse. Telles qu'elles sont, cependant, elles constituent le fond sur lequel ont brodé à plaisir les générations suivantes et sur lequel ont été échafaudées successivement les diverses traditions indiennes du grand œuvre de la création.

Le mythe de la création se développe et prend du corps à l'époque des Brâhmanas, ces commentaires rituels des Védas qui, sous prétexte d'en éclairer les textes obscurs, développent les légendes en germe ou à peine indiquées dans les Védas, et parmi lesquels le Çatapatha-brâhmaṇa du Yadjour blanc occupe la première place au point de vue religieux général et mythologique.

A cette époque l'Être existant par lui-même, le Pouroucha, reçoit le nom de Pradjâpati « Seigneur des créatures » et prend une allure de créateur

bien déterminée. Il crée par la pensée, par la parole, ou bien par véritable procréation.

« En prononçant *Bhoûh*, Pradjâpati engendra cette terre; en prononçant *Bhouvah* il engendra l'air; en prononçant *Svah* il engendra le ciel. Cet univers a la même étendue que ces mondes. Le Feu a sa place dans tout.

« En disant *Bhoûh*, Pradjâpati engendra le brâhmane; en disant *Bhouvah*, il engendra le kchatrîya, en disant *Svah*, il engendra le vaiçya. Tout ce monde est autant que le brâhmane, le kchatrîya et le vaiçya. Le Feu est renfermé dans l'ensemble.

« En disant *Bhouh*, Pradjâpati s'engendra lui-même; en disant *Bhouvah*, il engendra la progéniture; en disant *Svah*, il engendra les animaux. Ce monde est autant que le Moi, la progéniture et les animaux. Le Feu est compris dans le tout[1]. »

« Il invoqua avec *un*. Des êtres vivants furent formés. Pradjâpati régnait.

« Il invoqua avec *trois*. Le brâhmane fut créé. Brâhmanaspati régnait.

« Il invoqua avec *cinq*. Les choses existantes furent créées. Bhûtânâmpati régnait.

1. *Çatapatha-brâhmana*, II, 1, 4.

« Il invoqua avec *sept*. Les sept Richis furent créés. Dhâtri régnait.

« Il invoqua avec *neuf*. Les Pitris furent créés. Aditi régnait.

« Il invoqua avec *onze*. Les saisons furent créées. Les Ârtavas régnaient.

« Il invoqua avec *treize*. Les mois furent créés. L'année régnait.

« Il invoqua avec *quinze*. Le kchatrîya fut créé. Indra régnait.

« Il invoqua avec *dix-sept*. Les animaux furent créés. Brihaspati régnait.

« Il invoqua avec *dix-neuf*. Le vaiçya et le çoûdra furent créés. Le jour et la nuit régnaient.

« Il invoqua avec *vingt-et-un*. Les animaux solipèdes, au sabot non divisé, furent créés. Varouṇa régnait.

« Il invoqua avec *vingt-trois*. Les petits animaux furent créés. Poûchan régnait.

« Il invoqua avec *vingt-cinq*. Les animaux sauvages furent créés. Vâyou régnait.

« Il invoqua avec *vingt-sept*. Le ciel et la terre furent séparés. Les Vasous, les Roudras et les Âdityas se séparèrent ensuite; ils furent les présidents.

« Il invoqua avec *vingt-neuf*. Les arbres furent

créés. Soma régnait. Il invoqua avec *trente-et-un*. Les êtres vivants furent créés. La première et la seconde moitié du mois présidaient.

« Il invoqua avec *trente-et-un*. Les choses existantes furent pacifiées. Pradjâpati Paramêchthin régnait[1]. »

Avec les Oupanichads, commentaires philosophiques des idées contenues dans les Védas, Pourou-cha-Pradjâpati devient Brahmâ, le véritable créateur-démiurge.

« Brahmâ fut au commencement cet univers, un seulement. Étant un il ne se multipliait point. »

Ce passage des Oupanichads nous révèle la conception curieuse, mais pourtant presque universelle dans la plupart des religions, du Dieu androgyne. Brahmâ hermaphrodite est naturellement infécond. Il s'ennuie seul, ou bien il est pris de peur et décide de se multiplier. Il partage son corps en deux, et de l'une des moitiés (ou quelquefois aussi d'une simple partie de sa propre substance) il crée une femme, Sarasvatî « la coulante » (cf. Rhéa) ou Vâtch « la parole » avec laquelle il engendre successivement les dieux, les hommes et tous les êtres vivants.

1. *Vâjasaneya-Samhitâ*, XIV, 28.

Il est à remarquer qu'il n'est plus question ici de la création du ciel et de la terre qui sont probablement considérés comme formés antérieurement à l'œuvre de démiurge.

Cependant cette omission n'existe pas dans le récit de la création qui sert de préface au Mânava Dharma Çâstra ou Code des lois de Manou, document trop intéressant et trop souvent invoqué pour que nous puissions le passer sous silence. Il a d'ailleurs une grande ressemblance avec la plupart des récits des Oupanichads.

« Ce monde était obscurité, inconnaissable, sans rien de distinctif, échappant au raisonnement et à la perception, comme complètement dans le sommeil.

« Alors l'Auguste Être existant par lui-même, lui qui n'est pas développé, développant cet univers sous la forme des grands éléments et autres, ayant déployé son énergie, parut pour dissiper les ténèbres.

« Cet Être que l'esprit seul peut percevoir, subtil, sans parties distinctes, éternel, renfermant en soi toutes les créatures, incompréhensible, parut spontanément.

« Voulant tirer de son corps les diverses créatures, il produisit d'abord par la pensée les eaux et y déposa sa semence.

« Cette semence devint un *œuf d'or*, aussi brillant que le soleil, dans lequel il naquit lui-même sous la forme de Brahmâ, le père originel de tous les mondes.

« Les Eaux sont appelées Nârâs, car elles sont filles de Nara; comme elles ont été son premier séjour (ayana), il en a pris le nom de Nàrâyana.

« De cette cause première indistincte, éternelle, renfermant en soi l'être et le non-être, est issu ce Mâle connu dans le monde sous le nom de Brahmâ.

« Dans cet œuf, le Bienheureux demeura toute une année; puis, de lui-même, par l'effort de sa seule pensée, il divisa l'œuf en deux.

« De ces deux moitiés il fit le ciel et la terre, et entre les deux l'atmosphère, et les huit points cardinaux, et l'éternel séjour des eaux.

« De lui-même il tira l'Esprit, renfermant en soi l'être et le non-être, et de l'Esprit il tira le sentiment du *Moi* qui a conscience de la personnalité et qui est maître.

« Et aussi le grand principe (*Mahat*), l'âme et tous les objets qui possèdent les trois qualités (*gunas*), et successivement les cinq organes des sens, qui perçoivent les choses matérielles.

« Prenant des particules subtiles de ces six prin-

cipes dont le pouvoir est illimité, et les combinant avec des éléments tirés de lui-même, il en créa tous les êtres.

« Et parce que ces six sortes de particules subtiles émanées du corps de Brahmâ lui-même entrent (*çrî*) dans ces créatures, les sages ont appelé sa forme visible *çarîra*, corps.

« C'est ce corps que pénètrent les grands éléments avec leurs fonctions, ainsi que l'Esprit par ses particules subtiles, lui qui perpétuellement crée tous les êtres.

« Des particules constitutives de ces sept principes tout-puissants naît ce monde périssable sorti de l'impérissable.

« Chacun d'eux acquiert la qualité de celui qui le précède immédiatement et possède, dit-on, un nombre de qualités proportionnel à son rang dans la série.

« Dans le commencement il régla d'après les paroles du Véda le nom, la fonction et la condition de chaque chose individuellement,

« Et le Seigneur créa la troupe subtile des Dieux doués de vie, dont la nature consiste dans l'action, et des Sâdhyas, ainsi que le sacrifice éternel.

« Du feu, du vent et du soleil, il exprima pour

l'accomplissement du sacrifice les trois Védas éternels, appelés Rig, Yadjour et Sâma,

« Le temps, les divisions du temps, les stations lunaires, les planètes, les fleuves, les montagnes, les plaines, les lieux accidentés,

« L'ascétisme, la parole, le plaisir, le désir, la colère; et dans son désir de donner l'existence à ces êtres, il créa cette création.

« Mais pour distinguer les actions, il sépara le juste de l'injuste, et donna aux créatures ces conditions opposées deux à deux, telle que le plaisir et la peine, etc.

« Mais avec les atomes périssables des cinq éléments dont on a parlé, tout cet univers a été formé dans l'ordre régulier.

« La fonction à laquelle le Seigneur a attaché chaque être à l'origine est aussi celle que cet être a spontanément prise au fur et à mesure qu'il était de nouveau créé.

« Le caractère nuisible ou inoffensif, doux ou cruel, vertueux ou méchant, vrai ou faux qu'il a assigné à chaque être lors de la création s'est imprimé spontanément en celui-ci lors des créations subséquentes.

« De même que dans la succession des saisons celles-ci prennent d'elles-mêmes leurs attributs

distinctifs, ainsi dans la succession des existences les êtres doués d'un corps prennent chacun leurs fonctions propres.

« Mais pour la multiplication des individus, il fit sortir de sa bouche, de ses bras, de ses cuisses et de ses pieds le brâhmane, le kchatriya, le vaiçya et le çoûdra.

« Divisant son propre corps en deux, le Seigneur devient moitié mâle et moitié femelle, et avec cette femelle il engendra Virâdj.

« Mais sachez, ô les meilleurs des Dvidjas, que ce mâle Virâdj, après avoir pratiqué les austérités, me créa spontanément, moi (Manou Svayambhouva), le créateur de tout cet univers[1]. »

Avec les six écoles fondamentales de la philosophie indienne, les Darçanas, les notions sur la création deviennent plus précises, plus méthodiques et plus rationnelles. Vous vous rappelez que ces six écoles portent les noms de Nyâya, Vaiçéchika, Sânkhya, Yoga, Mîmâmsâ et Outtara-Mîmâmsâ. Les deux premières représentent les doctrines déistes orthodoxes à peu près telles que les ont esquissées les Brâhmanas et les Oupanichads; le Sânkhya est nettement matérialiste et presque

1. G Stréhly : *Lois de Manou*, I, 5, 33.

athée; le Yoga est mystique ; la Mîmâmsâ et l'Outtara-Mîmâmsâ sont panthéistes dans leur allure générale.

Ces écoles ont exercé une influence considérable sur le Brâhmanisme, surtout par les trois axiomes sur lesquels elles se sont mises d'accord en dépit de leurs divergences de vues sur les autres questions : — « Rien ne peut naître de rien », — « l'Infini ne peut produire le Fini, et *vice versa* », — « l'esprit ne peut pas plus produire la matière que la matière ne peut produire l'esprit. » — Elles lui font admettre l'éternité d'une matière élémentaire subtile, appelée Mâyâ, qui donne aux créations divines la forme extérieure sensible, visible et tangible, quoique généralement considérée comme illusoire ou plus exactement peut-être transitoire, en ce sens qu'elle se modifie sans cesse et n'a point de durée. Elles lui font prendre de plus en plus l'allure panthéiste qui deviendra plus tard la caractéristique de l'Indouisme moderne.

Quoique suspect aux orthodoxes en raison de son matérialisme, le Sânkhya a une grande part dans cette modification des idées religieuses et a exercé une action presque prépondérante sur le développement général de l'esprit indou.

Mais c'est surtout dans la formation des deux

grands schismes nationaux du Djainisme et du Bouddhisme que cette action s'est exercée.

La cosmogonie de la religion djaine est fondée entièrement sur la théorie sânkhya de l'existence éternelle de deux principes, l'un subtil, intelligent, mais passif, principe igné ou lumineux qui constitue l'âme immortelle des choses et des êtres, le Pouroucha; l'autre grossier, impur, inintelligent, mais actif, la Prakriti, qui compose leur enveloppe matérielle.

D'après des renseignements, plus précis que ceux des écritures sacrées, qu'a bien voulu me donner un Djain, M. Gandhi, récemment de passage à Paris, l'univers est éternel, indestructible et inchangeable dans son ensemble. De toute éternité, sans que jamais il y ait eu un commencement, cet univers se compose de trois mondes (monde céleste, monde atmosphérique et monde terrestre, ce dernier comprenant la région souterraine des enfers) et passe successivement par deux périodes, l'une de décroissance, l'Avasarpinî, l'autre de croissance, l'Outsarpinî, divisées, chacune, en six âges. Au commencement du premier âge de l'Avasarpinî, les hommes ont une stature gigantesque et une vie de plusieurs centaines d'années qui diminuent progressivement pour se réduire à la fin du dernier

âge à une taille de soixante centimètres et une durée d'existence de dix ans; puis recroissent dans les mêmes proportions pendant les six âges de l'Outsarpini. A part ces alternatives de croissance et de décroissance communes aux choses comme aux êtres, l'univers demeure toujours inchangeable dans ses parties, les nouvelles formations, œuvres de l'union incessante de Prakriti avec de nouveaux Pourouchas, remplissant les vides produits par les dissolutions des deux principes et la libération des Pourouchas complètement évolués qui rentrent dans l'essence éthérée et lumineuse séjour des Sâdhous, des Arhats et des Tîrthamkaras.

Selon ce système, la terre est divisée en trois continents seulement au lieu de sept que reconnaît la cosmogonie brâhmanique. Il semble aussi que les Djains tiennent les astres, ou du moins les systèmes planétaires, pour des mondes habités soumis comme la terre à la métempsycose.

Le Bouddhisme n'a point, à proprement parler, de dogme de la création ou plutôt on n'en trouve pas de récit systématique dans les Soûtras considérés comme renfermant l'enseignement primitif et authentique du Bouddha; il semble que ce soit une de ces questions sur lesquelles il a jugé inutile

de donner son opinion, vu le peu d'importance qu'il y attachait.

Cependant on peut dire d'une façon générale que le Bouddhisme a adopté les idées matérialistes du Sânkhya relatives à l'éternité et à l'indestructibilité de la matière élémentaire, ainsi qu'aux formations et destructions continuelles des mondes. Pour lui, il n'y a pas de création, mais une succession de formations toujours identiques même dans leurs parties. Chacune de ces formations, équivalant aux Maha-yougas des brâhmanes, a une durée de 4.320.000 années et se compose de quatre périodes égales appelées *Kalpas* : Kalpa de formation, Kalpa de développement, Kalpa de déclin et enfin Kalpa de destruction, pendant lequel les éléments constitutifs des mondes se reposent dans un état presque chaotique.

Toutefois l'école Mahâyâna, le Bouddhisme mystique du Nord, a inventé un dogme, dont elle prête l'enseignement au Bouddha lui-même dans son second sermon de Bénarès, suivant lequel le monde extérieur est une pure illusion à cause de l'instabilité, de la vanité et de l'inanité des éléments ou agrégats dont il est composé. Ce dogme est dit de la *Çunyatâ* ou du *Vida*. Il a été exposé surtout dans l'ouvrage considéré comme le fonde-

ment de la doctrine du Nord, le Prâjña Pâramitâ Hridaya-Sûtra, ou Discours sur le cœur de la science transcendante. En voici la traduction d'après M. Léon Feer[1] : — « Çâripoutra, le fils ou la fille de famille qui a le désir d'être versé dans cette profonde science transcendante doit apprendre ceci : C'est que les cinq skandhas sont vides par leur nature propre. Comment sont-ils vides par leur propre nature? La forme est précisément le vide, et le vide est précisément la forme. La forme n'est pas distincte du vide et le vide n'est pas distinct de la forme. Il en est de même de la perception, de la conscience, des Samskâras, de la discrimination. C'est ainsi, Çâripoutra, que toutes les lois sont le vide de leur propre nature, n'ayant pas de signes distinctifs, n'étant sujettes ni à la naissance, ni à la production, ni à l'obstruction, ni à la souillure, ni à l'exemption de souillure, ni à la diminution, ni au parfait accomplissement.

« Par conséquent, Çâripoutra, dans le vide il n'y a ni forme, ni perception, ni conscience, ni Samskâras, ni discrimination, ni œil, ni oreilles, ni nez, ni langue, ni corps, ni esprit, ni forme, ni son, ni odeur, ni saveur, ni toucher, ni élément de l'œil,

1. *Fragments extraits du Kandjour.*

ni élément de l'esprit, ni élément de la discrimination de l'esprit.

« D'où il suit qu'il n'y a ni ignorance, ni destruction de l'ignorance, ni vieillesse, ni mort, ni destruction de la vieillesse et de la mort, il n'y a ni douleur, ni origine, ni empêchement, ni voie, ni connaissance, ni obtention, ni non obtention. »

Le sens de cette doctrine ne doit pas être pris à la lettre. Ce soûtra ne s'applique pas au monde terrestre, mais au monde idéal, à l'Infini où vivent les Bouddhas et les Bodhisattvas, et où il n'y a ni forme, ni sens, ni naissance, ni vieillesse, ni mort. Mais de l'ensemble des doctrines attribuées au Bouddha, il ressort que pour les bouddhistes, aussi bien du Sud que du Nord, le monde visible est un agrégat de composés qui perpétuellement se désagrègent et se recomposent, qui n'ont ni réalité, ni durée ; or, comme tout ce qui est composé est périssable, le monde composé de composés est irréel, sans durée, périssable, et c'est folie que de s'y attacher.

Ces idées sont du reste exposées explicitement dans le Nairâtma-paripritchcha :

« Tout étant semblable à l'écume, semblable à une bulle d'eau, sans essence, sans durée, sans individualité, identique à une illusion, à un

trompe-l'œil, celui qui est attaché aux affaires du monde, la convoitise, la haine, celui-là est un homme qui s'attache à l'illusion.

« Comme à une tache dans une maladie, on n'y prend garde un seul instant, et si l'on considère la Prâjña pâramitâ, on ne rassemble pas pour elle de la même façon les forces de l'intelligence.

« On rit constamment, on joue, on parle musique ; tous ces biens sur lesquels on se repose, tout ce qui est accumulé par les êtres corporels, tout cela est identique à un songe. Si l'esprit en raisonne comme d'un rêve, l'esprit aussi est semblable au ciel[1]. »

Dans le Brâhmanisme sectaire ou Indouisme, — qui a pour fondement les doctrines du Védânta orthodoxe, — la création n'est pas l'œuvre du Dieu suprême, Ame universelle, représenté par Vichnou ou Çiva selon qu'on a affaire à la secte des Vichnouites ou à celle des Çivaïtes. En effet, la qualité primordiale d'un Dieu suprême est d'être parfait et la première condition de la perfection est d'être sans passions ; or l'acte de créer suppose préalablement le désir, la volonté et l'action qui sont des passions : le Dieu suprême ne peut donc pas être créateur, sans quoi étant susceptible de

1. Léon Feer, *Fragments extraits du Kandjour.*

passion, il cesserait d'être parfait. Le facteur de la création est le Démiurge, Brahmâ, émanation selon le cas de Vichnou ou de Çiva.

Cette croyance est indiquée nettement dans le passage suivant du Bhâgavata-pourâna :

« Au commencement Bhagavat, désireux de créer l'univers, prit la forme de Pouroucha, forme composée de seize parties, de Mahat (intelligence) et des autres principes.

« Pendant qu'il reposait sur l'océan, plongé dans le sommeil de la méditation, de son nombril, comme d'un étang, sortit le lotus duquel naquit Brahmâ, le chef des architectes de l'univers.

« La forme de Bhagavat, des membres duquel s'est développée l'étendue des mondes, est pure, énergique, c'est la Bonté même.

« Les hommes, qui ont le regard pénétrant, voient cette forme merveilleuse qui a des milliers de têtes, d'oreilles, d'yeux, de nez, de bouches, de pieds, de cuisses, de bras, qui est ornée de milliers de diadèmes, de parures et de pendants d'oreilles.

« C'est là le dépôt, la racine impérissable des diverses incarnations : des parties produites par des parties de sa substance sont créés les Dieux, les hommes et les animaux.

« C'est cet Être divin qui, commençant par la création où figure Sanatkoumara, se soumit sous la forme de Brahmâ à une pénitence rude et non interrompue[1], » etc.

Cette création du monde n'est pas instantanée ; elle se répartit entre six et le plus souvent neuf périodes que décrit ainsi le Vichnou Pourâna :

« Je t'ai expliqué, ô excellent Mouni, six créations. La première création, fut celle du *Mahat* ou de l'Intelligence qu'on nomme aussi création de Brahmâ. La seconde fut celle des principes rudimentaires, *Tanmdtras*, appelée à cause de cela Bhûtaserga, création élémentaire. La troisième fut la forme modifiée du Moi, appelée Aindrîyaka, création organique ou création des sens. Ce furent les trois créations de Prâkrita, les évolutions de la nature sans forme, précédées par le principe indéterminé. La quatrième, ou création fondamentale, fut celle des corps inanimés. La cinquième, Tairyag-yonya, fut la création des animaux. La sixième fut la création Oûrddhaçrotas, ou des divinités. La création des êtres Arvâkçrotas est la septième, ce fut celle de l'homme. Il y a une huitième création, dite Anougraha, qui possède les

[1] Eug. Burnouf, *Le Bhâgavata purâna.*

deux qualités de Bonté et d'Obscurité. Parmi ces créations, cinq sont secondaires et trois sont primaires. Mais il y en a une neuvième, la création Kaumara, qui est à la fois primaire et secondaire.

« Telles sont les neuf créations du grand Progéniteur de tout et, les primaires comme les secondaires, elles sont les causes radicales du monde, et procèdent du Souverain Créateur. Que désires-tu savoir de plus [1] ? »

Notons encore en passant que, comme les Bouddhistes, les Indous admettent volontiers la non réalité absolue du monde, et tiennent la création pour le produit de la Mâyâ (magie, illusion et aussi matière subtile) à l'aide de laquelle les Dieux font apparaître des créations illusoires.

Comme vous pouvez le voir par ce court résumé, la création qu'exposent les Pourânas est presque identique, à de légères différences près, à celles des Brâhmanas et des Oupanichads et au récit de Manou.

Bien qu'ils appartiennent à la même race que les Indous et que la religion des deux peuples ait une origine première commune, les Perses Mazdéens ont une tradition de la création différente des ré-

1. H. H. Wilson, *The Vishnu-purâna*, V.

cits de la plupart des peuples indo-européens.

Il n'y a point de récit complet de la création dans la partie de l'Avesta qu'on nomme *Vendidad* et on suppose que le fragment qui le contient a été perdu. Le passage du Vendidad dont je vais vous donner lecture met en présence les deux principes incréés du Bien et du Mal, Ahoura Mazda ou Ormuzd et Angro-Mainyou ou Ahriman. Le premier seul est éternel. Son rôle capital est celui de créateur, non point créateur de l'univers entier et de tout ce qui existe, mais créateur de la bonne et lumineuse partie de l'univers ; tout ce qu'il y a de mauvais dans la nature est l'œuvre maudite d'Angro Mainyou.

« Ahoura Mazda dit à Spitama Zarathoushtra (Zoroastre) :

« J'ai rendu, ô Spitama Zarathoushtra, chaque lieu plaisant à ses enfants, si peu de confort qu'il y eût en lui ; si je n'avais rendu, ô Spitama Zarathoushtra, chaque lieu plaisant à ses enfants, si peu de confort qu'il y eût en lui, tout le monde corporel se serait rendu dans l'Airyanem Vaêjô (le pays d'Iran.)

« Le premier des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut l'Airyanem Vaêjo, qu'arrose la Vanûhi Dâitya (l'Oxus).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : le serpent de rivière et l'hiver, créé des Daêvas.

« Il y a dix mois d'hiver, deux d'été. Et ces mois sont froids pour l'eau, froids pour la terre, froids pour la plante. Là est le centre de l'hiver, là le cœur de l'hiver, là fond l'hiver, là le pire des fléaux.

« Le second des lieux excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut la plaine qu'habitent les Soughdhas (la Sogdiane).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : la sauterelle, mortelle aux troupeaux et aux plantes.

« Le troisième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda fut la forte et pieuse Môurou (Merv).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ces fléaux : le pillage et l'immoralité.

« Le quatrième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut la belle Bâkhdhi (Bactres), aux étendards haut levés.

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : les fourmis et les fourmilières.

« Le cinquième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut la Nisâya

(Nisa), qui est située entre Môurou et Bâkhdhi.

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : le doute.

« Le sixième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Madza, fut le Haraêva, qui déserte les maisons (Harat, ancienne Arie).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : les larmes et les lamentations.

« Le septième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut le Vaêkereta (Caboul ?), aux mauvaises ombres.

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : la Pairika Khnâthaiti, qui s'attacha à Kérésâspa.

« Le huitième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut Ourva (Mésène) riche en herbes.

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : l'orgueil.

« Le neuvième des lieux et des pays excellents que je crēai, Moi Ahoura Mazda, fut Kneñta (Knen, fleuve d'Hyrcanie) qu'habitent les Vehrkâna (Gûrgâns).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : un crime inexpiable, le péché contre nature.

« Le dixième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut la belle Harahvaiti (Arghand).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : un crime inexpiable, l'inhumation des morts.

« Le onzième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut le brillant et glorieux Haêtoumant (Hermend).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : les méfaits de la magie.

« Et voici le signe auquel on le reconnaît, le signe auquel on le voit : en quelques lieux que l'on vienne crier au sorcier, c'est là (à Haêtoumant) que se produisent les pires œuvres de sorcellerie.

« Le douzième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut Ragha (Hragai), aux trois races (prêtres, guerriers, laboureurs).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : l'incrédulité mauvaise.

« Le treizième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut le puissant et pieux Cakhra.

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : un crime inexpiable, la cuisson de la charogne.

« Le quatorzième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut le Varéna aux quatre coins (Tabaristan, au sud de la Caspienne) pour qui naquit Thraêtaona, meurtrier d'Azhi Dahâka.

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : les règles anormales et l'oppression étrangère.

« Le quinzième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut le pays des Sept Rivières (Sapta Sindavas).

« Angro Mainyou, plein de mort, répondit en créant ce fléau : les règles anormales et la chaleur démesurée.

« Le seizième des lieux et des pays excellents que je créai, Moi Ahoura Mazda, fut le pays aux sources de la Rañha (Tigre) qu'habitent des peuples sans chef.

« Angro Mainyou, qui est plein de mort, répondit en créant ce fléau : l'hiver créé des Daêvas.

« Il y a encore d'autres lieux et d'autres pays, beaux, profonds, aux bons désirs, brillants[1]. »

Comme on peut facilement s'en rendre compte, ces créations n'ont rien de cosmogonique et sem-

1. J Darmesteter, *Avesta*, t. II.

blent être plutôt une sorte d'apologie géographique des contrées heureuses de l'Irân. Le véritable récit de la création se trouve dans le Boundéhèche, recueil de traditions mazdéennes — dont quelques-unes très anciennes remontent peut-être à l'époque de la composition de l'Avesta et pourraient être des parties des Nasks perdus — qui doit avoir été compilé avant le règne de Darius. Il nous est parvenu dans un état fragmentaire, retouché, augmenté, interpolé à plusieurs reprises et sous sa forme actuelle on ne peut guère le faire remonter plus loin que le xve siècle de notre ère.

D'après cet ouvrage Ahoura Mazda, sans égal en omniscience, bonté et splendeur, principe du bien, réside dans la région de lumière incréée.

Angro Mainyou, à l'intelligence paresseuse, méchant, avide de destruction, habite la région des ténèbres.

Tous deux sont incréés.

La région de lumière et la région de ténèbres sont séparées par un abîme vide où, plus tard, Ahoura Mazda créera la terre, champ clos des deux principes, qui sera détruite après la victoire définitive d'Ahoura Mazda, la destruction d'Angro Mainyou, et la résurrection générale.

Ahoura Mazda commence par créer les Améça-

çpentas, ou archanges, puis les Yazatas, ou Dieux, et enfin les Fravasis ou Férouers, existences embryoniques immatérielles, prototypes et contreparties spirituelles des créatures à venir.

Voici du reste le récit du Boundéhèche :

« Ensuite Ahoura Madza récita une fois la prière Ahounavar en ces termes : Yathâ ahû vairyo, etc., et prononça les vingt-et-une paroles sacrées.

« Ahoura Mazda créa ses créatures pour la confusion d'Angro Mainyou ; d'abord il produisit Vohoûman (la bonne pensée) par qui fut accéléré le progrès des créatures d'Ahoura Mazda.

« L'esprit du mal créa en premier lieu Mitôkht la fausseté, et ensuite Akôman, la mauvaise pensée.

« La première des créations matérielles d'Ahoura Mazda fut le ciel, et sa bonne pensée, Vohoûman, produisit, par un bon moyen, la Lumière du monde et en même temps la bonne religion des Mazdéens ; ceci arriva parce que la rénovation qui doit arriver aux créatures était connue de lui.

« Ensuite naquirent Ardavahêst, et Shatvaîrî, et Spandarmad, et Horvadad, et enfin Amérodad.

« Du monde ténébreux d'Angro Mainyou naquirent Akôman, et Andar, Sôvar, Nâkahad, Tairêv, et Zâirîtch.

« Parmi les créations matérielles d'Ahoura Madza,

la première fut le ciel, la seconde l'eau, la troisième la terre, la quatrième les plantes, la cinquième les animaux, la sixième l'humanité.

« Ahoura Mazda produisit la lumière entre le ciel et la terre, les étoiles en constellations et celles qui ne forment pas de constellations, ensuite la lune, puis le soleil,

« Et il confia à leur surveillance toutes ses créations primitives qui sont dans le monde; de sorte que, quand le destructeur arrive, les corps lumineux repoussent l'ennemi et ses attaques, et les créatures sont sauvées de ces maux ».

Cette création s'est opérée en six époques, appelées Gâhanbârs ; elles sont de durée variable et le total de leurs jours donne pour somme 365 jours ou une année. Ainsi le ciel est créé en 45 jours, l'eau en 60 jours, la terre en 75 jours, les arbres en 30 jours, les animaux en 80 jours et les hommes en 75 jours.

La terre a été créée, *ex nihilo*, dans l'abîme pour servir de rempart au monde de lumière; elle est réunie au ciel, lui-même fortifié pour résister aux assauts de l'ennemi, par le pont Tchinvat, jeté sur l'abîme, et par lequel passent les âmes des justes pour parvenir au séjour de la félicité céleste. Toute cette création devenue inutile doit

disparaître le jour du triomphe d'*Ahoura Mazda* et de la résurrection des morts.

Comme vous le voyez avec ce récit de la création mazdéenne nous sommes bien loin des traditions grecques, latines, et même indoues ; mais par contre vous avez sûrement remarqué leur analogie avec le récit biblique de la création et leur ressemblance frappante avec certaines données cosmogoniques des Germains et des Scandinaves.

CONFÉRENCE DU 5 FÉVRIER 1899

LA VIE RELIGIEUSE DE L'INDOU. — CÉRÉMONIES OU SACREMENTS AVANT ET APRÈS LA NAISSANCE. — LA VIE RELIGIEUSE DU GREC ET DU ROMAIN.

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Indou est peut-être de tous les peuples du monde celui qui est sinon le plus religieux, du moins le plus enserré dans une multitude d'observances qu'il tient pour obligatoires. La religion est sa compagne inséparable. Cependant, bien qu'il ait de nombreuses fêtes publiques, les Poudjâs, dans les temples, et les lieux saints ou de pèlerinages, sa dévotion est plus intérieure qu'extérieure. Il n'a pas l'idée de devoirs religieux congrégationnels et n'entre jamais dans un temple dans le but de faire une prière commune avec ses

coréligionnaires, il va y *visiter* les images divines, présenter les offrandes usuelles, se prosterner par usage et par habitude, mais ce n'est pas pour lui un devoir essentiel; sa véritable religion est toute de traditions familiales, de rituel domestique et d'observances individuelles.

Il n'est, cependant, affranchi de l'influence sacerdotale à aucun moment de son existence, car tout dans sa vie est soumis à la loi religieuse, qui l'emprisonne dans des règles d'une extrême minutie et dont l'action s'exerce sur lui, même avant sa naissance, dès le premier instant de son existence inconsciente d'organisme vivant, pour le suivre jusqu'au delà de la mort avec douze Sacrements ou Rites purificatoires, appelés *Sanskâras*, qui sont :

1° Le rite *Garbhâdhâna*, pour procurer une heureuse conception;

2° *Poumsavana*, pour la procréation d'un fils;

3° *Sîmantonnayana*, séparation des cheveux, rite pour la purification de la mère et la santé de l'enfant;

4° *Djâta-Karman*, cérémonie de la naissance;

5° *Nâma-Karana*, attribution d'un nom, sorte de baptême;

6° *Nichkramana*, première sortie;

7° *Anna-prâçana*, première alimentation solide ;

8° *Tchaula* ou *Çoûda-karman*, rite de la taille des cheveux ;

9° *Kéçanta*, tonsure ;

10° *Oupanayana*, initiation et investiture du cordon et de la ceinture sacrés ;

11° *Samâvartana*, rite de la rentrée à la maison paternelle après terminaison des études religieuses ;

12° *Vivâha*, mariage.

La rite de *Garbhadhana* se pratique au moment de la consommation du mariage, c'est-à-dire quatre jours après la cérémonie nuptiale. La veille la jeune épouse reste un certain temps exposée aux rayons du soleil, puis prend un bain. De son côté, l'époux fait les ablutions rituelles et prononce ce mantra (Rig-Véda, X, 186) : « Que Vichnou prépare sa matrice ; que le créateur façonne sa forme ; que Pradjâpati soit le fécondateur ; que le créateur donne l'embryon ».

Trois mois après ce premier rite, on accomplit celui de *Poumsavana* afin d'obtenir un enfant mâle. La jeune femme observe un jeûne solennel. Ensuite son mari lui fait avaler deux fèves et un grain d'orge dans du lait caillé ; puis il exprime le suc d'une tige fraîche de Doûrbâ et l'injecte dans la

narine droite de la femme. Ce dernier rite prémunit contre les avortements.

La séparation des cheveux ou *Sîmantonnayana* a pour but de purifier la mère et d'assurer la santé de l'enfant qu'elle porte dans son sein. Cette cérémonie, qui doit être accompagnée de musique, commence par une offrande au feu et la récitation des hymnes VII, 17, 1 de l'Atharva-Véda, — II, 32, 4-5, — III, 59, 1, — V, 25, 2, du Rig-Véda. Après que la femme a fait des ablutions d'eau, on trace dans ses cheveux trois raies avec trois tiges de kouça liées ensemble, en prononçant les sons mystiques *Om! Bhoûh*, *Bhouvah*, *Svah*.

Immédiatement après la naissance de l'enfant, et avant de couper le cordon, on pratique la cérémonie *Djâta-Karman* en vue d'assurer à l'enfant une existence heureuse. On mêle du miel et du beurre clarifié; on le remue avec une cuiller ou une baguette d'or, emblème de bonne fortune; on en introduit quelques gouttes dans la bouche de l'enfant, tandis que le père récite les textes du Rig-Véda, II, 21, 6, et III, 36, 10; de la Kauchitaki-Oupanichad II, 2, et la prière suivante : « O Être doué d'une longue vie, puisses-tu vivre cent années en ce monde, protégé par les Dieux. » Puis le père touche les deux oreilles de l'enfant avec la

baguette d'or en disant : « Puissent Savitri, Sarasvatî, et les Açvins te donner la sagesse ! » — Ensuite il lui frotte les épaules et dit : « Deviens solide comme un rocher, tranchant comme une hache, pur comme l'or; tu es le Véda sous le nom de fils. Vis cent années. Puisse Indra t'accorder ses trésors les plus précieux ! »

La cérémonie *Nâma-Karana*, dation d'un nom se célèbre dix jours après la naissance, avec l'accompagnement obligé d'offrandes au feu et de récitation de textes védiques. Pour en bien comprendre toute l'importance, il faut se rappeler que chez les Indous le choix d'un nom passe pour avoir une influence considérable sur l'avenir de l'enfant. D'après Manou (II, 32) le nom doit être de bon augure par le son et le sens, qui doit autant que possible avoir rapport à la position sociale de l'enfant; il faut qu'il soit composé d'un nombre pair de syllabes, qu'il commence par une consonne douce et possède au milieu une demi-voyelle. Les noms des femmes doivent être agréables, doux, clairs, de bon augure et se terminer par une syllabe longue.

Nichkramana, première sortie. Quatre mois après sa naissance, l'enfant est porté hors de la maison au lever du soleil et on le tourne du côté

de l'astre en récitant les textes suivants : « Ce luminaire, semblable à un œil, que les Dieux ont placé dans le ciel, se lève à l'orient; puissions-nous le contempler pendant cent années! » — « Puissions-nous cent ans et plus voir, parler, être à l'abri de la pauvreté! » (Rig-Véda, VII, 66, 16; Yadjour-Véda, XXXVI, 24.)

Le rite *Anna-prâçana* est celui de la première nourriture solide donnée à l'enfant. Six mois après sa naissance, celui-ci est porté par le père au milieu de ses amis assemblés, et la mère lui met un peu de riz dans la bouche, tandis que le prêtre de la famille récite un texte approprié tiré du Yadjour-Véda.

Les cérémonies appelées *Tchaula* ou *Çoûdakarman*, taille des cheveux, et *Kêçânta*, tonsure, se font à l'âge de trois ans dans un but de purification. L'enfant est placé sur les genoux de sa mère, assise à l'ouest du feu sacré domestique. A l'aide d'un faisceau de vingt-et-une tiges de kouça, le père asperge trois fois la tête de l'enfant avec un mélange d'eau chaude, de beurre et de lait caillé. Sept fois il introduit trois brins de kouça dans la chevelure de l'enfant, du côté droit, en disant : — « O herbe divine, protège-le. » Puis il coupe une mèche de cheveux qu'il donne à la mère et ensuite

rase la tête de l'enfant en ménageant sur le sommet du crâne une, trois ou cinq touffes de cheveux conformément aux usages spéciaux de sa tribu.

L'*Oupanayana*, Initiation, se pratique de 8 à 16 ans. C'est le sacrement le plus important de la religion brâhmanique, puisqu'il consacre l'entrée du jeune homme dans la communauté et dans sa caste, lui confère le droit d'étudier les Védas et autres écritures sacrées et lui donne le titre de *Dvidja* « deux fois né » qui s'applique aux hommes des trois castes supérieures, brâhmanes, kchatrîyas et vaiçyas. Cette cérémonie comporte l'investiture du cordon et de la ceinture sacrés, et la révélation de la prière sainte appelée *Sâvitrî* ou *Gâyatrî*.

Le cordon sacré, *Yajnopavîta*, se porte en sautoir de gauche à droite. Il se compose de trois fils de 300 coudées (120 mètres) de longueur, pliés quatre fois en trois et tordus de manière à former un cordon de 81 fils et de 3 coudées de longueur. Il se fait en coton pour les brâhmanes, de chanvre pour les kchatrîyas et de laine pour les vaiçyas.

La ceinture sacrée, *Maundji*, est le symbole de la chasteté que doit observer le jeune homme pendant sa vie d'étudiant, *Brâhmatchari*, et jusqu'à son mariage. Elle se compose de trois cordes tressées

ensemble et nouées avec un ou trois nœuds suivant les usages familiaux. La ceinture d'un brâhmane est faite d'herbe moundja, celle du kchatrîya de moûrvâ, et celle du vaiçya est en chanvre. Elle se porte jusqu'à ce qu'elle soit usée et ne se remplace pas.

La *Sâvitrî* ou *Gâyatrî* (du nom du mètre poétique dans lequel elle est composée) est un hymne du Rig-Véda consacré à Savitri, Dieu du soleil, qui est devenu une véritable formule magique. Son texte : « Tat Savitur vareniyam bhargo devasya dhûmahi, dhiyo yonah pracodayat. » « Méditons sur l'excellente gloire du divin soleil, puisse-t-il éclairer notre intelligence », se récite nombre de fois dans toutes les cérémonies et sacrifices, et sa communication au jeune Indou lors de l'Initiation lui confère le pouvoir de célébrer certains rites, tel que le culte des Dieux, des esprits et des ancêtres.

L'investiture du Cordon sacré est un acte trop important dans la carrière de l'Indou pour que nous ne disions pas quelques mots de la manière dont se passe la cérémonie.

Après que le père de famille a fait choix pour son fils d'un Gourou, c'est-à-dire d'un brâhmane savant et estimé qui doit lui servir de précepteur et de directeur de conscience, le jour favorable

étant venu, on fait prendre à l'enfant le bain rituel et on l'amène devant le Gourou. Celui-ci, après s'être rincé la bouche et avoir accompli le rite de la *Restriction de respiration*, proclame la résolution de procéder à l'initiation de son pupille, et prononce la Savitrî : « Om! Bhouh, Bhouvah, Svah! Tat Savitur, etc. » Alors il lave le cordon sacré et le tord en disant la prière : « Eaux qui donnez le bonheur, accordez-nous notre pain quotidien et une grande et heureuse intelligence! — Servez-nous votre fluide fortuné, comme de tendres mères le font à leurs enfants. — Bien vite nous prenons notre recours auprès de vous pour le pardon des péchés que vous accordez. Eaux divines, rendez-nous féconds en postérité! » Puis il récite une invocation à Pradjâpati. En détordant le cordon, il dit : « J'attribue la syllade sacrée Om! au premier fils, Agni au second, les Serpents divins au troisième, Soma au quatrième, les Mânes de mes ancêtres au cinquième, Pradjâpati au sixième, Vâyou au septième, Soûrya au huitième, tous les Dieux au neuvième; puis il récite dix fois la Gâyatrî. Il tord le cordon en prononçant la prière : « Le divin Soleil, qui voit tous les êtres, s'élève éclatant aux yeux de l'univers, traîné par ses brillants courriers. — Avec les ombres de la

nuit les étoiles, semblables aux voleurs, s'enfuient devant le soleil, cet œil de l'univers. — Tels que des feux étincelants ses rayons lumineux éclairent les êtres. » Il passe alors le bras droit et la tête de l'adepte dans le cordon de manière que celui-ci repose sur l'épaule gauche et dit : « Om! Mets le cordon sacré et glorieux qui a été conçu en même temps que Pradjâpati et même avant lui, qui procure la vie, l'excellent, le brillant! Que ce cordon sacré t'apporte force et honneur! » Enfin la cérémonie se termine par des récitations de la Gâyatrî.

Le rite de *Samâvartana*, ou de retour à la maison paternelle, s'accomplit lorsque le jeune Dvidja, ses études religieuses terminées, prend congé de son précepteur. Il se compose d'un bain rituel, de prières, d'ablutions et de dons au Gourou proportionnés à la richesse de la famille du jeune homme.

Le rite du mariage, *Vivâha*, a pour l'Indou une importance presque égale à celui de l'Initiation, car c'est celui qui fait de lui un Maître de maison, *Gṛihasta*, lui confère le pouvoir d'officier dans tous les rites domestiques obligatoires, et, s'il est brâhmane, dans les sacrifices publics. La cérémonie du mariage se fait avec grande pompe et au milieu d'une nombreuse assistance de parents, d'amis et de voisins. Le jeune homme commence

par allumer le feu sacré devant ou dans sa maison, en frottant deux morceaux de bois et en accomplissant tous les rites consacrés : il fait alors une oblation au feu, puis prend sa fiancée par les mains et lui fait faire sept fois le tour du feu sacré, en disant : « Je suis homme, tu es femme. Viens, marions-nous. Ayons des enfants. Unis en affection, illustres, bien disposés l'un pour l'autre, puissions-nous vivre ensemble cent années ! » A la fin du septième tour, le mariage est consacré. Le jeune Maître de maison fait alors une oblation de beurre dans le feu sacré et récite l'hymme 85 du dixième maṇḍala du Rig-Véda.

A ces douze sacrements, il faut ajouter les rites de purification des souillures provenant soit de causes inévitables, soit de péchés, les rites funéraires, comprenant non seulement ceux relatifs aux funérailles proprement dites, mais encore les Çrâddhas ou cérémonies commémoratives et les offrandes quotidiennes aux morts, et enfin toute la série des rites domestiques quotidiens et occasionnels. Voici à ce sujet les prescriptions que Manou impose aux brâhmanes :

« Chaque jour un brâhmane doit faire dans le feu domestique, suivant la règle, avec la nourriture préparée à l'intention de tous les Dieux

réunis, une oblation aux divinités suivantes :

« D'abord à Agni et à Soma séparément et à tous deux conjointement, puis à tous les Dieux réunis, ensuite à Dhanvantari.

« A Kouhou, à Anoumati, à Pradjâpati, au Ciel et à la Terre conjointement, enfin au Feu du bon sacrifice.

« Après avoir ainsi offert exactement l'oblation dans le feu, qu'il aille vers chacun des points cardinaux, de l'Est vers le Sud, et adresse l'offrande *bali* à Indra, à Yama, à Varouna et à Soma ainsi qu'à leurs suivants.

« En disant : Adoration aux vents, il répandra l'offrande près de la porte ; en disant : Adoration aux Eaux, il la répandra dans l'eau ; en disant : Adoration aux arbres, il la jettera sur le pilon et le mortier.

« Au chevet de son lit, qu'il fasse une offrande à Çrî ; au pied de son lit à Bhadrakâlî ; au centre de sa demeure qu'il adresse une offrande *bali* à la fois à Brahmâ et au Dieu de la maison.

« Qu'il lance en l'air une offrande *bali* pour tous les Dieux réunis ; qu'il en fasse une le jour pour les Esprits qui errent le jour, et la nuit pour les Esprits qui errent la nuit.

« Qu'il fasse au sommet de la maison une of-

frande *bali* pour la prospérité de tous les êtres et qu'il jette le reste dans la direction du Sud pour les Mânes.

« Il devra répandre à terre doucement une part pour les chiens, les hommes exclus de leur caste, les êtres vils, les gens atteints de maladies graves, les corneilles et les insectes.

« Le brâhmane qui honore ainsi perpétuellement tous les êtres va tout droit, revêtu d'un corps glorieux, au séjour suprême[1]. »

Pour les femmes on ne célèbre pas de cérémonie de naissance et, à part le rite de l'Imposition d'un nom, le mariage remplace pour elles tous les autres sacrements.

Les douze Sanskâras sont les prescriptions de l'antique loi brâhmanique telle qu'elle s'observait peut-être encore au temps de Manou ; mais actuellement les quatre premiers sont généralement négligés, et les autres, sauf l'Initiation, ont été profondément modifiés.

Ainsi la cérémonie de l'Imposition du nom est accompagnée aujourd'hui de l'établissement de l'horoscope de l'enfant (*Djanmapatra*) dressé par l'astrologue (*Djyôticha*) de la famille.

Certaines familles célèbrent une cérémonie reli-

1. G. Stréhly, *Lois de Manou*, III, 84-93.

gieuse lorsque le jeune garçon commence à lire la *Smṛiti* (tradition, ouvrages non révélés du genre des Pourânas), c'est-à-dire vers cinq ans.

On n'attend plus pour le fiancer le retour du jeune étudiant à la maison paternelle. On fiance les enfants entre cinq et huit ans, le mariage se célèbre entre dix et douze ans. Son acte décisif se compose de trois circonvolutions, de sept pas chacune, autour du feu sacré, au lieu des sept tours exigés autrefois.

De même, pour la grande masse des Dvidjas, les devoirs religieux assujetissants qui remplissaient presque complètement la vie de l'Indou scrupuleux se sont peu à peu restreints au point de permettre d'énoncer la formule heureusement trouvée des *Trois mérites du Maître de maison* : Dharma, devoir religieux; Artha, enrichissement, Kâma, plaisir, entre lesquels la religion devenue tolérante partage équitablement leur temps.

Il reste cependant, surtout parmi les brahmanes orthodoxes, de fidèles observateurs des rites antiques qui continuent à entretenir les trois feux sacrés, et qu'on nomme pour cette raison *Vaidikas* et *Smartas*. Dans chaque maison des brâhmanes de ces deux sectes une chambre est réservée au culte quotidien : elle renferme le feu sacré (dis-

tinct du feu domestique) et, dans un petit sanctuaire en bois, appelé Mandira, les images des cinq dieux du foyer, ou le plus souvent les pierres sacrées qui leur servent d'emblèmes : le *Çâlagrama*, ammonite qui représente Vichnou, le Bâna-linga, quartz blanc représentant Çiva, une pierre métallique figurant Pârvatî, un morceau de cristal symbole de Soûrya, et une pierre rouge emblème de Ganéça. Dans une cour adjacente on cultive un plant de *Tulasî*, arbuste consacré à Vichnou ; c'est là que les femmes font leurs dévotions, car elles ne sont plus admises à assister et à participer au culte, même domestique, pratiqué par leurs maris.

Le culte quotidien du brâhmane orthodoxe est aussi compliqué et astreignant que celui de l'ancien temps, et exige au moins quatre ou cinq heures par jour. Il comporte en effet le Bain religieux, le culte de l'Être suprême au moyen de prières et de méditations à deux des trois Sandhyâs, le Brahma-yajña, adoration de l'Être suprême en récitant le premier mot de tous les livres sacrés, le *Tarpana* ou triple offrande d'eau aux Dieux secondaires, aux Sages et aux Pitris, le *Homa*, holocauste ou sacrifice au feu, la *Dévapoudjâ*, adoration des dieux domestiques, le sacrifice *Vaiçvadéva*, qui se célèbre avant le repas de midi, accom-

pagné d'une offrande d'aliments à tous les êtres y compris les animaux.

Le brâhmane orthodoxe doit aussi faire des aumônes quotidiennes d'aliments, visiter les temples du voisinage, lire quelques passages des Védas et des Pourânas, sans compter les purifications accidentelles, les jeûnes rituels accompagnés d'exercices pieux des 8e et 14e jours de chaque demi-mois, les çrâddhas ou cérémonies funèbres, les rites en cas d'éclipses, etc.

De tous les rites quotidiens le plus important est celui qu'on nomme Sandhyâ matinale et qui doit s'accomplir au moment précis de l'apparition du soleil à l'horizon.

Levé avant l'aube, le brâhmane commence par proclamer sa résolution de célébrer le sacrifice de la Sandhyâ matinale, accomplit le rite de la Restriction de la Respiration et celui du Bain rituel dans une rivière ou un étang s'il en est à proximité, ou bien dans sa maison (dans ce cas c'est une simple ablution) en prononçant le texte védique :

« Tu es la reine de toutes les ablutions sacrées et le père (?) de l'univers !

« Accorde-moi le bain que j'implore et qui lave de tout péché[1] ! »

1. Toutes ces citations de textes sont tirées du *Brâhmakarma*

Puis il change de vêtements (l'Indou se baigne habillé).

Prenant alors un peu de cendres au foyer domestique il les délaye avec de l'eau, invoque le Dieu Çiva, et se frotte de cendres le front, la poitrine, les deux bras et légèrement le reste du corps, en disant :

« Ces cendres sont le feu, — ces cendres sont l'air, — ces cendres sont l'eau, — ces cendres sont la terre, — ces cendres sont l'éther.

« Ces yeux même ne sont que cendres ! »

Il récite ensuite les formules d'adoration de Ganéça, des vingt-quatre incarnations de Vichnou, des Dieux et des Richis, et prononce, tout en s'aspergeant et se rinçant la bouche, les sept sons mystiques « Om ! Bhouh ! Om Bhouvah ! Om Svah ! Om Mahah ! Om Djanah ! Om Tapas ! Om Satyam ! » ;

le texte de la Gâyatrî :

« Om ! méditons sur la glorieuse splendeur du divin soleil ! Puisse-t-il daigner éclairer nos intelligences ! »

et enfin les prières et incantations suivantes :

« L'ablution sacrée du matin qui est une vierge rouge, aux traits sanguins, à la marque frontale

de M. A. Bourquin (*Annales du Musée Guimet*, tome VII).

rouge, habillée de rouge, avec un collier rouge, aux yeux peints, montée sur un beau cygne, dont la divinité est Brahmâ, qui a pour fondement le feu domestique Garhapatya, pour norme rituelle le Rig-Véda, qui est la première des ablutions, qui est l'ablution matinale de Brahmâ lui-même, qui porte le nom de védique, qui est le moyen de détruire tous mes péchés, je l'accomplis cette ablution sacrée du matin par amour pour l'Être suprême ;

« Eaux qui donnez le bonheur, accordez-nous notre pain quotidien et une grande et heureuse intelligence ;

« Servez-nous votre fluide fortune comme de tendres mères le font à leurs enfants ;

« Bien vite nous prenons notre refuge près de vous pour le pardon des péchés que vous accordez ; Eaux divines rendez-nous féconds en postérité !

« Que ces eaux divines satisfassent nos désirs et notre soif, qu'elles nous arrosent de bonheur. Eaux qui êtes les reines des richesses et les maîtresses des pluies, je vous demande un remède à nos maux !

« Soma m'a dit : Toutes les médecines sont dans l'eau, car le feu est en tout ; Eaux accordez donc à mon corps une médecine salutaire afin qu'il me

soit donné de voir longtemps la lumière du soleil!

« Quel péché qui soit en moi, quelle violence que j'aie commise, quel mensonge que j'aie proféré avec serment, Eaux, emportez-les!

« Je m'approche maintenant des Eaux et me mets en communication avec leur divin fluide. O toi, Feu, qui es dans les Eaux, viens en moi, accorde-moi ton éclat!

« Elles coulent, ces Eaux, elles coulent la nuit et le jour; je leur offre à ces déesses un sacrifice excellent, afin qu'elles me favorisent!

« Que le soleil, le sacrifice et les chefs du sacrifice me sauvent de ceux qui me veulent du mal, comme aussi des péchés que je puis avoir commis pendant la nuit, soit par mes pensées, soit par mes paroles, soit par mes actes; que la nuit emporte avec elle tout ce qui est mal en moi! C'est moi-même que j'offre en sacrifice à la matrice de l'amrita, à la lumière du soleil. Gloire!

« Réjouis notre cœur, ô Feu!

« Om! La vérité et la véracité sont nées de la pénitence austère et de là est née la nuit, de là est née la mer houleuse.

« De la mer houleuse est né le Temps. Le Maître de cet univers passager a créé la nuit et le jour.

« Ainsi que le Créateur a créé dans le passé le

soleil et la lune; la lumière, la terre et l'atmosphère, ainsi créera-t-il à l'avenir. »

Ensuite viennent une formule d'adoration à tous les Dieux, et l'invocation :

« O terre, c'est toi qui supportes les mondes, et toi-même, ô divine, tu es soutenue par Vichnou. Soutiens-moi donc aussi, ô déesse, et purifie mon siège !

« Que les démons qui croupissent sur la terre s'enfuient ! Que par l'ordre de Çiva ils soient détruits ces démons qui empêchent le sacrifice, qu'ils s'enfuient de toutes parts ces démons, ces mauvais esprits !

« Délivré de leurs obstacles je commence le sacrifice de Brahma.

« Gloire à toi, Bhairava, toi aux dents aiguës et au corps de géant, toi qui détruis toutes choses comme le feu à la fin des âges ! Daigne m'accorder ton secours ! »

Puis le brâhmane fait des moudrâs ou gestes mystiques des mains et des doigts, et récite l'hymne à Mitra :

« Om ! Le glorieux Mitra anime les êtres vivants, c'est Mitra qui soutient et la terre et le ciel, Mitra a l'œil ouvert sur les créatures sans jamais même cligner. Offrez donc à Mitra des sacrifices de beurre.

« O Mitra, ô Soleil, qu'il soit dans l'abondance le mortel qui t'honore de son offrande ! Celui qui t'appartient ne connaît ni la mort ni la défaite, et le mal ne le touche ni de près ni de loin.

« Que nous soyons exempts de maladie, regorgeant de nourriture et possédant une connaissance de terrain bien mesurée. Nous offrons des sacrifices continuels au soleil afin d'être toujours en la faveur de Mitra.

« Ce glorieux Mitra est digne de louanges, car ce roi puissant s'est manifesté comme le créateur de toutes choses. Puissions-nous être en faveur et dans les bonnes grâces de ce Mitra qui est digne de nos sacrifices !

« Ce glorieux soleil, digne de toute louange, en qui toute créature a le mouvement, si favorable à celui qui l'adore, offrez-lui dans le feu un holocauste agréable à ce Mitra si digne de toute gloire !

« La nourriture de ce divin Mitra avec laquelle il soutient les humains est remplie de jouissances, sa majesté est merveilleuse.

« Ce soleil qui remplit le ciel de sa gloire remplit la terre de ses aliments.

« Les cinq castes s'approchent de Mitra afin d'obtenir la victoire sur leurs ennemis, car c'est lui qui soutient même tous les dieux.

« Mitra donne l'abondance et le fruit de ses désirs à celui-là, parmi les dieux et les hommes, qui coupe la paille sacrée du sacrifice. »

La seconde phase de la Sandhyâ comprend l'adoration de tous les Dieux en commençant par Ganéça, le destructeur des obstacles, l'attribution de divinités à tous les doigts de la main et à tous les membres du corps, et la récitation de l'hymne à Pouroucha : « Pouroucha a mille têtes, etc. » (Rig-Véda, X, 190)[1].

Ensuite le brâhmane adore successivement tous les ustensiles sacrés dont il se servira :

Le pot à eau, en prononçant l'incantation : « Vichnou occupe l'ouverture de ce pot, Roudra son col, Brahmâ se tient au fond, etc. » et en faisant la moudrâ de la tétine de vache (?);



64

La conque sacrée, en disant : « A l'ouverture de cette conque est Soma, sur son côté est Varouna, sur son revers Pradjâpati, et sur sa pointe sont le Gange, la Sarasvatî et tous les autres fleuves sacrés du monde, etc. », et en formant la moudrâ de la conque :

1. Voir page 59.

La sonnette, avec l'invocation : « Afin que les Dieux s'approchent et que les démons s'enfuient, donne ton son sacré, ô sonnette divine, ton son qui est le signal de l'appel des Dieux ! », et en faisant la moudrâ de la sonnette.

Enfin vient la cérémonie d'adoration des cinq Dieux du sanctuaire domestique, Vichnou, Çiva, Pârvatî, Soûrya et Ganéça, accompagnée de libations d'eau, d'une offrande d'eau pour se rincer la bouche,



et d'eau, de lait, de lait caillé, de beurre, de miel, destinée aux bains des Dieux ; après quoi on fait une offrande de riz, accompagnée de la récitation de l'hymne à Pouroucha (R.-V. X, 90) et de louanges et d'invocations aux cinq Dieux domestiques successivement en commençant par celui qui est placé au centre du bassin dans lequel les images sont disposées en vue de ce rite, qui se termine par une libation d'eau aux parents défunts.

Le *Homa*, ou holocauste, consiste en une offrande de riz, de fruits, d'herbe sacrée (kouça) et de fleurs a Agni, le Dieu du feu, oblation que l'on consume dans le feu domestique activé par des mor-

ceaux de bois arrosés d'eau consacrée et de beurre. Ce rite commence par la proclamation de la résolution d'offrir ce sacrifice et par l'hymne :

« O Feu adorable, sage hôte de nos maisons, approche-toi de nos sacrifices ! — Viens ici, ô Feu sacrificateur et assieds-toi ! Conduis-nous en avant sans danger et confortablement ! Que le ciel et la terre, qui forment tout l'univers, satisfassent à tes désirs et que, Toi, tu sacrifies aux Dieux pour leur bon plaisir ! »

Le brâhmane prononce ensuite les sept sons mystiques, et dit en mettant du bois :

« J'érige le feu sacré qui porte le nom de brillant.

« Om ! Il a quatre cornes, trois pieds, deux têtes sept mains, ce Feu divin sous la forme du soleil ; comme un taureau, lié par trois liens, mugit et s'élance, ainsi ce Dieu soleil fait son entrée dans ce monde de mortels.

« O Feu, qui connais toutes choses, fais-nous traverser toute difficulté et toute tribulation, comme un vaisseau traverse les ondes de la mer. Chanté par nous, cemme autrefois par Atri, entends-nous, ô gardien de nos corps !

« Moi, pauvre mortel, je te loue et je t'offre de tout cœur mon adoration à toi, l'Immortel !.

« O Feu, qui connais toutes choses, donne-nous la prospérité et fais que moi et ma postérité nous obtenions l'immortalité !

« O Feu, qui connais toutes choses, accorde à l'homme pieux la prospérité ! Qu'il soit ici-bas riche en chevaux, postérité, en guerriers et en bétail ! Ainsi soit-il ! Gloire au Feu ! »

Il récite ensuite les litanies d'Agni, de Soma, d'Indra et de Brahmâ, une invocation à Roudra et cette autre à Agni :

« O Feu, porteur du sacrifice, procure-moi bonheur, espérance, intelligence, honneur, prospérité, science ! »

La Sandhyâ du milieu du jour est beaucoup moins compliquée. Elle comporte le bain ou les ablutions rituelles si on a contracté quelque souillure depuis le matin, les rites du Rincement de bouche et de la Restriction de la respiration et la récitation des incantations suivantes :

« L'ablution sacrée du Midi est une vierge blanche, aux traits blancs, habillée en blanc, à la marque frontale blanche, avec un collier blanc, aux yeux peints, montée sur un taureau, dont la divinité est Çiva, qui a pour fondement le feu domestique Dakchina, pour norme védique le Yadjour-Véda, qui est la seconde, qui est l'ablution de Çiva

lui-même, qui porte le nom de Pieuse, qui est le moyen de détruire tous mes péchés. Je l'accomplis cette ablution sacrée par amour pour l'Être suprême.

« Eaux qui donnez le bonheur, etc.;

« Que les Eaux purifient la terre, et que la terre une fois purifiée me purifie. Qu'elles purifient Brahmanaspati et que ce Brahmâ une fois purifié me purifie.

« Si j'ai mangé des restes ou d'autres choses qui ne se doivent pas manger, si j'ai fait des choses mauvaises ou si j'ai pris des aliments impurs, que les Eaux me purifient de tout cela! »

Le brâhmane fait ensuite des libations au Soleil en disant :

« J'ai donné cette libation au Soleil, dorénavant elle ne m'appartient plus.

« Semblable à un cygne le Soleil siège parmi les mondes lumineux; il est le vent siégeant dans l'atmosphère; dans le sacrifice, il est le sacrificateur; dans la maison, il est l'hôte, il demeure en l'homme, à la meilleure des places, dans le sacrifice de Brahma, sous la voûte du ciel; il est né des ondes, des vaches, du sacrifice et des nuages. Il est la vérité même[1] ».

1. *Rig-Véda*, III, 7, 14, 5.

Il récite ensuite la Gâyatrî et les deux hymnes :

« O Terre, c'est toi, qui supportes les mondes, etc. », et

« Le divin Soleil, qui voit tous les êtres, s'élève éclatant aux yeux de l'univers, traîné par ses coursiers brillants.

« Avec les ombres de la nuit, les étoiles, semblables aux voleurs, s'enfuient devant le Soleil, cet œil de l'univers.

« Tels que des feux étincelants tes rayons éclairent les êtres.

« O Soleil, coursier lumineux et rapide, tu éclaires tout l'univers, tu donnes aux luminaires leur clarté, tu illumines le monde avec éclat.

« Tu te lèves sur les troupes des Dieux, sur les hommes, sur l'univers tout entier, pour leur montrer les cieux, etc. ;

puis fait aux Dieux, à tous les êtres et aux animaux une offrande de nourriture, sous la forme de boulettes de riz qu'il distribue dans les cases spéciales d'un cercle imaginaire tracé sur le sol.

La Sandhyâ du soir se célèbre au moment du coucher du soleil. Elle est aussi beaucoup plus simple que celle du matin. Outre le bain rituel, qui n'est nécessaire que si l'on a conscience de quelque souillure, elle comporte les rites du Rin-

cement de bouche et de la Restriction de la respiration, et une aspersion en prononçant ces invocations :

« L'ablution sacrée du soir est une vieille et sombre femme, aux traits noirs, à la marque frontale noire, avec un collier noir, les yeux peints en noir, montée sur le vautour Garouda. Elle a pour divinité Vichnou, pour fondement le feu domestique Ahavanya, pour norme védique la samhitâ du Sâma-Véda. Elle est la troisième ; elle est l'ablution de Vichnou lui-même, porte le nom de Vraie et est le moyen de détruire tous mes péchés. Je l'accomplis cette ablution sacrée du soir, par amour pour l'Être suprême.

« Viens, ô Déesse bienfaitrice, l'égale de l'indivisible Brahma lui-même, mère des mètres Gâyatrî, Brahma lui-même ! viens et sois-moi favorable !

« Par toi le péché commis cette nuit est détruit cette nuit même ; le péché commis dans ce jour est détruit ce jour même. Gloire à toi, déesse puissante chez tous les peuples, toi, Ablution sacrée, toi divine Sarasvatî, toujours belle et immortelle déesse, divinité acceptée de tous ! Tu es la lumière, tu es la grâce, tu es la force, tu es la splendeur des dieux et des êtres ! Tu es tout ! Tout l'univers est vie et tu es

toute la vie! Tu surpasses toutes choses! Gloire à toi!...

« Que le Feu, le Sacrifice et les chefs du Sacrifice me sauvent, etc. ;

« Eaux qui donnez le bonheur ; etc.

« Ce soleil est Brahma lui-même, etc. ».

Enfin elle se termine par cette invocation à Varouna :

« Si peut-être, étant mortels, nous avons négligé quelque chose dans l'observation de tes rites de chaque jour, ô Varouna, ne nous livre point au fer vengeur du furieux ni à la furie de celui qui est en colère !

« Comme un cocher encourage son cheval fatigué, ainsi voulons-nous par nos chants disposer ton cœur à la bonté, ô Varouna !

« Ainsi que les oiseaux s'élèvent jusqu'au vide, ainsi mes pensées s'élèvent au delà des nues, afin d'obtenir une heureuse prospérité.

« Quand invoquerions-nous mieux Varouna, l'Être puissant et riche, celui qui voit tout le monde avec son œil, afin d'obtenir une heureuse prospérité?

« Car lui et Mitra qui aiment les dons qu'on leur fait et les acceptent généralement, ne seront pas inattentifs envers celui qui leur offre le sacrifice dont il a fait vœu.

« Varouna connaît le vol de l'oiseau dans les airs et la course du navire sur les mers.

« Ce Varouna connaît les douze mois qui produisent et le treizième qui est produit par eux.

« Il connaît la course du vent puissant, fort et sublime. Il connaît les Dieux siégeant dans leurs demeures élevées.

« Ce fidèle et sage Varouna réside dans nos demeures, et y consume nos sacrifices afin d'obtenir la souveraineté du monde entier.

« Que cette ablution sacrée, que les êtres animés et inanimés adorent en tout et partout, matin et soir, m'accorde sa protection. »

En Grèce, surtout dans la Grèce presque primitive dont Homère nous a tracé le tableau, la religion marquait aussi toutes les phases de la vie nationale et privée ; cependant le Grec est moins religieux que l'Indou, ou plutôt moins formaliste, ce qui tient sans doute à sa nature plus rationaliste, aux conditions dans lesquelles il est placé, à ses relations avec les peuples sémitiques et peut-être aussi avec les populations autochthones, surtout à l'absence de caste sacerdotale.

La religion primitive est, en effet, patriarcale avec beaucoup de rapports avec la religion védique ; le chef de la tribu et, dans un cercle plus res-

treint, le père de famille est le prêtre du Dieu du clan ; il officie avec l'assistance de ses fils au nom de la famille entière et pour ses compagnons. Homère nous montre encore les héros sacrifiant sans assistance de prêtre dans leurs demeures, et même en public, à Zeus Hercéios.

Lorsque s'établit l'institution d'un clergé, presque exclusivement consacré à l'interprétation des oracles, il ne se constitua point de caste sacerdotale : en dehors de ses fonctions spéciales, le prêtre reste un citoyen comme les autres; la prêtrise n'est pas nécessairement héréditaire. Tout homme libre peut en toute occasion sacrifier et prier à sa guise; à peine s'il est lié par des rites consacrés par l'usage. A côté des fêtes publiques ayant un caractère général, il y avait de fréquentes fêtes de corporations et d'autres entièrement individuelles ou familiales.

Au début, il semble que les Grecs eux aussi avaient divinisé la flamme du feu du sacrifice et de celui du foyer domestique; nous voyons, en tout cas, qu'ils adoraient un feu à la fois public et privé sous le nom et la forme de la Déesse Hestia, feu sacré protecteur de la ville et feu domestique. Si elle a son temple commun dans chaque ville, elle trône également dans chaque demeure; le

foyer, qui ne servait pas seulement aux usages domestiques, mais qui était aussi l'autel où l'on sacrifiait aux dieux familiaux, est sa résidence; elle s'y asseoit; elle y reçoit, comme Agni dans l'Inde, les prémices des oblations; elle est la première des divinités de la famille[1].

Le culte domestique a d'ailleurs essentiellement le même caractère que le culte public. La première condition requise pour y prendre part est la pureté physique et morale. On fait des ablutions, on se lave les mains avant de s'adresser aux Dieux. On lave avec soin les ustensiles sacrés. Pour les usages du culte et les purifications, on se sert d'une eau consacrée au moyen de prières spéciales et dans laquelle on met une petite quantité de sel qui lui communique une pureté particulière, une vertu efficace de sainteté et de purification. Même, l'eau de mer est préférée à toute autre pour les usages religieux.

Les rites comprennent des prières ou plutôt des invocations, qui peut-être ont été primitivement des hymnes analogues à ceux du Véda, des vœux, des libations, des sacrifices d'animaux; la libation a une importance toute spéciale, comme dans le

1. Voir P. Regnaud : *Les premières formes de la Religion et de la Tradition dans l'Inde et la Grèce.*

sacrifice védique, et de même aussi elle se fait avec de l'eau, du lait, du vin, équivalent du soma; seul le beurre fondu manque, mais dans certains cas il semble qu'il ait été remplacé par de l'huile. Chez les deux peuples la nature, le but et l'origine du sacrifice paraissent avoir été les mêmes.

Comme l'Indou, le Grec prie debout.

Les sacrifices se mêlent à tous les actes de la vie pour les sanctifier ou en consacrer l'accomplissement, en affirmer l'intention, et ceux qui accompagnent les actes ou les époques les plus importants donnent lieu à des rites qu'on pourrait à bon droit appeler des sacrements.

Pour consacrer le mariage on sacrifie aux Dieux Gamélions, à Zeus Téléios et à Héra Téléia (sacrifice *protéléia*), aux nymphes compagnes de Héra, à Aphrodite en tant que Déesse de l'hymen. Dans les temps tout à fait primitifs on sacrifiait à Ouranos et à Gæa.

A Athènes, il existait un autel consacré à Héra Téléia derrière lequel les fiancés jetaient du fiel pour indiquer que toute amertume doit être bannie du mariage. En Macédoine la cérémonie du mariage comportait le rite dit de la *Confarréation* consistant dans le partage d'un gâteau entre les époux.

Pour avoir des enfants, on sacrifie à Artémis, à

Ilithye, aux Dieux *Tripopataras*. A Samos les femmes invoquent dans ce but Artémis Courotrophos.

Le rite indou de la naissance trouve à peu près son équivalent dans la présentation de l'enfant au père.

La naissance est, comme le mariage, consacrée par des rites religieux. Le septième jour on fait faire à l'enfant le tour du foyer domestique, cérémonie appelée Amphidromie.

Le jour de la fête appelée Kouréotis, le second des Apaturies, on coupait les cheveux de l'enfant, on l'inscrivait sur les registres de la cité et on sacrifiait une victime appelée Kouréion.

Enfin, au bout de l'an, on fêtait l'anniversaire de la naissance par la cérémonie joyeuse appelée Généthlion.

Le Latin est sinon plus pieux, du moins plus formaliste que le Grec et même que l'Indou; toutefois sa religion est simple, essentiellement rurale et familiale, et, sauf en Étrurie, ne comporte ni mystères, ni doctrines à sens profond ou ésotérique.

Les Dieux de l'État étaient aussi ceux des particuliers. Chaque famille se choisissait un patron ou protecteur dans la foule des divinités, absolument

comme cela se passe aujourd'hui encore dans l'Inde, et selon la croyance universelle l'abandon ou seulement la négligence de son culte devait entraîner fatalement la déchéance de la Gens, équivalait à une sorte de suicide familial.

Dans la religion latine primitive, exception faite par conséquent des divinités grecques introduites tardivement dans le panthéon italien, Jupiter tient la plus grande place, soit personnellement, soit sous ses formes secondaires de Mars, de Faunus, etc. C'est l'arbitre suprême de la justice, de la morale, le témoin irrécusable et le garant du serment; le nourricier, le soutien, le consolateur universel. On peut se demander cependant s'il n'a pas été précédé par Janus et s'il n'en a pas emprunté les traits, surtout moraux. les plus saillants.

Après lui, la Divinité qui paraît la plus ancienne et la plus généralement vénérée est Vesta, la Déesse généreuse et bienfaisante du feu (identique à l'Hestia grecque), vierge immaculée qui personnifie et protège aussi bien le foyer domestique que le foyer public du municipe. Dans la maison, le foyer est son autel, le feu qui y brûle est Vesta elle-même, il entretient la vie dans la famille, comme le soleil dans l'univers, il purifie, il n'est jamais souillé, il reçoit et transmet aux autres

Dieux les sacrifices et les prières. Vesta est la divinité par excellence de la famille et du foyer paternel : « Ici est ma religion, dit Cicéron, ici ma race et les traces de mes pères. Je ne sais quel charme je trouve en ce lieu qui pénètre mon cœur et mes sens ».

Le culte familial des Latins avait encore d'autres Dieux, tous essentiellement personnels, Lares, Pénates, Mânes et Larves.

Les Lares sont les esprits des ancêtres, les génies de la famille, au sein de laquelle ils vivent toujours, partageant ses joies et ses douleurs, sa bonne et sa mauvaise fortune. Ils prennent part à toutes les fêtes. Lorsqu'il survient un événement heureux ou quand on s'installe dans un logis nouveau, on les couronne de fleurs ou de feuillages. Le jeune homme qui revêt la robe virile leur consacre sa bulla. Le premier d'entre eux est le *Lar familiaris,* représentant du fondateur de la famille.

Les Lares ont leur place consacrée dans l'*Atrium* devant le foyer. Chaque mois, aux Calendes, aux Ides et aux Nones, on les prie, on les couronne de fleurs et on leur offre des libations. Aux Calendes de mai on célèbre en leur honneur une fête solennelle, appelée *Laralia.* Comme celui de Vesta, le

culte des Lares est intimement associé à celui du feu domestique. Le foyer familial est leur autel. Chaque jour le père de famille fait en commun devant les Lares la prière du matin; on les invoque avant et au milieu du repas ; on jette à leur intention dans le foyer du sel, du pain et des miettes des mets préparés pour la famille.

Les Pénates sont spécialement les esprits de la maison, les protecteurs des biens de la famille. Comme les Lares, avec lesquels ils se confondent souvent, on les adore dans l'Atrium, devant le foyer; à chaque repas on leur offre un peu de sel et des parties des mets préparés. Leurs images, ordinairement en terre cuite grossière, rarement en métal, les représentent vêtus d'un vêtement court et portant une corne de bélier (peut-être un riton) qui souvent se transforme en corne d'abondance.

Les Mânes, esprits des morts purifiés par les cérémonies funèbres, deviennent les protecteurs de leurs parents survivants ; ils ne quittent pas la terre, résident dans le tombeau (cf. les croyances des Chinois sur l'âme) et restent à proximité de leurs descendants pour les protéger et les conseiller. Leur culte paraît avoir été sanglant au début, puis on s'est contenté d'orner leurs tom-

beaux, aux anniversaires, de couronnes de feuillage, de leur présenter des offrandes de gâteaux et de miel, une victime de peu d'importance et des libations de vin et de lait. La négligence de leur culte provoque leur colère et leurs représailles.

Tous ces Dieux familiaux sont bienfaisants et ne deviennent malveillants que si on les néglige. Tout différent est le rôle des Larves. Ce sont des fantômes qui peuplent les ténèbres, esprits des malfaiteurs ou des morts privés de sépulture, qui viennent tourmenter les vivants par des apparitions effrayantes, des songes de funeste présage ou des visions terrifiantes. Ils errent pendant la nuit et disparaissent aux premières lueurs du jour. Pour conjurer leurs maléfices et les mettre en fuite on jette des fèves noires par dessus son épaule, ou bien on fait grand bruit en frappant sur un vase de cuivre.

N'oublions pas, enfin, le culte plus récent, qui s'est surtout développé à l'époque impériale, du Génius, ou esprit prototype éternel de chaque individu, conception curieusement analogue à celle des Fravachis. Nous n'avons pas besoin, je pense, de nous étendre, ce qui nous entraînerait trop loin, sur le culte rendu aux Genii, qui a donné naissance à la divinisation des empereurs, à moins qu'il ne lui doive son origine.

En résumé, comme vous le voyez, la religion du Grec et du Latin a une parenté et une similitude frappantes avec celle de l'Indou, sauf les différences inévitables dues au caractère propre des peuples, aux climats et à l'influence réflexe des peuples voisins.

CONFÉRENCE DU 26 FÉVRIER 1899

LES SYMBOLES RELIGIEUX ORIENTAUX ET LEURS RAPPORTS AVEC CEUX DU PAGANISME EUROPÉEN.

Mesdames, Messieurs,

Le *symbole* peut être considéré comme l'expression la plus ancienne des idées religieuses des peuples.

Chaque groupe ethnique en possède qui lui sont exclusivement propres, et d'autres qu'il partage avec des races différentes, soit en raison d'une sorte d'universalité qui tient à leur simplicité et à leur clarté, soit par transmission de voisinage.

La présence, chez des peuples divers, souvent fort éloignés les uns des autres, de symboles identiques, inconnus aux autres peuples qui les entourent, peut à bon droit être invoquée comme une preuve ou au moins une présomption sérieuse de parenté, d'une valeur à peu près égale aux analo-

gies de type, de langage, d'idées générales et de mœurs.

L'étude des symboles est donc d'une utilité incontestable pour la connaissance du genre humain.

Le symbole peut se définir un objet ou une image conventionnelle qui représente sous une forme concrète, souvent d'une manière arbitraire et sans aucun rapport direct, des abstractions, des phénomènes, des êtres réels ou imaginaires en raison de la nature, des attributs ou des fonctions qu'on leur prête.

Ce terme vient du mot grec Σύμβολον « insigne, marque distinctive, tablette que se partageaient les hôtes en signe d'amitié et pour se reconnaître. »

De la religion, et en raison même de l'importance qui lui était donnée, le symbole a passé dans les arts qui, en l'employant comme ornement, lui ont donné une expansion considérable, et son étude comparée chez tous les peuples serait des plus intéressantes et des plus instructives n'était la trop grande ampleur du sujet; aussi nous limiterons-nous pour le moment au symbolisme indo-européen, d'ailleurs le plus intéressant pour nous.

Les symboles peuvent affecter les formes les plus variées: figures géométriques, fleurs, plantes, animaux, objets divers.

En première ligne, tant comme fréquence que comme antiquité, il faut placer le *Cercle*. En général on le considère comme un symbole solaire, comme l'image la plus naturelle et la plus simple du soleil, et c'est en effet sa valeur chez tous les peuples connus, y compris les demi-civilisés et les sauvages doués de quelques facultés observatrices; dans ce rôle il est presque toujours complété par un point central. Pour ceux qui possèdent déjà quelques notions philosophiques et des tendances à l'abstraction il est aussi l'image de l'éternité, du temps sans commencement ni fin, idée que les Djains ont pour ainsi dire matérialisée sous la forme d'un serpent qui se mord la queue, et les Brahmanes sous celle du serpent Çéṣa, ou Ananta, véhicule de Nârâyana sur l'océan chaotique.

Étroitement apparenté avec le cercle, sinon identique comme valeur représentative, et fréquemment confondu avec lui, nous trouvons le *Disque* qui prend souvent la forme spéciale de la *Meule*. Dans la plupart des cas c'est un emblème solaire ou lunaire, différencié par la couleur qu'on lui donne; surtout solaire, la lune étant de préférence représentée par la figure plus précise du croissant. Mais souvent aussi il paraît représenter la foudre, ce feu du ciel qui fréquemment s'iden-

tifié et se confond dans l'Inde (et ailleurs sans doute) avec le feu céleste du soleil.

Tel est le cas, à ce qu'il semble, pour le *Tchakra* ou disque attribué comme arme à Vichnou, aux divinités qui lui sont apparentées et même à quelques autres du groupe çivaïte. Ici, le Disque, soleil ou foudre, paraît être la représentation d'une antique arme de jet, disque de pierre ou de métal aiguisé sur son bord extérieur et évidé au centre que le guerrier lançait violemment au loin après lui avoir imprimé un mouvement de rotation rapide soit avec une corde de fronde soit simplement avec son index engagé dans l'ouverture centrale. Cette origine du disque est indiquée assez clairement par l'usage que les Pourânas et même certains hymnes du Rig-Véda en font faire à Vichnou et aussi par quelques images de ce Dieu reproduites dans l'Hindou Pantheon de Moor. Il n'y a pas très longtemps encore qu'une arme de ce genre était employée par certaines populations sauvages ou demi-civilisées, notamment les Iolofs de l'Afrique occidentale.

En ce qui concerne Vichnou et les Divinités indiennes, le disque que l'on met dans leurs mains s'est actuellement transformé en *Roue* et en *Lotus*, figures emblématiques qui ont eu sans doute une

signification analogue à une époque donnée, quoique leur sens, celui du Lotus surtout, ait absolument changé.

Le Disque placé entre les mains des Dieux indous est souvent radié, ou bien entouré de flammes. Dans ce cas son sens solaire et igné ne peut être mis en doute. Souvent aussi, placé derrière la tête d'un personnage divin ou d'un héros, il prend la forme d'auréole, de nimbe ou de gloire. Il représente alors le halo de lumière diffuse émanant d'un corps divin et tend à affirmer l'hypothèse de l'origine solaire ou ignée, à coup sûr lumineuse, des Dieux indo-européens.

Notons, en passant, que le disque auréole entoure souvent le corps entier du personnage divin et perd même quelquefois sa forme circulaire pour prendre celle d'une ellipse allongée lorsque le Dieu est représenté debout, voire même assis. Telle paraît être l'origine de la gloire affectant la forme d'une feuille de figuier sacré qui enveloppe fréquemment les images des Bouddhas, en dépit de la tradition bouddhique suivant laquelle elle rappellerait l'arbre Bô, témoin du mystère de l'acquisition de la Bodhi et de la transfiguration de Çâkyamouni.

Quant au disque lunaire, le bouddhisme le

transforme souvent en une sphère qu'il met entre les mains de quelques-unes de ses divinités. Il devient alors la perle lumineuse ou la pierre précieuse *Mani* (le *Tchintamani* des brâhmanes, joyau inestimable, parure de Vichnou) qui illumine l'univers de ses feux et produit pour la satisfaction des êtres tout ce qui est excellent. Rapprochement curieux, sans pourtant qu'il soit permis d'y voir autre chose qu'une étrange coïncidence, chez les Scandinaves la lune se nomme *Mani*.

Un symbole indiscutablement apparenté au disque et au cercle, et comme eux emblème igné ou solaire, c'est la *Roue*, sous ses formes multiples de Roue à quatre ou à huit rayons, de Roue flamboyante, de Roue dentée (probablement une altération ou une simplification de la précédente), de Roue ailée, etc. Toutefois il paraît probable que ce symbole est postérieur non seulement au cercle mais même au disque, l'idée de représenter le feu ou le soleil par une roue ne pouvant naître que chez des peuples qui possèdent des chars et qui fabriquent des roues évidées ou à rayons. Ce point étant admis, il est tout naturel qu'on ait assimilé les rayons du soleil à ceux d'une roue.

En tant que symbole igné, la Roue a dû être considérée comme génératrice du feu par suite de

la constatation de l'échauffement du moyeu allant parfois jusqu'à l'embrasement.

La Roue symbolique se trouve déjà dans le Rig-Véda, sous les diverses formes et désignations de Roue du sacrifice, de Roue du feu ou d'Agni, feu céleste, de Roue unique du soleil, qui est souvent comparé à une roue, de char à une seule roue des Açvins, etc., de char du sacrifice (la partie prise pour le tout), du char du soleil.

Chez les bouddhistes la Roue de la Loi, dont il est si fréquemment question, paraît avoir un sens plus abstrait : elle représente l'éternité de la vérité sans commencement ni fin et aussi la continuité de l'enseignement de la Loi, la répétition incessante des dogmes et de la doctrine. Souvent aussi elle se substitue au disque lumineux comme gloire ou auréole des Bouddhas et surtout des Dieux réputés les plus actifs dans la propagation et la défense de la religion.

A part la roue entourée de serpents (sans doute identiques à des flammes) que fait tourner Ixion, la Roue est rare dans la mythologie et l'iconographie grecques.

Par contre, chez les Latins non seulement nous trouvons le terme de Roue (au singulier) du soleil, mais nous avons un Jupiter à la

roue, qui paraît être un substitut d'Apollon.

Les Gaulois ont aussi un dieu à la roue, distinct du Jupiter armé de la foudre, que des travaux récents assimilent à Apollon porteur ou gardien du Soleil, et l'usage de ce symbole chez ce peuple est affirmé par les *Rouelles*, ou Roues en miniature, qui servent d'amulettes et souvent décorent les monnaies.

Dans les calendriers runiques des Scandinaves, le 25 décembre, jour du solstice d'hiver, est représenté par une roue.

Enfin le disque ailé des Égyptiens et des Assyriens, de même que la roue ailée des Mazdéens paraissent avoir la même valeur de symbole du soleil ou du feu du ciel.

Une autre figure, probablement simplification ou forme première de la roue au temps où décrire un cercle était chose difficile, est le *Svastika,* que l'on peut appeler le symbole indo-européen par excellence.

Vous savez — nous en avons déjà parlé — en quoi consiste le Svastika ou croix gammée. C'est une croix équilatérale dont les quatre extrémités sont munies d'un prolongement en forme de crochet. Quand ces crochets sont tournés à droite, la figure se nomme *Svastika* ; quand ils sont dirigés

vers la gauche, elle prend le nom de *Sauvastika*. Le Svastika est mâle; le Sauvastika est femelle : toutefois les deux formes paraissent avoir été employées indifféremment dans l'Inde brâhmanique et en Europe. Chez les bouddhistes du Népal et du Tibet le Svastika dextre est seul orthodoxe, tandis que le Sauvastika est considéré comme consacré aux démons et par conséquent doué d'une influence nuisible. En Chine et au Japon on emploie les deux formes sans distinction.

Le Svastika se rencontre dans l'Inde, l'Asie centrale, en Europe, dans l'Amérique du Nord, un peu dans celle du Sud, en Chine et au Japon. Il fait défaut ou est très rare, en Égypte, avant l'époque chrétienne, dans l'Afrique en général et dans les contrées sémites.

En Europe, il apparaît, à la fin de l'époque néolithique et au début de l'âge du bronze, dans les palafittes (lacs du Bourget, de Paladru, de Neuchâtel et de Zurich) et les terramarres. On le rencontre aussi comme ornementation sur quelques monuments mégalithiques. Dans ses fouilles à Hissarlik (l'ancienne Troie). Schliemann l'a trouvé gravé sur des poteries et des objets en bronze. Il est fréquent en Grèce, surtout sur les poteries, vers le VIIe siècle avant notre ère, puis devient plus rare à

partir du ve siècle, époque où il semble s'être transformé dans le motif d'ornementation qu'on nomme *la grecque*. Rare en Italie, sauf en Étrurie, il est très abondant en Gaule et dans toute l'Europe septentrionale.

Sa grande fréquence en Europe a fait supposer à quelques savants qu'il devait être originaire de cette contrée et qu'il aurait été introduit dans l'Inde par les Grecs de l'armée d'Alexandre. Il est probable cependant, sans que l'on puisse préciser le point et l'époque où est apparu le Svastika, que son invention remonte à l'époque d'unité de la race indo-européenne dont les diverses branches l'ont porté partout où elles se sont établies ou ont passé.

En ce qui concerne l'Inde en particulier, le Svastika y était connu dès une très haute antiquité, peut-être aussi reculée que l'époque où florissait la civilisation troyenne ; son nom se trouve en effet dans les écrits du grammairien Pânini qui vécut cinq ou six siècles avant notre ère : il le fait dériver des deux racines sanscrites *su* « bien » et *asti* « il est ».

Les Indiens en ont fait le symbole et le générateur du feu, en tant que représentant les deux morceaux de bois (les *Aranîs*) desquels on extrayait jadis le feu par frottement, le symbole

du mouvement rotatoire ou circulaire (opinion appuyée par les figures du *Tétrascèle* et du *Triscèle*) et par suite du soleil, le symbole du mouvement perpétuel et enfin celui de l'éclair.

Pour les Indous actuels c'est un signe de bon augure, de fortune et de longévité ; chez les Djains il représente la grâce divine et la bénédiction ; les Bouddhistes enfin le considèrent aussi comme un signe de bon augure d'un caractère particulièrement sacré.

En Chine, le Svastika inscrit dans un cercle représente le soleil, signe incontestablement bouddhique dont l'invention ou l'adoption est attribuée à l'impératrice Oou de la dynastie des Tang (684-704).

Le *Triangle* paraît être chez tous les Indo-européens le symbole du feu : les Indous en particulier disent explicitement que « le corps du feu est triangulaire » (aspect fréquent de la flamme). Le triangle inscrit dans un cercle ou une roue représente le soleil. Quand ses trois côtés sont égaux il symbolise la Triade ou Trinité.

La *Foudre* a un sens trop précis et trop connu pour qu'il soit besoin de l'expliquer. Symbole du feu céleste ou de l'éclair, les Grecs l'ont mise dans la main de Zeus, les Latins dans celle de Jupiter,

les Gaulois la donnent pour attribut à une divinité de nom inconnu mais certainement identique au grand Dieu du ciel, et, sous le nom de *Vadjra*, les Indiens en font l'arme infaillible d'Indra, le Dieu de l'atmosphère, dispensateur de la pluie, maître du tonnerre, ennemi juré des démons, l'une des plus puissantes et des plus populaires divinités védiques.

Le *Vadjra* indien représente l'éclair comme la foudre des Grecs et des Latins, son sens est identique, de même aussi que sa forme. Étant donné l'âge relativement moderne de l'iconographie indienne, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que cette forme ait été apportée dans l'Inde par les artistes grecs qui ont mis leur art au service du bouddhisme et dont on a retrouvé les œuvres admirables dans l'extrême nord de l'Inde, dans la région du Gandhâra; mais quant à l'objet lui-même et à son rôle symbolique il est dans l'Inde bien antérieur à l'apparition des Grecs d'Alexandre et de ses successeurs, les fondateurs du royaume indo-grec de Bactriane. Son nom, sa nature et son usage sont déjà mentionnés dans presque tous les hymnes du Rig-Véda consacrés à Indra.

Le vadjra est d'usage courant comme arme magique et mystique dans le brâhmanisme et le boud-

dhisme tantriques, où il sert au prêtre à combattre les démons et à purifier et consacrer les lieux du culte, les offrandes et l'eau lustrale.

Le *Trident* (dans l'Inde *Triçûla*) paraît être une forme simplifiée de la foudre, et symbolise également l'éclair, les rayons solaires et les flammes aiguës du feu sacré. En Grèce, nous ne le rencontrons qu'entre les mains de Poseidon, le Dieu des eaux, dont il rappelle l'origine primitive solaire ou ignée. Dans l'Inde c'est l'arme spéciale de Çiva, Dieu de la destruction, de la fécondation et de la génération, ainsi que des divinités de son groupe qui toutes se rattachent aux mythes solaires ou sacrificatoires. Accidentellement on le trouve aussi comme attribut de Varouna, l'ancien Dieu du ciel devenu Dieu des eaux, équivalent indien de Poséidon.

Légèrement modifié dans sa forme et sous le nom spécial de *Vardhamâna* il est un symbole de bonheur et de salut chez les Djaïns et les Bouddhistes et figure parmi les cent huit signes de bon augure dessinés sur le pied sacré du Bouddha.

Le *Caducée* dérive du trident et symbolise également l'éclair et la flamme du feu sacré. Sa forme est trop connue pour que nous nous y arrêtions : une baguette enlacée de deux serpents af-

frontés qui représentaient peut-être au début les libations aspirées par la flamme (la baguette centrale) et commençant à s'enflammer. Son sens primitif paraît être celui de symbole de Fécondation.

En Grèce il sert d'emblème spécial à Hermès et en Italie à Mercure. C'est d'abord une simple baguette d'or avec laquelle Hermès psychopompe ouvre aux morts les portes de l'enfer, et ce n'est que dans la mythologie post-homérique que les serpents lui sont accolés.

Il faut rapprocher du Caducée le sceptre d'or de Tirésias, le Rameau d'or qu'Énee doit offrir à Proserpine, le Tyrse de Bacchus et des Bacchantes, et enfin la Baguette des fées et des enchanteurs.

Dans l'Inde, ou il est peut-être relativement moderne, le Caducée figure sur certains monuments bouddhiques (1) comme emblème de la Loi, ou Dharma, sous une forme identique au Caducée grec, et il faut probablement le voir aussi dans les Vardhamânas couronnant des arbres ou surmontant la Roue qui se rencontrent sur ces mêmes stoûpas. Il paraît être d'un usage moins répandu comme emblème brâhmanique et de forme moins classique : quelquefois la baguette manque et les deux serpents s'enroulent simplement l'un autour

1. A. Cunningham, *The Bhilsa topes.*

de l'autre, d'autres fois la baguette centrale est remplacée par un linga (1), mais dans un cas comme dans l'autre le sens du symbole reste évidemment le même.

L'*Arc* et les *Flèches* sont aussi des symboles solaires. Chez tous les peuples indo-européens les Dieux du soleil, de la lune et du feu, sont des archers et leurs flèches représentent les rayons ardents du soleil, les flammes aiguës de l'éclair et du feu : les blessures que produisent ces flèches sont toujours brûlantes et cuisantes. Tels sont, dans l'Inde, Agni, Indra, Roudra, les Marouts, Savitri, Ouchas, Vichnou, Çiva, etc., — en Grèce, Phœbus, Artémis, Héraclès, — en Italie, Apollon, Diane et Hercule. Il paraît improbable que le phénomène météorologique de l'Arc-en-ciel ait été pour quelque chose dans l'attribution d'un arc aux Dieux ; c'était l'arme par excellence des guerriers, celle avec laquelle ils pouvaient atteindre de loin leurs ennemis et il était tout naturel de l'attribuer également aux Dieux, eux aussi des guerriers, surtout à ceux d'origine solaire dont les rayons correspondaient si bien à des flèches.

Un autre symbole très fréquent et très général,

1. E. Guimet. *Huit jours aux Indes.*

qui est aussi intimement apparenté avec la foudre et l'éclair, c'est la *Hache*. Si on pouvait avoir quelque doute sur l'identité de la Hache et de la foudre, il suffirait pour le lever, de la tradition, universelle chez tous les peuples sans exception, qui qualifie de « Pierres de foudre » ou de « Pierres du tonnerre » les haches de pierre préhistoriques ou *Celtes*. Dans le Rig-Véda, Indra est armé, presque aussi souvent que du Vadjra, d'une hache de pierre ou de bronze fabriquée par l'artisan divin Tvachtri, de même que la foudre de Zeus est forgée par Héphaestos. La *cognée* du Dieu gaulois Esus paraît avoir également la même origine.

Le *Sabre* ou le *Glaive* à peu près inconnu comme emblème chez les Grecs et les Latins a, au contraire, un rôle important dans l'Inde où il symbolise la science transcendante et l'intelligence qui détruit (coupe) l'erreur et les fausses interprétations et dissipe les ténèbres de l'ignorance.

La *Corne d'abondance*, si fréquente dans l'iconographie grecque et latine, n'existe pas dans l'Inde. Elle est remplacée par le *sac à trésors* de Kouvéra, le Dieu de la richesse, qui paraît être identique au sac d'abondance du dieu gaulois Cernunos.

Si nous passons maintenant au règne animal,

nous trouvons d'abord parmi les quadrupèdes le *Lion*, symbole de courage et de générosité, le *Tigre*, personnification de la cruauté et de la destruction, le *Renard* en qui on incarne la finesse et la ruse.

Dans un autre ordre d'idées, le *Taureau*, le *Bélier*, le *Bouc*, le *Cerf* symbolisent la puissance génératrice.

Agni, le Dieu indien du feu, est comparée à un taureau ; le bélier et le bouc lui sont aussi consacrés et lui servent d'emblèmes.

Çiva, Dieu de la fécondation et de la génération, a pour monture le taureau Nandi.

Chez les Perses Mazdéens nous trouvons le *Taureau unique*, prototype et origine de tous les êtres ;

chez les Grecs, le Taureau ravisseur d'Io et le Minotaure ;

enfin, chez les Gaulois, le Dieu Cernunnos à cornes d'élan ou de renne doit probablement s'identifier au Dieu taureau générateur, hypothèse que viennent soutenir les serpents à tête de bélier qui accompagnent son image ainsi que celle du Mercure gaulois.

Le *Cheval* est en général l'emblème de la rapidité. Dans l'Inde védique il paraît personnifier les flammes galopantes du feu du sacrifice, et à cette idée se rattachent les mythes des chevaux d'Agni,

de Soma, d'Indra, de Soûrya, des Açvins. En Grèce, les chevaux d'Apollon et ceux de Diomède, nourris d'ambroisie, ont sans doute un sens et une origine semblables. Enfin, dans les deux pays, nous rencontrons le mythe, identique à quelques détails près, de la création du cheval par Varouna et par Poséidon, tous deux Dieux des eaux, qui paraît bien se rattacher à un mythe sacrificatoire.

Le *Chien*, que nous prenons actuellement pour le symbole de la fidélité, remplit plutôt dans les anciennes mythologies le rôle de gardien inflexible des enfers. Il est représenté dans l'Inde par Saramâ, la chienne d'Indra qui garde et rassemble les vaches célestes (nuages chargés de pluie) et par ses deux fils, Çyâma et Çâbala, gardiens féroces de l'enfer, dont le premier, appelé aussi Karbura, paraît être le prototype de Cerbère. Au même ordre d'idées appartiennent sans doute le chien, ou la chienne, compagnon du Dieu gaulois au maillet que l'on désigne sous le nom de Dispater, et le Cerbère scandinave, Garmour (le glouton), qui garde à l'entrée du royaume de Hel l'avenue Gnypahall par laquelle on accède à la Grille des Morts ou porte de l'enfer, et dont les hurlements présagent la guerre.

Les *Oiseaux* sont en général considérés comme

symbolisant l'air ou le vent en raison de la rapidité de leur vol; cependant cette attribution n'est pas universellement exacte. Certains d'entre eux, tels que l'aigle, le faucon, l'épervier, le vautour, le héron sont apparentés aux mythes ignés et solaires; par exemple l'aigle qui, dans le Rig-Véda, vole l'Amṛita (ambroisie, liqueur d'immortalité, libation élément du feu) dans le ciel et que blesse d'une flèche l'archer Kriçanu, gardien de ce précieux trésor; le milan Garouda, roi des oiseaux, qui lui aussi dérobe l'Amṛita; l'aigle de Zeus, ravisseur de Ganymède; le vautour de Prométhée, etc.

Chez les Scandinaves, Fréya, Déesse du printemps, de l'amour et de la fécondité, a les ailes et le plumage de l'aigle. De même aussi Thiassi, le géant Jote ravisseur d'Idounn, Déesse de la verdure et de l'été. Hraesvelgr, enfin, qui se repaît de la chair des guerriers tués dans les combats et dont les battements d'ailes produisent la tempête, est un aigle ou un vautour.

Le Pigeon ou la Colombe symbolisent le feu céleste. Témoin la transformation d'Agni en pigeon dans la célèbre légende indienne du roi Çivi.

Le Paon représente le ciel étoilé, aussi bien dans l'Inde, où il est consacré à Lakchmî et à Sarasvatî, qu'en Grèce où on le donne pour emblème à Héra.

Le Coq est l'emblème de la lumière du jour et de la vigilance dans l'Inde comme en Grèce et en Gaule. Son chant qui annonce l'apparition du soleil met en fuite les démons.

Les Serpents, enfin, jouent un rôle considérable dans presque toutes les mythologies. Objets de crainte et de répulsion par la terreur de leur morsure, par la rapidité de leurs mouvements, l'inattendu de leurs attaques, ils personnifient en général le mal, la méchanceté, la fausseté, la finesse, la ruse, et on leur prête une intelligence et une facilité d'entendement supérieures à celles dont les hommes eux-mêmes sont capables.

Dans l'Inde ils symbolisent l'obscurité, l'humidité, l'obstacle au sacrifice, ainsi qu'il ressort des mythes védiques relatifs à Ahi, Vritra et autres démons serpents adversaires éternels d'Indra et de Vichnou.

Ils empestent les lieux où ils s'établissent; tels, le serpent Kalîya vaincu par Krichna et chassé des eaux de la Yamouna qu'il corrompait par sa présence, répandant la maladie et la mort sur les bergers d'alentour et leurs troupeaux, que l'on peut comparer avec le serpent Python mis à mort par Apollon et avec l'Hydre de Lerne exterminée par Héraclès.

Ils sont les gardiens jaloux des trésors de la terre et de l'océan, ainsi que nous les montrent les légendes indiennes relatives aux Nâgas et la fable grecque du Dragon du Jardin des Hespérides gardien de la Toison d'or.

Mais ils sont aussi doués d'une sagacité et d'une science surhumaines, comprennent plus facilement et mieux que les hommes la profondeur des doctrines religieuses, sont souvent détenteurs des doctrines ésotériques (les Nâgas ont reçu de Çâkyamouni le dépôt de la science bouddhique transcendante ou Mahâyâna) et experts dans les moyens de guérir les maladies (les serpents d'Asclépios). Quelquefois aussi, mais plus rarement, ils symbolisent la fécondité et l'abondance.

Ainsi que vous avez pu le voir par cette trop courte énumération de quelques-uns des principaux symboles usités chez les Indo-Européens, la plupart ont une origine absolument concrète et se rapportent à des mythes et des conceptions naturalistes, météorologiques, solaires ou ignés. Bien peu se rattachent aux abstractions proprement dites et encore ils ont presque toujours quelques liens plus ou moins serrés avec les phénomènes naturels ou les qualités et fonctions qu'on prête à leurs agents.

CONFÉRENCE DU 26 MARS 1899

LES LOIS MORALES DANS L'INDE. CONCEPTION DE LA NATURE DU PÉCHÉ. LA SOUILLURE BRAHMANIQUE. MOYENS D'EXPIER LES PÉCHÉS : TRANSMIGRATION, PÉNITENCES. LES ENFERS. ABSENCE D'IDÉES DE RÉDEMPTION.

MESDAMES, MESSIEURS,

C'est devenu presque un axiome dans la société moderne de considérer la *Morale* comme éternelle, absolue dans son essence et dans ses lois, existant naturellement dans l'esprit de l'homme depuis l'instant même de son apparition sur la terre.

Cette conception de la morale, que les anciens avaient déjà, a été développée et ancrée chez nous par notre éducation religieuse : elle découle, en effet, fatalement du dogme de la révélation divine, et de nos croyances sur la création et l'origine de l'homme « fait à l'image de Dieu ».

Mais si généralement adoptée qu'elle soit, peut-on la tenir pour vraie scientifiquement? C'est ce qu'il importe avant tout de rechercher.

Les documents ne manquent certes pas pour cette étude : nous avons à notre disposition les livres religieux, historiques, philosophiques et même purement littéraires de l'antiquité et des temps modernes, ainsi que les observations faites par les explorateurs de tous les temps chez les peuplades sauvages. Le champ est vaste, vous le voyez; trop vaste même pour qu'il me soit possible de procéder avec vous au dépouillement et à la comparaison de ces matériaux et je ne puis vous présenter aujourd'hui que quelques idées générales, résultat sommaire de mes recherches sur ce point, à l'appui desquelles nous invoquerons le témoignage d'une civilisation ancienne dont une littérature très riche nous permet de suivre le développement jusqu'à nos jours, c'est-à-dire de l'Inde.

Or nous arrivons fatalement à reconnaître que la morale absolue n'existe pas plus que le bien et le mal absolus qui sont ses deux éléments antagonistes.

La morale ne peut pas plus exister chez l'homme primitif qu'elle n'existe chez l'animal, qu'elle n'existe chez l'individu isolé dans une île dé-

serte et n'ayant par conséquent ni devoirs ni droits.

Elle naît avec l'état de société, à commencer par la constitution de la famille, et se développe à mesure que la famille devient tribu et la tribu nation, que les besoins grandissent et se multiplient, que les idées s'élèvent et s'épurent.

Elle ne comporte, au début, que les trois principes fondamentaux sans lesquels aucun groupement humain ne peut se constituer et subsister :

respect de la vie humaine,

respect de la famille,

respect de la propriété individuelle ou collective.

Toutes les religions, sans exception, émettent la prétention d'avoir inventé la morale, révélée et enseignée par leurs Dieux. Or, non seulement la morale est indépendante de la religion, mais encore elle lui est antérieure, elle la précède dans ses principes sociaux essentiels. Les religions s'en sont emparées, souvent à une époque très tardive de leur existence, pour s'en faire un élément de domination et pour affirmer leur raison d'être.

En retour, elles lui ont donné la sanction de l'autorité divine, la crainte de châtiments terribles même au delà de la mort, afin de compenser l'impuissance trop fréquente des lois sociales à la faire respecter.

On peut établir comme règle générale que la morale n'existe pas dans les religions primitives, et sans aller chercher des preuves, peut-être douteuses, dans les croyances des sauvages, le pays d'Europe qui a atteint dans l'antiquité le degré de civilisation le plus merveilleux, la Grèce, nous en offre un exemple frappant.

Il est impossible que vous n'ayez pas été frappés du peu de place que tient la morale, telle que nous la concevons, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et cependant Homère vous présente le tableau d'une civilisation déjà assez avancée, bien éloignée en tout cas d'un état primitif. Hésiode, qui lui est postérieur d'au moins un ou deux siècles, n'est guère plus avancé : aucune conception vraiment morale ne paraît avoir présidé à la composition de la *Théogonie*, œuvre purement mythologique.

Il faut arriver au début de la philosophie pour que les idées morales se dégagent nettement, c'est-à-dire au temps de Pythagore, et encore la tradition veut qu'il ait emprunté ses dogmes aux Druides, hypothèse bien improbable autant qu'on peut le présumer d'après le peu que nous savons de ces antiques sages de la Gaule qui n'existaient peut-être pas encore à son époque. Nous serions

plutôt portés à croire qu'il a été l'écho des doctrines des Brâhmanes.

C'est l'Inde, d'ailleurs, avec sa longue série d'ouvrages religieux, intimement liés les uns aux autres dans une progression philosophique et sociale rationnelle, qui nous fournira l'exemple le plus frappant du développement des idées morales conjointement avec celui de la civilisation.

Dans le plus ancien des livres sacrés de l'Inde, le Rig-Véda, recueil d'ailleurs entièrement rituel et mythologique, et même d'une façon générale, dans les quatre Védas, la morale est absolument absente, et cependant, à force d'en tourmenter et torturer les textes en y cherchant la confirmation des théories qu'elle prétendait en avoir extraites, la philosophie indienne en fera sortir avec le temps la morale brâhmanique.

Les Dieux védiques sont purement naturalistes. Ils personnifient les forces et les phénomènes de la nature et les éléments du sacrifice, feu et libation. Aucune idée morale ne préside à leur conception. Ils protègent les hommes au point de vue surtout matériel et leur sont bienveillants quand ils en ont reçu les sacrifices C'est marché débattu entre eux et leurs adorateurs.

Leur colère et leur vengeance sont suscitées par la négligence ou l'insuffisance du sacrifice :

les crimes sociaux les laissent indifférents. Ils ne sont pas éternels, ni tout-puissants en vertu des qualités qu'on leur prête ; ils doivent leur immortalité et leur puissance aux sacrifices qu'ils ont accomplis (on ne dit pas à quelle divinité supérieure et antérieure). Seul le sacrifice est tout-puissant et il peut élever les démons eux-mêmes au rang divin.

Plusieurs d'entre eux seraient même par nature d'une immoralité incontestable, d'après les légendes en germe dans les Védas et développées postérieurement dans les Brâhmanas et les Pourânas, si nous ne savions à quoi nous en tenir sur le sens des mythes naturalistes : tels, par exemple, l'inceste de Brahmâ ou Pradjâpati avec sa fille Sarasvatî, l'ivresse habituelle et les aventures d'Indra, comparables à celles du Zeus des Grecs.

Cependant, les termes employés dans les hymnes à l'égard de certains de ces Dieux — Varouna, Mitra, Roudra, les Açvins et aussi les Marouts — semblent leur attribuer le caractère moral de surveillants des actions des hommes et de justiciers.

Prenons pour exemples ces deux hymnes à Varouna[1] :

1. A. Bergaigne : *La Religion védique*, t. III.

« Si, comme des hommes que nous sommes, nous violons journellement ta loi, ô Varouna ! ne nous abandonne pas à l'arme du Dieu irrité (?) prête à nous frapper, à la colère du furieux. — Par nos chants, ô Varouna ! nous dételons ta colère, comme un cocher détèle un cheval attelé, pour que tu nous fasses miséricorde ! — Mes prières (ou offrandes) qui calment ta colère, implorant pour moi un sort meilleur, s'envolent comme des oiseaux vers leur nid. — Comment disposerons-nous à la miséricorde le héros revêtu de la puissance royale, Varouna, dont la vue s'étend au loin? » (Rig-Véda, I, 25.)

« Puissé-je, ô roi Varouna ! ne pas aller dans la maison de terre ! Miséricorde, ô Dieu puissant, miséricorde ! — Si je bondis en quelque sorte (hors du droit chemin), pareil à une outre gonflée, miséricorde ! ô Dieu puissant ! miséricorde ! — C'est par faiblesse d'esprit que nous avons failli, ô Dieu pur ! Miséricorde ! O Dieu puissant, miséricorde ! — La soif tourmente ton chantre qui était au milieu des eaux. Miséricorde ! O Dieu puissant, miséricorde ! — Quelque offense, ô Varouna, que nous ayons commise envers la race divine, comme des hommes que nous sommes, si par inadvertance nous avons violé tes lois, ne nous fais pas de mal

pour cette faute ! » (Rig-Véda, VIII, 89.)

Il n'est pas besoin, je crois, d'insister sur le vague de ces hymnes, l'incertitude où ils nous laissent quant à la nature des fautes que leur auteur redoute d'avoir commises, et l'ignorance de ce que peuvent être les lois de Varouna. De l'ensemble des hymnes des Védas et de leurs commentaires autorisés, les Brâhmanas, il paraît évident que ces fautes sont exclusivement religieuses. Ce doivent être des négligences à célébrer les sacrifices en temps opportun, des erreurs dans les rites, et peut-être aussi (résultat de l'influence du corps sacerdotal) l'omission ou l'insuffisance des dons dus aux sacrificateurs, quelque manquement aux égards et au respect dont on doit les entourer.

Dans l'Inde, comme en Grèce, la véritable morale ne se développe qu'avec les idées philosophiques.

Dans les Oupanichads, les Çâstras et les Soûtras apparaissent les crimes sociaux que punit la colère divine, et aussi, par antithèse, s'affirment les vertus primordiales : véracité, bonne foi, respect de la parole donnée, justice, charité.

La charité brâhmanique comporte l'aumône et l'hospitalité ; mais elle a cela de particulier qu'il y a des distinctions de mérite dans un même acte

charitable : l'aumône faite à un brâhmane ayant énormément plus de mérite que celle donnée à un kchatriya ou à un vaiçya et à plus forte raison à un çoûdra. Ce n'est pas l'opportunité ou l'importance de l'aumône qui en fait la valeur, mais le rang de la personne à qui elle s'adresse.

L'obligation de l'hospitalité est formelle du moins en ce qui concerne les Dvidjas, ou hommes des trois castes supérieures.

Les Lois de Manou (Mânava Dharma Çâstra) constituent le document le plus sûr au point de vue moral. D'après elles, les infractions aux règles religieuses, la violation de la loi des castes, l'avarice, sont les péchés les plus graves. Le gourou (précepteur religieux) doit être vénéré plus qu'un père, à l'égal d'un Dieu.

Les principaux crimes sociaux qu'elles punissent sont le meurtre, le vol, le mensonge, l'adultère et l'ivresse; mais elles établissent une inégalité choquante quant à leur gravité et leur répression selon la caste du coupable et celle de la victime; là où un çoûdra sera puni de mort, le kchatriya s'en tirera avec une amende; quelque crime qu'il commette, un brâhmane ne peut être condamné à perdre la vie, son existence est sacrée, et l'exil est la peine la plus forte qui puisse être prononcée contre lui.

Nous arrivons à un caractère tout spécial de la morale indienne : la conception de la *souillure*.

Une pureté absolue, physique et morale, est requise pour l'accomplissement du sacrifice.

Le sacrifice célébré en état de souillure tourne au détriment du délinquant.

Le péché est une souillure morale.

Toute souillure, même physique, devient un péché si on ne s'en est lavé avant de procéder au sacrifice.

La souillure physique et morale est contagieuse par le contact ou la fréquentation.

Mais aussi, étant donnée cette confusion entre le péché et la souillure physique, les purifications physiques (ablutions et bains rituels) effacent les souillures morales aussi bien que les corporelles.

Dans la vie terrestre la pureté se réduit donc par le fait à une série d'observances extérieures accompagnées de la récitation de quelques hymnes védiques et de formules d'incantation mystiques.

Chez les Djains et les Bouddhistes la morale découle des mêmes principes que celle des Brâhmanes ; elle est seulement plus précise ou plus nettement codifiée.

Les lois morales des Djains sont exprimées en cinq *dharmas* (devoirs ou vertus) :

ne pas tuer et ne pas nuire à autrui,

ne pas mentir,

ne pas voler,

être chaste et continent en pensées, en paroles et en actions,

conserver toujours une juste modération dans ses désirs ;

et cinq *karmas* (vices ou péchés) qui sont la contrepartie des dharmas :

meurtre,

mensonge,

vol,

luxure,

emportement passionnel.

Le premier des dharmas, dénommé habituellement *Ahimsa* est, en somme, l'amour du prochain poussé jusqu'à ses limites extrêmes, étendu aux êtres les plus infimes de la nature considérés, de par les lois de la métempsycose, comme les parents, les frères de l'homme.

Les Bouddhistes formulent leur morale en cinq Vœux ou Interdictions (*çilas*), à peu près identiques aux dharmas des Djains :

interdiction de tuer,

interdiction de voler,
— de se livrer à l'adultère et à la fornication,
— de mentir,
— de boire des liqueurs enivrantes.

Les transgressions à ces interdictions constituent dix péchés :

trois péchés du corps : meurtre, vol, fornication,

quatre péchés de parole : mensonges, calomnie, injures, médisance,

trois péchés de pensée : envie, haine, erreur dogmatique.

Chez eux l'avarice est le plus grand des vices, comme son opposé, la charité, est la plus grande des vertus. N'oublions pas que la charité bouddhique comporte l'amour du prochain (*maitri*) et la bonté autant et plus encore que l'aumône proprement dite.

Telles sont les manières dont les trois grandes religions de l'Inde conçoivent et exposent les lois morales; mais il faut une sanction à ces lois, une rétribution des actes bons ou mauvais. Toutes les trois s'accordent à admettre que les vertus sont récompensées et les vices punis soit immédiatement en ce monde par le succès, le bonheur, la santé, le malheur, la maladie, la mort prématurée,

soit dans une autre vie par la renaissance dans les diverses conditions de la transmigration, l'âme allant, suivant ses mérites ou ses crimes, habiter le corps d'un dieu, d'un homme, d'un démon ou d'un animal et jouissant dans ces différentes incarnations d'une situation plus ou moins heureuse ou mauvaise proportionnee au degré de ses vertus et de ses vices. C'est ainsi que, suivant Manou, l'ivrogne devient un ver de terre, l'intempérant un chien, le voleur une corneille ou un bijoutier, et que le menteur a l'haleine fétide ou les dents gâtées.

La récompense suprême du sage est la délivrance absolue de toute nouvelle métempsycose, condition ou état que les brâhmanes appellent *Mokcha* (c'est l'absorption de l'âme individuelle dans le Dieu suprême ou l'âme universelle), les Djains *Moukti* ou *Kevala* (résorption dans l'essence éternelle de vérité et de lumière) et les bouddhistes *Nirvâna* (suppression absolue de toute renaissance future, de tous liens matériels, de toute action et de toute passion).

Les grands coupables vont expier leurs méfaits dans les Enfers, région de ténèbres et de tourments située au-dessous ou à l'intérieur de la terre, plus bas que les sept Patâlas, demeures des démons, des esprits et des revenants.

Primitivement, le brâhmanisme ne connaissait que huit enfers, sans dénominations particulières, appelées collectivement *Narako*, et de plus en plus terribles à mesure que l'on descend.

Plus tard, le nombre des divisions du Naraka augmente. Manou en compte vingt-et-un : 1. Tâmisra, 2. Andhatâmisra, 3. Mahâraurava, 4. Raurava, 5. Kâlasoûtra, 6. Mahânaraka, 7. Sandjîvana, 8. Mahavitchi, 9. Tapana, 10 Sampratapana, 11. Sanghata, 12. Sakâloka, 13. Kundmala, 14. Pûtimrittika, 15. Lokasankou, 16. Ridjîcha, 17. Panthana, 18. Çâlmalî, 19. Asipatravana, 20. Lokatcharaka, 21. Asamvrita. Aucun détail n'est donné quant à la nature de ces enfers; tout ce que nous savons, c'est que le dernier est réservé « aux brâhmanes qui donnent à un çoudra un conseil, les restes de leur repas, les restes de l'offrande, lui expliquent la loi, ou lui imposent une observance religieuse ». (Manou, IV, 80-81.) On trouve dans les livres IV et XII du Mânava Dharma Çastra des énumérations des actes qui conduisent en enfer.

Manou, dans son dénombrement des enfers, ne s'accorde pas complètement avec les autres auteurs de Dharmaçâstras, Baudhayana, Yâjnavalkya, etc., et avec les Pourânas.

Le Bhâgavata, le plus orthodoxe des Pourânas, énumère vingt-neuf enfers : 1. Tâmisra, 2. Andhatâmisra, 3. Raurava, 4. Mahâraurava, 5. Koumbhipâka, 6. Kâlasoûtra, 7. Asipatravana, 8. Soûkaramoukha, 9. Andhakoûpa, 10. Krimibhojana, 11. Sandamça, 12. Taptasourmi, 13. Vadjrakanta, 14. Çâlmali, 15. Vaitaranî, 16. Poûyoda, 17. Prânarodâ, 18. Viçasana, 19. Lalabhaksha, 20. Sâramayâdana, 21. Avitchi, 22, Aya ou Pâna, 23. Kcharakardama, 24. Râksoganabhojana, 25. Çoûlaprota, 26. Damdaçoûka, 27. Avatanirodhana, 28. Paryâvartana, 29. Soûtchimoukha.

Ainsi que vous le voyez, huit seulement des noms de ces enfers concordent avec ceux de Manou, et comme ils se trouvent également chez les bouddhistes il est probable que ce sont les plus anciens.

Les bouddhistes du Sud, ou de l'école Hinayâna réputée la plus conforme à l'enseignement primitif de Çâkya-mouni, divisent l'enfer, *Naraka* et aussi *Niraya*, en huit étages d'enfers ardents qu'ils nomment : Sandjîva, Kâlasoûtra, Saughâta, Raurava, Mahâraurava, Tâpana, Pratâpana, Avitchi, à chacun desquels sont adjoints quatre *Nirayoussâda*, enfers secondaires ou purgatoires ou le coupable achève de se purifier avant de rentrer dans

le courant de la transmigration, et qu'on appelle : Milhakoûpa « puits d'excréments », Koukkoula « cendre chaude », Asipatravana « forêt d'épées », Nadî « fleuve ».

Le Mahâyâna, ou bouddhisme mystique, y ajoute huit enfers de glace ayant aussi chacun ses quatre enfers secondaires ; ce sont : Arbouda, Nirarbouda, Atata, Hahava, Ahaha, Outpala (« lotus bleu » ainsi nommé parce que dans cette division les plaies produites par le froid deviennent d'un bleu sombre), Padma « (lotus rouge », les plaies y prennent la teinte de ce lotus), Paundarika (la chair se détache des os par lambeaux semblables aux pétales du grand lotus de ce nom).

Détail intéressant, les écritures bouddhiques nous fournissent une classification méthodique des principaux crimes justiciables de l'enfer. Ainsi vont :

dans le Sandjiva, les meurtriers, les hommes violents, incapables de maîtriser leur colère ;

dans le Kâlasoûtra, les menteurs, les calomniateurs, les fils et filles irrespectueux envers leurs parents ;

dans le Sanghâta, les meurtriers d'animaux ;

dans le Raurava, les trompeurs et les voleurs ;

dans le Mahâraurava, les dépositaires infidèles ;

dans le Tâpana, les incendiaires ;

dans le Pratâpana, les impies, les détracteurs de la loi;

dans l'Avitchi, les meurtriers d'un bhikchou (moine) ou d'un gourou (précepteur), les parricides, les blasphémateurs du Bouddha et de la Loi.

Le Mahâyâna du Nord (Chine, Japon, Annam et Tonkin) porte à cent trente-six le nombre des enfers et des purgatoires, afin d'en avoir pour tous les crimes imaginables, chiffre respectable auquel les Tibétains ajoutent encore 84 000 enfers extérieurs, (*Nye-ts'é-va*, en sanscrit *Lokantarika*) qu'ils placent sur la terre, sur les montagnes, dans les déserts, les sources chaudes, les lacs, etc.

L'enfer des Djaïns, appelé *Naraka* et *Bhouvana*, est beaucoup moins systématique.

Situé au dessous de la terre, à la distance d'un *radjou* (espace que les Dieux peuvent parcourir en six mois), et large de sept radjous, il est divisé en sept régions superposées : Ratnaprabhâ, Çankaraprabhâ, Baloukapradhâ, Pantchaprabhâ, Dhoûmanaprabhâ, Tamaprabhâ, et Tamatamaprabhâ. Quelques auteurs ajoutent encore une région plus basse, appelée *Adhogati*, et séparent le Bhouvana de la terre par sept *Pâvanalokas* ou purgatoires purifiés par le vent; d'autres comptent

dix enfers auxquels ils ne donnent pas de noms, mais seulement des numéros.

Les écritures djaines ne renferment pas de distribution systématique des crimes dans les divers enfers.

Dans leurs formes primitives, le brâhmanisme, le djaïnisme et le bouddhisme ne présentent aucun indice de l'idée de la rédemption et de la conception d'un rédempteur.

« Soi-même on fait le mal, soi-même on se fait tort. Soi-même on ne fait pas le mal. Soi-même on se purifie. Personne ne purifie un autre. » — « Ces mauvaises actions que tu as commises ne sont le fait ni de ton père, ni de ta mère, ni de tes proches, ni de tes amis, ni de tes conseillers. Toi seul, tu les as toutes commises ; toi seul tu dois en récolter les fruits », disent tous les auteurs sacrés et les philosophes, aussi bien brâhmanes que djains ou bouddhistes.

Toutefois, les trois religions admettent la possibilité de racheter partiellement les péchés, ou plus exactement d'en atténuer les mauvaises conséquences futures, par les austérités et les pénitences religieuses, le jeûne, l'abstinence, surtout par le renoncement au monde, le célibat, la chasteté, la vie ascétique ou monastique et en s'absorbant

dans une méditation que rien ne puisse troubler.

L'idée de rédemption a fini par se faire jour, cependant, dans le brâhmanisme moderne sous la forme de la croyance en l'efficacité toute-puissante de la dévotion à Vichnou, Krichna, Râma, Çiva et ses Çaktîs, — divinités dont il suffit de prononcer le nom à l'article de la mort pour être immédiatement admis dans l'un des paradis ou cieux qui leur sont attribués comme résidence particulière, — et dans le bouddhisme mystique du Nord (Tibet, Chine, Annam et Japon) sous celle d'une dévotion analogue pour Amitâbha et son divin fils le Dhyâni-bodhisattva Avalokitêçvara.

Je crois que cet exposé succinct suffit à démontrer que, dans l'Inde au moins, il n'y a pas de morale religieuse primitive, révélée, et que les idées morales se sont développées lentement en conséquence des progrès de la civilisation.

CONFÉRENCE DU 23 AVRIL 1899

LE MYSTICISME INDOU. — TANTRISME BRAHMANIQUE : LES TANTRAS ; CULTE DES ÇAKTÎS ; CÉRÉMONIES ET FORMULES MAGIQUES, MANTRAS, DHARANÎS, MOUDRAS. — SON INTRODUCTION DANS LE BOUDDHISME VERS LE V° SIÈCLE DE NOTRE ÈRE. — SON EXPANSION DANS L'EXTRÊME-ORIENT PAR LE CANAL DU BOUDDHISME.

Mesdames, Messieurs,

Cette tendance particulière de l'esprit qu'on nomme *Mysticisme* n'est pas, vous le savez, spéciale à l'Inde. C'est un phénomène universel et on peut même dire inévitable dans certaines conditions de la nature humaine.

Que nous portions nos regards autour de nous ou que nous feuilletions les annales des plus anciens peuples qui nous ont précédés sur la terre,

nous le trouvons, plus ou moins prononcé, plus ou moins exalté et intolérant, mais se manifestant toujours sous des formes analogues, sauf, bien entendu, des modifications plutôt superficielles et apparentes que réellement sérieuses et profondes, tenant aux époques, aux races et aux climats, éléments qui jouent un rôle si important dans le développement mental, social et religieux des peuples.

En général, tous ceux qui jugent les choses et les événements sans parti-pris et sans passion, s'accordent à considérer le Mysticisme comme un mal, le plus souvent même comme un mal dangereux, et, il faut le reconnaître, les préventions que de tout temps ont eues contre lui les penseurs dégagés de toute préoccupation confessionnelle ne sont que trop justifiées par les erreurs morales, les pratiques absurdes et dangereuses, les crimes mêmes dont il été trop souvent la cause directe ou indirecte.

Néanmoins, dans ce cas comme en bien d'autres, il est nécessaire de se garder d'un jugement inconsidéré ou hâtif. Il est peu de choses et surtout de sentiments de par le monde qui n'aient leurs bons et leurs mauvais côtés, et avant de condamner le Mysticisme au nom de la morale et de la vérité

absolues, il est juste de chercher si nous ne trouvons pas à son actif quelques services rendus à l'humanité qui puissent lui mériter au moins des circonstances atténuantes.

Et en effet, si nous étudions cette question du mysticisme à un point de vue exclusivement philosophique et historique, nous voyons que dans bien des cas, lorsqu'il n'a pas été exagéré et dévoyé par une sorte de démence religieuse surexcitée dans un intérêt sacerdotal ou par l'emballement irraisonné des foules, il a fait œuvre utile, peut-être même nécessaire, il a été un facteur indispensable du développement complet de la religion.

Nous devons donc distinguer deux formes du Mysticisme.

L'une, que nous appellerons, si vous voulez, *Mysticisme raisonné* ou *philosophique*, qui découle du sentiment de curiosité que nous éprouvons à l'égard de nos origines et de notre sort futur, curiosité féconde de l'au-delà qui scrute et analyse les facultés de l'âme, cherche à découvrir scientifiquement les mystères de l'infini par un raisonnement rigoureux et en procédant du connu à l'inconnu, s'efforce d'appliquer ses découvertes et les doctrines qu'elles en tire à l'amélioration morale des hommes, et tend à rendre la religion plus pure,

à en élever les conceptions et les aspirations.

Au cours des siècles ce Mysticisme-là a rendu des services réels à la civilisation et à l'histoire. Il peut en rendre encore, à condition de le maintenir dans des bornes raisonnables.

L'autre forme, beaucoup plus répandue, que nous nommerons *Mysticisme extatique*, n'est à proprement parler que le dévergondage de l'imagination en délire, soit par suite d'état pathologique de l'esprit ou du corps, soit par exacerbation de passions inassouvies, soit par la frayeur de l'inconnu de l'insondable au-delà. Celle-ci prête un sens caché ou ésotérique aux doctrines et aux dogmes sacrés, admet la possibilité de relations occultes entre l'homme et la divinité, fait prédominer l'enthousiasme et le sentiment sur la raison, vise à l'union intime ou à l'absorption de l'âme humaine avec ou dans Dieu et prétend l'effectuer par des spéculations abstraites, des mortifications, des prières, des incantations, voire même des pratiques de magie et de sorcellerie capables d'influencer et de forcer la volonté divine.

Ceci est véritablement un état morbide de l'esprit, mal d'autant plus dangereux qu'il est éminemment contagieux, qui amène fatalement à l'annihilation de toute activité physique et intel-

lectuelle, et aboutit au fatalisme, au quiétisme et à la négation du devoir.

De toutes les contrées du monde l'Inde est celle où le Mysticisme, sous ses deux formes, a acquis le plus parfait développement, a atteint aux extravagances les plus inouïes. C'est donc là, si vous le voulez bien que nous allons essayer d'en étudier la naissance, le développement et les effets.

Tout d'abord une question se présente : l'Inde a-t-elle connu le Mysticisme dès l'aube de sa civilisation, c'est-à-dire à l'époque védique?

Les brâhmanes répondent affirmativement et, à leur point de vue, ils n'ont pas tort; car pour eux le Véda renferme tout et ils sont experts à en tirer tout ce qu'ils veulent y voir. Ils y ont puisé la syllabe sacro-sainte AUM, qui à elle seule vaut toutes les prières, et qui dans le principe représentait peut-être simplement par trois initiales la triade Agni, Vâyou, Mitra, ou Agni, Varouna, Mitra, ou bien encore simplement la trinité du Triple Agni. Ils y ont trouvé aussi la célèbre *Gâyatrî* ou *Sâvitrî* : *Tat Savitur vareṇyam bhargo devasya dhîmahî dhiyo yo naḥ pracodayât* « Méditons sur la gloire excellente du Dieu vivifiant du soleil, Sâvitrî ; puisse-t-il éclairer nos intelligences[1] », qui de

1. Rig-Véda, III, 62, 10.

simple invocation au soleil est devenue la formule mystique par excellence, douée d'un pouvoir magique irrésistible, dont le Gourou murmure le texte et le sens à l'oreille de l'initié en même temps qu'il le revêt du cordon et de la ceinture sacrés. Il est donc tout naturel qu'ils y trouvent aussi ou croient y trouver le germe ésotérique des conceptions mystiques même les plus opposées à l'objet et au sens véritables des hymnes védiques; il est naturel également qu'ils prêtent une valeur sacrée, et par conséquent mystique, non seulement aux vers, mais aux mots, aux syllabes et aux lettres même du Véda. Au fond, le Mysticisme n'est pas dans le Véda; il est dans l'esprit du brâhmane.

Il n'en va pas de même en général pour l'Indianiste européen qui, n'étant pas partie dans la question, la juge plus froidement et plus sainement. Pour lui le Mysticisme n'existe pas dans le Véda primitif, c'est-à-dire le Rig-Véda, le Yadjour et le Sâma, livres rituels qui n'ont en vue que les sacrifices; seulement il s'autorise des métaphores, des jeux de mots, des rébus de la littérature védique dont les brâhmanes eux-mêmes avaient oublié le véritable sens déjà dès l'époque des Brâhmanas. Mais par contre il existe nettement dans l'Atharva-Véda, recueil beaucoup moins ancien

que le Rik, probablement postérieur aux plus anciens Brâhmanas et peut-être même au Mânava Dharma Çâstra ou Lois de Manou, qui non seulement a des hymnes d'un mysticisme spéculatif caractérisé, mais même renferme un grand nombre d'incantations magiques pour arracher aux dieux les faveurs qu'on leur demande, pour acquérir des richesses, conserver la santé ou guérir les maladies, ruiner ou faire périr un ennemi.

C'est dans la seconde période de la civilisation indienne — celle qui a vu éclore les Brâhmanas, les Oupanichads, les Aranyakas, toute la série des Soutras, la plupart des Çâstras, les traités philosophiques des six Darçanas et à laquelle appartient probablement aussi l'Atharva Véda, — que nous voyons apparaître le Mysticisme sous ses deux formes.

Mysticisme philosophique et bienfaisant avec les spéculations, hardies parfois jusqu'à l'athéisme, des Oupanichads sur la nature de l'âme, des dieux, de la matière, leurs rapports mutuels, et la première éclosion de la conception du Dieu suprême Ame universelle ; avec également certains passages des Brâhmanas qui nous montrent Pouroucha ou Pradjâpati tirant de sa propre substance l'univers et les êtres, ou bien, dans l'Aitaréya-brâhmana,

créant l'univers à l'aide des trois paroles mystiques *Bhouh*, *Bhouvah*, *Svah*, ou encore en proférant les seize nombres impairs de 1 à 31 ; surtout avec le sens ésotérique attribué aux moindres passages des écritures sacrées.

Mysticisme extatique et déjà dangereux avec la croyance, fondée sur maintes légendes des Brâhmanas, en la possibilité pour l'homme d'acquérir des pouvoirs surnaturels et de s'élever même au rangs des dieux par les mortifications de la pénitence religieuse (*tapas*), les tortures corporelles volontaires et par la contemplation abstraite, c'est-à-dire extatique, auxquelles, d'ailleurs, ces dieux eux-mêmes ont dû jadis leur élévation et leur puissance ; avec l'exaltation de l'état d'ermite et d'ascète qui n'est pas seulement conseillé, mais même imposé au brâhmane comme le couronnement normal de sa carrière ; avec enfin l'inégalité choquante des castes qui interdit à tout autre qu'au brâhmane l'ascétisme et ses fruits, ainsi qu'en témoigne, entre tant d'autres, ce passage du Râmâyana où nous voyons le pieux et bon Râma, modèle du devoir et de la justice, commencer la série de ses exploits en mettant à mort cet ascète çoudra qui terrorisait les dieux et menaçait la sécurite du monde par l'intensité de sa méditation et la rigueur

de ses mortifications. Toutes idées et données que les brâhmanes prétendent exister dans le Véda et dont ils les ont réellement tirées par leur méthode spéciale d'interprétation qui explique d'une manière ésotérique les idées et les faits les plus concrets.

Mais c'est surtout à la période philosophique, qui s'étend peut-être du VIIIe au Ve siècle avant notre ère, que le Mysticisme prend tout son essor avec les spéculations métaphysiques des six Darçanas, d'ailleurs filles légitimes des Oupanichads, dont elles conservent et même exagèrent parfois les hardiesses de pensée.

C'est là que nous trouvons dans la Pûrva-Mîmânsâ de Jaimini[1] ces deux curieuses propositions de la connexion originelle et perpétuelle du mot et de son sens, et de l'éternité du son.

Verba volant disons-nous, *Verba manent* dit le brâhmane. Une fois proféré un son existe éternellement. On ne peut le retirer. Il ne peut périr. Et cette idée si particulière nous explique la valeur mystique attribuée à tous les vers, à tous les mots, même aux syllabes et aux lettres du Véda et de la Smriti, c'est-à-dire en réalité aux

1. Dix-huitième aphorisme.

lettres sanscrites, l'extension de cette valeur aux caractères écrits, et le soin minutieux que l'on doit apporter à leur prononciation et à leur accentuation traditionnelles. *Verba manent.*

C'est là que nous voyons les opinions si variées des diverses écoles sur la nature et le destin de l'âme aboutir d'un commun accord au dogme des métempsycoses presque éternelles, et se séparer de nouveau sur la question ardue des meilleurs moyens de s'affranchir de la renaissance.

C'est dans la doctrine du Yoga et dans celle du Védânta (ce dernier, fondement véritable de la religion indoue actuelle) que sont définitivement établies la conception de l'Ame universelle, Dieu suprême et unique, contenu dans tout et en qui tout est contenu, la théorie de l'unité et de l'identité de nature de tous les êtres et de la Divinité, du salut, ou de l'affranchissement de la métempsycose, par l'union intime ou par l'absorption de l'âme individuelle (*djîvâtman*) dans l'Ame universelle (*paramâtman*), c'est-à-dire par son retour définitif à son état de pureté première, et enfin la réconciliation ou la fusion du polythéisme ancien et du panthéisme moderne par l'affirmation que les dieux divers ne sont que des manifestations ou des créations du Dieu unique, Ame universelle, en vue du bien de

tous les êtres et afin de se mettre à la portée de leurs intelligences.

A ce moment aussi le Mysticisme extatique reçoit une impulsion nouvelle et féconde par suite des aspirations de plus en plus vives à l'union ou l'absorption dans la Divinité, et par la recherche de moyens sûrs et expéditifs d'effectuer cette union, en dépit du dogme de l'inévitabilité de la conséquence future des actes (*karma*) et de la responsabilité personnelle. Ces moyens sont toujours à peu de chose près les mêmes : la contemplation, l'extase, les mortifications corporelles, auxquelles s'ajoutent cependant l'emploi de formules de mysticisme magique empruntées en grande partie à l'Atharva-Véda.

Jusque-là les idées mystiques paraissent n'avoir été à l'usage que de quelques dévots, surtout de la classe brâhmanique et par exception seulement des trois autres castes inférieures. Avec l'Indouisme elle deviennent populaires.

Leur premier exposé systématique se rencontre dans la Bhagavad-Gîtâ, ou « Chant du Bienheureux », œuvre d'un auteur inconnu incorporée dans le Mahâbhârata, à ce que l'on croit, aux alentours de l'ère chrétienne. Là, sous la forme d'un entretien philosophique, sur le champ même où va se

livrer la bataille décisive entre les Pândavas et les Kauravas, l'Homme-Dieu Krichna, incarnation complète de Vichnou, révèle à son ami Ardjouna sa nature divine et lui expose la doctrine du Yoga ou de l'Union de l'âme humaine avec l'Ame universelle.

Ce poème est tellement important au point de vue de notre sujet, qu'au risque de prolonger un peu cette causerie au delà des limites habituelles je ne puis me dispenser d'en citer quelques passages[1].

(Krichna parle) : « Tu pleures sur des hommes qu'il ne faut pas pleurer, quoique tes paroles soient celles de la sagesse. Les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts ;

« Car jamais ne m'a manqué l'existence, ni à toi non plus, ni à ces princes ; et jamais nous ne cesserons d'être, nous tous, dans l'avenir.

« Comme dans ce corps mortel sont tour à tour l'enfance, la jeunesse et la vieillesse, de même après l'âme acquiert un autre corps ; et le sage ici ne se trouble pas.

« Les rencontres des éléments qui causent le froid et le chaud, le plaisir et la douleur, ont des

1. Ces citations sont empruntées à la traduction de M. Eugène Burnouf.

retours et ne sont point éternelles. Supporte-les, fils de Kounti.

« L'homme qu'elles ne troublent pas, l'homme ferme dans les plaisirs et dans les douleurs, devient ô Bhârata, participant de l'immortalité.

« Celui qui n'est pas ne peut être, et celui qui est ne peut cesser d'être ; ces deux choses, les sages qui voient la vérité en connaissent la limite.

« Sache-le, il est indestructible Celui par qui a été développé cet univers : la destruction de cet Impérissable, nul ne peut l'accomplir ;

« Et ces corps qui finissent procèdent d'une âme éternelle, indestructible, immuable. Combats donc, ô Bhârata.

« Celui qui croit qu'elle tue ou qu'on la tue se trompe ; elle ne tue pas, elle n'est pas tuée,

« Elle ne naît, elle ne meurt jamais ; elle n'est pas née jadis, elle ne doit pas renaître ; sans naissance, sans fin, éternelle, antique, elle n'est pas tuée quand on tue le corps.

« Comment celui qui la sait impérissable, éternelle, sans naissance et sans fin, pourrait-il tuer quelqu'un ou le faire tuer ?

« Comme l'on quitte des vêtements usés pour en prendre de nouveaux, ainsi l'âme quitte les corps usés pour revêtir de nouveaux corps.

« Ni les flèches ne la percent, ni la flamme ne la brûle, ni les eaux ne l'humectent, ni les vents ne la dessèchent.

« Inaccessible aux coups et aux brûlures, à l'humidité et à la sécheresse, éternelle, répandue en tous lieux, immobile, inébranlable,

« Invisible, ineffable, immuable, voilà ses attributs; puisque tu la sais telle, ne la pleure donc pas.

« Quand tu la croirais éternellement soumise à la naissance et à la mort, tu ne devrais pas même alors pleurer sur elle ;

« Car ce qui est né doit sûrement mourir, et ce qui est mort doit renaître ; ainsi donc ne pleure pas sur une chose qu'on ne peut empêcher.

« Le commencement des êtres vivants est insaisissable ; on saisit le milieu ; mais leur destruction aussi est insaisissable : y a-t-il là un sujet de pleurs?

« Celui-ci contemple la vie comme une merveille ; celui-là en parle comme d'une merveille ; un autre en écoute parler comme d'une merveille ; et quand on a bien entendu, nul encore ne la comprend.

« L'Ame habite inattaquable dans tous les corps vivants, Bhârata ; tu ne peux cependant pleurer sur tous ces êtres.

« Considère aussi ton devoir et ne tremble pas : car rien n'arrive de meilleur au kchatriya qu'une juste guerre ;

« Par un tel combat qui s'offre ainsi de lui-même, la porte du ciel, fils de Pritha, s'ouvre aux heureux kchatriyas. »

(Krichna parle) : « Je t'ai exposé la science selon la Raison (Sânkhyâ) ; entends-la aussi selon la doctrine de l'Union (Yoga). En t'y attachant, tu rejetteras le fruit des œuvres, qui n'est rien qu'une chaîne.

« Ici point d'efforts perdus, point de dommage ; une parcelle de cette loi délivre l'homme de la grande terreur.

« Cette doctrine, fils de Kourou, n'a qu'un but et elle le poursuit avec constance ; une doctrine inconstante se ramifie à l'infini.

« Il est une parole fleurie dont se prévalent les ignorants, tout fiers d'un texte du Véda : « Cela suffit » disent-ils.

« Et livrés à leurs désirs, mettant le ciel en première ligne, ils produisent ce texte qui propose le retour à la vie comme prix des œuvres, et qui renferme une abondante variété des cérémonies par lesquelles on parvient aux richesses et à la puissance. »

« Pour ces hommes attachés à la puissance et aux richesses et dont cette parole a égaré l'esprit, il n'est point de doctrine unique et constante ayant pour but la contemplation.

« On trouve les *trois qualités*[1] dans le Véda : sois exempt des trois qualités, Ardjouna ; que ton âme ne se partage point, qu'elle soit toujours ferme ; que le bonheur ne soit pas l'objet de ses pensées ; qu'elle soit la maîtresse d'elle-même.

« Autant on trouve d'usages à un bassin dont les eaux débordent de tous les côtés, autant un brâhmane en reconnaît à tous les Védas.

« Sois attentif à l'accomplissement des œuvres, jamais à leurs fruits ; ne fait pas l'œuvre pour le fruit qu'elle procure, mais ne cherche pas à éviter l'œuvre.

« Constant dans l'Union mystique, accomplis l'œuvre et chasse le désir ; sois égal aux succès et aux revers ; l'Union c'est l'égalité d'âme.

« L'œuvre est bien inférieure à cette Union spirituelle. Cherche ton refuge dans la méditation. Malheureux ceux qui aspirent à la récompense !

« L'homme qui s'applique à la méditation, se

1. *Gunas* : Bonté (*sattva*), passion (*rajas*), obscurité (*tamas*).

dégage ici-bas et des bonnes et des mauvaises œuvres; applique-toi donc à l'Union mystique; elle rend les œuvres heureuses.

« Les hommes d'intelligence qui se livrent à la méditation et qui ont rejeté le fruit des œuvres, échappent au lien des générations et vont au séjour du salut.

« Quand ta pensée aura franchi les régions obscures de l'erreur, alors tu parviendras au dédain des controverses passées et futures.

« Quand, détournée de ces enseignements, ton âme demeurera inébranlable et ferme dans la contemplation,alors tu atteindras l'Union spirituelle. »

« Toutes les œuvres possibles procèdent des attributs naturels des êtres vivants; celui que trouble l'orgueil s'en fait honneur et dit : « J'en « suis l'auteur » ;

« Mais celui qui connaît la vérité, sachant faire la part de l'attribut et de l'acte, se dit : « Les attri- « buts de l'*âme* se rapportent aux attributs *de la matière* » et il reste détaché.

« Ceux que troublent les attributs naturels des choses, s'attachent aux actes qui en découlent. Ce sont des esprits lourds qui ne connaissent pas le général. Que celui qui le connaît ne les fasse pas trébucher.

« Rapporte à moi toutes les œuvres, pense à l'Ame suprême; et sans espérance, sans souci de toi-même, combats et n'aie point de tristesse.

« Les hommes qui suivent mes commandements avec foi, sans murmure, sont, eux aussi dégagés du lien des œuvres;

« Mais ceux qui murmurent et ne les observent pas, sache que, déchus de toute science, ils périssent privés de raison. »

(Ardjouna parle) : « Mais, ô Pasteur, par quoi l'homme est-il induit dans le péché, sans qu'il le veuille et comme poussé par une force étrangère? »

(Krichna parle) : « C'est l'Amour, c'est la passion, née des Ténèbres ; elle est dévorante, pleine de péchés; sache qu'elle est une ennemie ici-bas.

« Comme la fumée couvre la flamme, et la rouille le miroir, comme la matrice enveloppe le fœtus, ainsi cette fureur couvre le monde.

« Éternelle ennemie du sage, elle obscurcit la science. Telle qu'une flamme insatiable, elle change de forme à son gré.

« Les sens, l'esprit, la raison sont appelés son domaine. Par les sens elle obscurcit la connaissance et trouble la raison de l'homme.

« C'est pourquoi, excellent fils de Bharata, en-

chaîne tes sens dès le principe, et détruis cette pécheresse qui ôte la connaissance et le jugement.

« Les sens, dit-on, sont puissants; l'esprit est plus fort que les sens; la raison est plus forte que l'esprit. Mais ce qui est plus fort que la raison, c'est elle.

« Sachant donc qu'elle est la plus forte, affermis-toi en toi-même, et tue une ennemie aux formes changeantes, à l'abord difficile. »

« J'ai eu bien des naissances, et toi-même aussi, Ardjouna; je les sais toutes; mais toi, héros, tu ne les connais pas.

« Quoique sans commencement et sans fin, et chef des êtres vivants, néanmoins maître de ma propre nature, je nais par ma vei lu magique.

« Quand la justice languit, Bhârata, quand l'injustice se lève, alors je me fais moi-même créature, et je nais d'âge en âge

« Pour la défense des bons, pour la ruine des méchants, pour le rétablissement de la justice.

« Celui qui connaît selon la vérité ma naissance et mon œuvre divine, quittant son corps ne retourne pas à une naissance nouvelle; il vient à moi Ardjouna.

« Dégagés du désir, de la crainte et de la passion

devenus mes dévots et mes croyants, beaucoup d'hommes, purifiés par les austérités de la science se sont unis à ma substance;

« Car selon que les hommes s'inclinent devant moi, moi-même je les honore. »

« Les divers sacrifices ont été institués de la bouche de Brahmâ. Comprends qu'ils procèdent tous de l'Acte, et le comprenant tu obtiendras la délivrance.

« Le sacrifice qui procède de la science vaut mieux que celui qui procède des richesses; car toute la perfection des actes est comprise dans la science.

« Sache que celle-ci s'obtient en honorant, en interrogeant, en servant les sages; ces sages qui voient la vérité sont ceux qui t'enseigneront la science.

« Quand tu la possèderas, tu n'éprouveras plus de défaillances, fils de Pândou; par elle tu verras tous les vivants dans l'Ame et puis en moi.

« Quand même tu aurais commis plus de péchés que tous les pécheurs, sur le vaisseau de la science tu traverseras tout péché.

« Comme un feu allumé réduit le bois en cen-

dres, Ardjouna, ainsi le feu de la science consume toutes les œuvres ;

« Car il n'est point d'eau lustrale pareille à la science. Celui qui s'est perfectionné par l'Union mystique, avec le temps trouve la science en lui-même ;

« L'homme de foi l'acquiert, quand il est tout à elle et maître de ses sens ; et quand il l'a acquise, il arrive bientôt à la béatitude.

« Le Maître du monde ne crée ni l'activité, ni les actes, ni la tendance à jouir du fruit des œuvres ; c'est le résultat de la nature individuelle.

« Le Seigneur ne se charge ni des péchés, ni des bonnes œuvres de personne. L'ignorance couvre la science ; ainsi errent les créatures.

« Mais pour ceux dans l'âme desquels la science a détruit l'ignorance, la science, comme un soleil, illumine en eux l'idée de cet Être suprême :

« Pensant à lui, partageant son essence, séjournant en lui, tout entiers à lui, ils marchent par une route d'où l'on ne revient pas, délivrés par la science de leurs péchés.

« Dans le brâhmane doué de science et de modestie, dans le bœuf et l'éléphant, dans le chien même et dans celui qui mange du chien, les sages voient l'Identique.

« Ici-bas, ceux-là ont vaincu la nature, dont l'esprit se tient ferme dans l'identité ; car l'Identique Dieu est sans péché ; c'est pourquoi ils demeurent fermes en Dieu.

« Un tel homme ne se réjouit pas d'un accident agréable ; il ne s'attriste pas d'un accident fâcheux. La pensée ferme, inébranlable, songeant à Dieu, fixé en Dieu,

« Libre des contacts extérieurs, il trouve en lui-même sa félicité : et ainsi, celui que l'Union mystique unit à Dieu, jouit d'une béatitude impérissable. »

« Une félicité suprême pénètre l'Âme du Yogî ; ses passions sont apaisées, il est devenu en essence Dieu lui-même ; il est sans tache.

« Il voit l'Ame résidant en tous les êtres vivants, et dans l'Ame tous ces êtres, lorsque son âme à lui-même est unie de l'Union divine et qu'il voit de toutes parts l'Identité.

« Celui qui me voit partout et qui voit tout en moi ne peut plus me perdre ni être perdu pour moi. »

« Si tu fixes sur moi ton esprit, pratiquant l'Union mystique, attentif à moi, écoute, fils de Prithâ, comment alors tu me connaîtras tout entier avec évidence :

« Je vais t'exposer complètement avec ses divisions cette science au-delà de laquelle ici-bas il ne reste rien à apprendre.

« De tant de milliers d'hommes, quelques-uns seulement s'efforcent vers la perfection ; et parmi ces sages excellents, un seul à peine me connaît selon mon essence.

« La terre, l'eau, le feu, le vent, l'air, l'esprit, la raison et moi, telle est ma nature divisée en huit éléments :

« C'est l'inférieure. Connais-en maintenant une autre qui est ma nature supérieure, principe de vie qui soutient le monde.

« C'est dans son sein que résident tous les êtres vivants, comprends-le : car la production et la dissolution de l'univers c'est moi-même ;

« Au-dessus de moi il n'y a rien ; à moi est suspendu l'univers comme une rangée de perles à un fil.

« Je suis dans les eaux la saveur, fils de Kountî ; je suis la lumière dans la lune et le soleil ; la louange dans tous les Védas ; le son dans l'air ; la force masculine dans les hommes ;

« Le parfum pur dans la terre ; dans le feu la splendeur ; la vie dans tous les êtres ; la continence dans les ascètes

« Sache, fils de Prithâ, que je suis la semence inépuisable de tous les vivants ; la science des sages, le courage des vaillants ;

« La vertu des forts exempte de passion et de désir ; je suis dans les êtres animés l'attrait que la justice autorise.

« Je suis la source des propriétés qui naissent de la vérité, de la passion et de l'obscurité ; mais je ne suis pas en elles, elles sont en moi. »

« Ceux dont l'intelligence est en proie aux désirs se tournent vers d'autres divinités ; ils suivent chacun son culte, enchaînés qu'ils sont par leur propre nature.

« Quelle que soit la personne divine à laquelle un homme offre son culte, j'affermis sa foi en ce dieu ;

« Tout plein de sa croyance, il s'efforce de le servir, et il obtient de lui les biens qu'il désire et dont je suis le distributeur.

« Mais bornée est la récompense de ces hommes de peu d'intelligence ; ceux qui sacrifient aux dieux vont aux dieux ; ceux qui m'adorent viennent à moi. »

« J'appelle Dieu le principe neutre, suprême et indivisible ; Ame suprême, la substance intime ; Acte, l'émanation qui produit l'existence substantielle des êtres ;

« Premier Vivant, la substance divisible ; Divinité première, le principe masculin ; c'est moi-même qui, incarné, suis le Premier sacrifice, ô le meilleur des hommes ;

« Et celui qui, à l'heure finale, se souvient de moi et part dégagé de son cadavre, rentre dans ma substance ; il n'y a là aucun doute ;

« Mais si à la fin de sa vie, quand il quitte son corps, il pense à quelque autre substance, c'est à celle-là qu'il se rend, puisque c'est sur elle qu'il s'est modelé.

« C'est pourquoi, fils de Kountî, dans tous les temps pense à moi, et combats ; l'esprit et la raison dirigés vers moi, tu viendras à moi n'en doute pas ;

« Car lorsque la pensée me demeure constamment unie et ne s'égare pas ailleurs, on retourne à l'Esprit céleste et suprême sur lequel on méditait. »

« C'est moi qui, doué d'une forme invisible, ai développé cet univers, en moi sont contenus tous les êtres, et moi je ne suis pas contenu en eux ;

« D'une autre manière, les êtres ne sont pas en moi : tel est le mystère de l'Union Souveraine. Mon Ame est le soutien des êtres, et sans être contenue en eux, c'est elle qui est leur être.

« Je suis le sacrifice, je suis l'adoration, je suis

l'offrande aux morts; je suis l'herbe du salut; je suis l'hymne sacré; je suis l'onction; je suis le feu; je suis la victime.

« Je suis le père de ce monde, sa mère, son époux, son aïeul. Je suis la doctrine, la purification, le mot mystique; le Rig, le Sâma, et le Yadjour.

« Je suis la voie, le soutien, le Seigneur, le témoin, la demeure, le refuge, l'ami. Je suis la naissance et la destruction; la halte; le trésor; la semence immortelle.

« C'est moi qui échauffe; qui retiens et qui laisse tomber la pluie. Je suis l'immortalité et la mort, l'être et le non-être, Ardjouna. »

*

« Ceux qui sont voués aux dieux vont aux dieux; aux ancêtres, ceux qui sont voués aux ancêtres; aux larves, ceux qui sacrifient aux larves; et à moi ceux qui me servent.

« Quand on m'offre en adoration une feuille, une fleur, un fruit ou de l'eau, je les reçois pour aliments comme une offrande pieuse.

« Ainsi donc, ce que tu fais, ce que tu manges, ce que tu sacrifies, ce que tu donnes, ce que tu t'infliges, ô fils de Kounti, fais-m'en l'offrande.

« Tu seras dégagé du lien des œuvres, que leur

fruit soit bon ou mauvais, et avec une âme toute à la sainte Union, libre, tu viendras à moi. »

Enfin, pour terminer ces citations peut-être un peu longues, permettez-moi de vous en lire encore deux : le portrait du saint suivant la loi divine et l'acte d'adoration d'Ardjouna.

« Seul en un lieu solitaire, vivant de peu, maître de sa parole, de son corps et de sa pensée, toujours pratiquant l'Union spirituelle, attentif à écarter les passions,

« Exempt d'égoïsme, de violence, d'orgueil, d'amour, de colère, privé de tout cortège, ne pensant pas à lui-même, pacifié, il (l'homme juste) devient participant de la nature de Dieu.

« Uni à Dieu, l'âme sereine, il ne souffre plus, il ne désire plus. Égal envers tous les êtres, il reçoit mon culte suprême;

« Par ce culte il me connaît, tel que je suis, dans ma grandeur, dans mon essence ; et me connaissant de la sorte, il entre en moi et ne se distingue plus.

« Celui qui, sans relâche, accomplit sa fonction en s'adressant à moi, atteint aussi, par ma grâce, à la demeure éternelle et immuable. »

(Ardjouna parle) : « Oui ! à ton nom, ô Dieu Chevelu, le monde se réjouit et suit ta Loi, les

Rakchas effrayés fuient de toute part, les troupes des Siddhas sont en adoration.

« Et pourquoi donc, ô Magnanime, ne t'adorerait-on pas, toi plus vénérable que Brahmâ, toi le premier Créateur, l'Infini, le Seigneur des dieux, la demeure du monde, la source indivisible de l'être et du non-être?

« Tu es la Divinité première, l'antique Principe masculin, le trésor souverain de cet univers. Tu es le Savant et l'Objet de la science, et la demeure suprême. Par toi s'est déployé cet univers, ô toi dont la forme est infinie.

« Tu es Vâyus, Yama, Agni, Varouna, et la Lune et le Pradjâpati et le grand Aïeul. Gloire, gloire à toi mille fois! et de rechef encore gloire, gloire à toi!

« Gloire en ta présence et derrière toi, en tous lieux, ô Universel! Doué d'une force infinie, d'une puissance infinie, tu embrasses l'univers, et ainsi tu es Universel.

« Si, te croyant mon ami, je t'ai appelé vivement en ces termes : — Viens Krichna; ici, fils de Yadou; allons mon ami; — si j'ai méconnu ta majesté, soit par ma témérité, soit par mon zèle;

« Si je t'ai offensé au jeu, ou à la promenade, ou couché ou assis, ou à table, soit seul, soit devant

ces guerriers : Dieu auguste et infini, pardonne-le moi.

« Tu es le père des choses mobiles et immobiles ; tu es plus vénérable qu'un maître spirituel. Nul n'est égal à toi. Qui donc, dans les trois mondes, pourrait te surpasser, ô toi dont la majesté n'a point de bornes?

« C'est pourquoi, m'inclinant et me prosternant, j'implore ta grâce, Seigneur digne de louanges ; sois-moi propice, comme un père l'est à son fils, un ami à son ami, un bien-aimé à sa bien-aimée ! »

Par ce qui précede, vous pouvez vous rendre compte de l'intensité des idées mystiques au début de l'Indouisme, qui leur a dû peut-être en partie son développement et en tout cas son caractère de religion populaire, tandis que l'ancien brâhmanisme n'était guere à l'usage que des trois castes supérieures. Ces idées, répandues et vulgarisées par les poèmes épiques et par les Pourânas, sont largement représentées dans les deux sectes principales de l'Indouisme, le Vichnouisme et le Civaisme, avec toutefois cette différence importante que le Vichnouisme repose sur la doctrine essentiellement védânta de l'*Advaita* « non dalitué,

ou unité », c'est-à-dire admet que l'univers entier n'est qu'une manifestation illusoire de l'Essence éternelle unique ou Ame universelle ; tandis que le Çivaïsme tient pour le dogme du *dvaita* « dualité », autrement dit de la différence de nature et d'essence du Dieu suprême, distinct du monde et de l'univers, y compris les âmes des êtres.

En même temps que le Mysticisme se développe, les pratiques exagérées de l'ascétisme, de la méditation, de l'extase prennent dans les deux sectes une importance croissante, pour aboutir enfin à la doctrine de la *Bhakti* « foi aveugle, dévotion », dont le célèbre Çânkarâtcharya fut, au VIIIe siècle, l'apôtre triomphant.

Chez les Vichnouites la Bhakti revêt d'un côté la forme de la croyance au pouvoir et en la volonté de Vichnou de sauver de la métampsycose les âmes de ses dévots et, en attendant de les absorber, de leur ouvrir libéralement en récompense d'une simple invocation de son nom sacré les portes de son paradis de Vaikountha, et de l'autre, celle de la dévotion mystique envers Krichna, dévotion qui trouva son apogée dans la *Gîtâ-Govinda* « Chant du Berger », poème composé vers le XIIe siècle par Jaya-déva, où les jeux érotiques des Gopîs et de Krichna, symbolisent, suivant l'explication mysti-

que, les aspirations des âmes entraînées irrésistiblement vers la divinité.

Mais c'est dans le Çivaïsme que la doctrine de la Bhakti a acquis l'importance la plus grande, et cela se conçoit sans peine puisque de tout temps Çiva a été considéré comme l'ascète type, le patron des ascètes. Là, le dévot ou *Çiva-Bhakta*, s'il reste toujours distinct de Çiva en devient en quelque sorte l'image par le fait qu'éclairé par sa grâce il le connaît, il le voit dans son âme devenue la demeure du Dieu ; il est alors supérieur à tous les autres hommes ; il ne peut plus pécher, car ses fautes, ses crimes mêmes deviennent des vertus.

« Si réfléchissant que Çiva n'est ni un des objets visibles, ni un Dieu invisible, un homme au cœur ému de dévotion perd en Çiva la conscience de soi-même, Çiva se révelera dans son âme comme identique à elle. Toutes ses impuretés disparaîtront, comme le venin du serpent est détruit par la méditation sur Garouda et son âme deviendra pure. »

« Le *Sutta-avasta* est cet état où l'âme a atteint ce degré de supériorité spirituelle dans lequel les bonnes et les mauvaises actions commises par autrui à son égard lui paraissent egalement indifférentes, où elle s'est imprégnée de la Satti d'Iça, obtient la grâce du Gourou (Çiva maître spirituel),

entre dans le Jñâna-Yoga, extirpe les trois anciens Mâlas (impuretés originelles), se dépouille de sa science bornée primitive, grandit en science et arrive aux pieds de son divin Maître. »

« Pour ceux qui ont pratiqué le *Jñânanishta* dans cette vie, il n'existe ni bien ni mal, ni but à atteindre, ni observances conventionnelles, ni pénitences, ni jeûnes, ni âshramas, ni action, ni méditation ni volonté, ni impureté, ni costume obligatoire, ni influence des trois Gounas, ni marques particulières, ni castes. Ils peuvent même descendre jusqu'à la condition des enfants, de ceux qui sont sujets à l'aberration mentale, ou des hypocondriaques, et vaquer au hasard en chantant et en dansant Qu'ils marchent ou qu'ils soient assis, qu'ils dorment ou veillent, qu'ils mangent ou jeûnent, qu'ils soient couchés, purs ou impurs (rituellement), pauvres ou riches, bien portants ou malades, joyeux ou en colère, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent, dans quelque état qu'ils puissent se trouver, ils ne sont jamais séparés des Pieds de Çiva. »

« Les péchés même de ceux qui adorent avec amour les Pieds d'Hara deviendront des mérites, et les actes vertueux de ceux qui ne se tournent pas vers lui deviendront des péchés. »

« Les bonnes et les mauvaises actions commises en ce monde par un Jiva-moukta n'ont aucune influence sur lui-même, mais seulement sur ceux qui lui ont fait du bien ou du mal. Comme il est en état d'union avec Çiva et ne fait qu'un avec Lui, tous ses défauts disparaissent en même temps que le péché est effacé; Çiva demeure en lui avec amour, considère tous les actes du Jiva-moukta comme les siens propres, et ce qu'on lui fait comme fait à lui-même. Commettrait-il un crime, Çiva le changerait en action méritoire [1]. »

Mais là ne se borne pas l'action du Mysticisme sur le Çivaïsme; il en a eu une bien autrement importante en contribuant à y développer le culte latéral des *Çaktîs* qui, depuis le v[e] ou le vi[e] siècle a pris dans l'Inde une extension telle qu'il égale s'il ne dépasse le culte rendu à Çiva lui même.

Les *Çaktîs* sont les personnifications sous forme de Déesses des énergies actives de la Divinité. Elles ont existé de tout temps, et à l'époque védique déjà tous les dieux en sont pourvus, seulement pendant toute la période brâhmanique elles n'occupaient qu'un rang secondaire, bien inférieur à celui des dieux. L'originalité du *Çâktisme*, ap-

1. Ces citations sont empruntées au *Siva Gñâna Siddhyar*, ouvrage tamoul d'Arunandi Sivâtchârya, traduction inédite.

pelé aussi quelquefois *Tântrisme* parce qu'il est exposé surtout dans les livres nommés *Tantras*, est de prêter aux Çaktîs une puissance et une action plus actives et plus efficaces pour exaucer les désirs des hommes et les protéger qu'aux dieux eux-mêmes. Dans le Çâktisme, les Çaktîs de Çiva, considérées comme plus actives et plus puissantes, l'emportent sur celles des autres dieux.

De même qu'il n'y a qu'un Çiva sous différents noms et formes, de même sa Çaktî est en réalité unique; mais elle prend selon les circonstances les formes bienveillantes de Prithivî, Pârvati, Oumâ, Gaurî, ou terribles de Kâlî, Dourgâ, et Dévî, que l'on désigne sous les noms collectifs de Matrîs ou Mâtrikas « mères ». C'est avec l'aide de ces déesses que le grand Dieu crée, fait vivre et détruit. Naturellement le culte le plus fervent est réservé à celles qui possèdent les attributs les plus redoutables.

Ce culte et ses causes, ainsi que nous l'avons déjà dit, est exposé dans les *Tantras*,

On donne le nom de *Tantra* « rituel, règle » à une série de livres, assez modernes quant à leur forme, mais remontant peut-être quant au fond jusqu'à l'Atharva-Véda, que les *Çâktas* ou sectateurs du Çâktisme considèrent comme un cin-

quième Véda, c'est-à-dire directement révélés. Bien que très nombreux (on en compte 64 principaux) ils sont peu connus, car les brâhmanes ne les communiquent qu'aux initiés, et si on en trouve quelques exemplaires dans les bibliothèques d'Europe aucun n'a encore été traduit, que je sache, ni même imprimé. Nous ne possédons guère à leur sujet que les noms des plus importants, tels que la *Kâlikâ* et la *Kâmakhyâ*, le *Roudrayâmala*, le *Mâhâ-nirvâna*, le *Çyâmâ-rahasya*, etc., et de courtes analyses qui nous montrent que, comme les Pourânas, ils se composent de cinq sections relatives : 1° à la création, 2° à la destruction du monde, 3° au culte, 4° à l'acquisition de la puissance surnaturelle, 5° aux quatre méthodes de l'union avec le Dieu suprême. Ils exaltent l'énergie féminine, donnent des formules de charmes pour subjuguer les hommes, leur inspirer l'amour, affoler leur esprit, rendre infirme, détruire les récoltes et les troupeaux, pour écarter toute espèce de maux, pour engraisser, la méthode à suivre pour apprendre le langage des animaux, etc. Ce sont, en somme, des recueils de pratiques magiques et de rites de sorcellerie.

Les Çâktas se divisent en deux sectes : les *Dakchina-mârgîs* « sectateurs de la main droite » et les

Vâma-mârgis « sectateurs de la main gauche. » Leur culte, surtout celui que pratiquent les Vâma-mârgis, est éminemment licencieux, à ce point même que peu d'Indous se soucient d'avouer leur affiliation à cette secte. Ses cérémonies nocturnes et secrètes, auxquelles aucun profane n'est admis, paraissent être de véritables orgies où l'adoration de la Çaktî divine représentée par une femme, ordinairement une brâhmine, a pour corollaire un repas de viande de bœuf ou de vache, de poisson et de liqueurs fermentées, choses en horreur aux brâhmanes des autres sectes [1], et s'accompagne de la récitation de formules mystiques et magiques ainsi que de l'exécution de figures et de gestes cabalistiques, ayant pour but de propitier les Çaktîs ou les démons et d'agir d'une manière irrésistible sur leur volonté, en un mot de les mettre à la discrétion du suppliant : on les nomme Mantras, Bidjas, Yantras, Moudrâs et Kavatchas.

D'après l'acception reçue par les brâhmanes, un *Mantra* est un passage, un vers ou seulement un hémistiche d'hymne védique auquel on attache un sens et une valeur mystiques et qu'on emploie comme une invocation particulièrement puissante

1. Voir à ce sujet · A. Ward : *A View of the literature, history and religion of the Hindoos*, t. I.

et efficace, en vertu de son caractère de révélation, à l'égard du dieu qui en est l'objet. Telle par exemple la célèbre Gâyatrî. L'usage de ce genre de prière est tellement répandu dans l'Indouisme moderne que chaque secte a adopté un Mantra, s'adressant particulièrement à sa divinité protectrice, qui est devenu une sorte de mot d'ordre et se communique dans une initiation spéciale appelée *dîkcha*.

Mais les Mântras tântriques, bien que tirés pour la plupart des Védas et en particulier de l'Atharva, ont été détournés de leur sens primitif et sont devenus simplement des charmes ou des incantations magiques. Certains n'ont même aucun rapport avec les Védas. En voici quelques exemples.

« Om! Nous méditons sur cet Être qui a pour armes des cendres! Nous pensons à cet Être qui a des dents aigües! Que notre fièvre l'excite! » (Imitation de la Gâyatrî).

« Om! Adoration au Seigneur! Svâha! Que toutes choses soient propices! Que périsse tout ce qui m'est hostile! Que tout me soit favorable! »

« Om! que Brahmânî, Mâhêçvarî, Kaumarî, Indrânî, Tchâmoundâ, Vârahî et Vaïchnavî protègent ma tête, ma bouche, mon cou, mes mains, mes

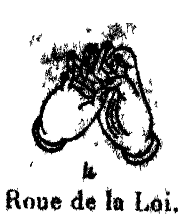
cœur, mes flancs, mes pieds, et tout mon corps! Protège-moi, ô grande déesse Kâli![1]

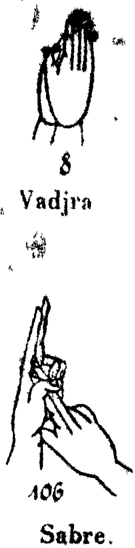
Il va sans dire, en raison même de sa nature magique, qu'un Mantra n'a de valeur que prononcé dans sa forme exacte et avec l'accentuation rituelle : une simple erreur, l'omission d'une syllabe ou une faute de prononciation non seulement le rendrait sans effet, mais même le ferait tourner au détriment de celui qui le profère.

On donne le nom de *Bidjas* ou *Vidjas* à des monosyllabes bizarres et incompréhensibles formés des lettres initiales ou des syllabes racines des noms de certains dieux ou bien des premiers mots d'hymnes ou de prières, tels que : *Am*! *Hrim*! *Lam*! *Pam*! *Ram*! Tantôt ils sont employés seuls en guise d'interjections mystiques; tantôt ils sont suivis chacun du nom d'un dieu : *Am* à Çiva! *Hrim* à Sourya! etc; quelquefois ils sont groupés en phrases inintelligibles; d'autres fois ils commencent, finissent ou coupent des phrases composées de termes les uns inintelligibles, les autres obscurs ou sans aucun sens. La croyance en leur efficacité repose sur l'idée (dont nous avons parlé tout-à-l'heure) que le son est éternel et coexiste avec la divinité.

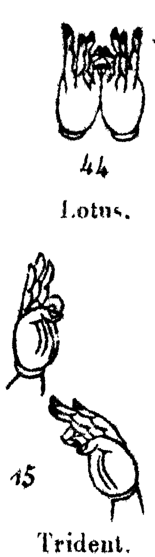
1. Sir Monier Williams : *Religious thought and life in India*, pp. 200-201.


3
Monde de la Loi


4
Roue de la Loi.


8
Vadjra

106
Sabre.


44
Lotus.

15
Trident.

QUELQUES MOUDRÂS BOUDDHIQUES

C'est pourquoi les simples lettres de l'alphabet sanscrit prononcées comme il convient ou même écrites ont une puissance surnaturelle et possèdent en elles-mêmes une efficacité mystérieuse qui les range également dans la classe des Bidjas.

Les *Moudrâs* (mudrâ « sceau, cachet ») sont des gestes et des signes des mains et des doigts qui ont pour effet de confirmer et de renforcer l'invocation ou la prière en lui donnant pour ainsi dire une forme matérielle. Par extension, elles sont considérées comme ayant le même sens et la même valeur que l'invocation à laquelle elles s'appliquent et même comme la remplaçant entièrement dans certaines circonstances.

Le rite mystique, nommé *Nyâsa*, est employé à la fois comme purification et comme protection contre les accidents, les blessures, les maladies, les sorts et les entreprises des démons. Pour l'accomplir l'initié consacre chacune des principales parties de son corps à une divinité protectrice, en les touchant de la main en même temps qu'il prononce les différentes formules (mantras et bidjas) et exécute les moudrâs spécialement affectées à ces divinités.

Les *Yantras* sont des figures magiques (cercle, triangle ou carré) dessinées sur le sol, sur du pa-

pier, une planchette de bois, une plaque de pierre ou de métal, et dans lesquelles on inscrit le nom d'une divinité, tantôt seul, tantôt accompagné d'incantations mystiques. Au cours des cérémonies tântriques on se contente souvent de tracer mentalement le Yantra sur le sol. Chaque dieu et particulièrement chaque déesse possède un Yantra spécial.

Quant aux *Kavatchas* (Kavaca « cuirasse ») ce sont des amulettes, composées de formules magiques ou de Yantras inscrits sur du papier ou tout autre matiere, que l'on porte sur soi afin de se préserver de tous les maux imaginables, ou bien qu'on emploie dans certaines cérémonies en vue d'obtenir la réalisation de ses désirs.

Vous voyez à quelles grossières superstitions peut amener le Mysticisme livre à ses débordements.

Le Bouddhisme mystique.

S'il existe au monde une religion où il semble qu'il n'y ait point de place pour le Mysticisme, c'est bien le Bouddhisme avec son rationalisme sceptique, sa négation de l'existence d un createur, de l'immortalité et de la puissance supérieure des dieux, de l'utilité du sacrifice, sa conception de

l'éternité et de l'indestructibilité de la matière élémentaire; la nature toute philosophique de ses dogmes et de ses doctrines; enfin avec son dédain de tout culte et rites quelconques.

Il lui laissait, cependant, la porte ouverte par l'importance exagérée attribuée à la méditation, par l'exagération de son pessimisme, par sa conception de la misère de l'existence et de l'irréalité du monde qui devait faire chercher avec d'autant plus d'ardeur les moyens les plus efficaces et les plus rapides d'y échapper en se réfugiant dans la calme béatitude éternelle du Nirvâna, et il s'y est glissé, dès la mort du Maître, d'abord sous le couvert du respect et de l'amour qu'on lui portait, puis de l'adoration dont il fut l'objet lorsque, paré de la forme traditionnelle du mythe divin, le Bouddha devint, lui le négateur des dieux, un Dieu des dieux; adoration qui s'étendit bientôt à ses reliques et aux lieux sanctifiés par les actes de sa vie.

Le Mysticisme devait trouver un autre aliment encore dans la vénération accordée aux disciples de Çâkya-mouni, la croyance aux miracles qu'on leur prêtait et en la possibilité pour tout homme d'acquérir par la sainteté et la méditation des pouvoirs surnaturels qui le rendraient maître des éléments et de l'univers entier.

Repoussé, ou du moins tenu en bride, par l'école bouddhique primitive du Hinayâna, il fait lentement son chemin et apparaît au commencement de notre ère, au concile de Djâlandhara (sous le règne du roi Kanichka), dans les doctrines métaphysiques et ésotériques de l'école du nord ou Mahâyâna, où son action se révèle par la conception de l'*Adi-Bouddha*, Bouddha éternel, essence de la Loi, des cinq *Dhyâni-Bouddhas* et des cinq *Dhâni Bodhisattvas*, personnifications des énergies actives d'Adi-Bouddha, inspirateurs des Bouddhas humains, par la multiplication de ces derniers, qui atteignent le nombre de mille-soixante-et-un, ainsi que des Bodhisattvas, et par l'introduction dans le bouddhisme, sous forme de *Dii-minores* à allures démoniaques, de toutes les divinités du brâhmanisme.

Un peu plus tard (IVe siècle environ) il prend une importance plus grande par suite de l'adoption par les Mahâyânistes des doctrines du Yoga (système *Yogâtchâra*) et enfin règne en maître avec le Tantrisme (système *Kâlâ-tchakra* ou du « Cercle du temps »), entre le Ve et le VIIe siècle; date certifiée par les récits des pèlerins chinois Fa-Hian et Hiouen-Thsang, car le premier est muet au sujet du Tantrisme tandis que le second en signale

l'existence dans le Bouddhisme de son temps.

Le Tantrisme a apporté naturellement avec lui toutes ses pratiques : culte des Çaktîs (que, par une inconséquence prodigieuse, on donne pour compagnes même aux Bouddhas), formules et rites magiques, sorcellerie et exorcisme. Il y a lieu, toutefois, de signaler une légère différence non de forme, mais de désignation dans les formules magiques : les Bouddhistes donnant le nom de *Dhâranî* à l'invocation que les brâhmanes appellent Mantra, et celui de *Mantra* à la courte incantation nommée *bidja*. Voici, par exemple, un *mantra*, enseigné soi-disant par les Bouddha lui-même, à son disciple Ânanda, pour exorciser les démons, détruire les péchés, préserver des abus de l'autorité royale et des violences des collecteurs d'impôt : « *Dara dara dara, kara kara kara, cara cara, caracara, mahâcadacara, halatalahala, hili hili, hulu hulu, hire vire, hirikiri, virai, vicini karankari, sarvabhûtânam, prajabhani, nîlavarasani, caccha, cakra cakra, âyudhe svâhâ!* » et une dhâranî qui a le pouvoir de guérir la fièvre : « *Ivalamjrilani, prativani, praçamani!* ma fièvre, va-t-en! ne reste pas! *svâhâ!* Par la vérité, par la parole de vérité, par la vérité et la parole de vérité du Bouddha du monde, de la loi, du sangha, ma fièvre, va-t-en! ne reste

pas ! *svâhâ! siddhantu mantrapatrâ vadhara vidya na prama anumodo svâhâ!*[1] »

Quant aux rites mystiques nous les retrouvons dans les cérémonies importantes appelées *Homa* (imitation de l'antique holocauste védique à Agni), *Garbha-dhâtou* et *Vadjra-dhâtou*, les deux dernières, ayant pour but et pour effet d'investir momentanément le prêtre officiant des vertus, des qualités et de la puissance d'un Bouddha (c'est à-dire, de le transformer en une véritable incarnation) afin qu'il puisse employer cette puissance surnaturelle pour le bien moral et matériel des êtres, comme le ferait ce Bouddha lui-même.

Toutefois le Mysticisme bouddhique a aussi des créations qui lui sont propres, telles que, par exemple, celle du Paradis de Soukhavati, la bienheureuse région de l'Ouest que préside le Dhyâni Bouddha Amitâbha, personnification de la Charité et de l'amour du prochain, séjour de bonheur parfait quoique peut-être un peu matériel, bien plus désiré malgré son caractère temporaire que le trop difficile Nirvâna, et dont les portes s'ouvrent par la toute-puissance de la dévotion à Amitâbha et de la fréquente invocation de son nom.

Avec le Bouddhisme, le Mysticisme s'est répandu

1. Léon Feer, *Fragments traduits du Kandjour*.

dans l'Extrême-Orient du VII[e] au XI[e] siècle, époque où cette religion a définitivement disparu de l'Inde ne gardant d'asile que dans l'île de Ceylan.

Au Thibet c'est sa forme tantrique, la magie, la sorcellerie qui dominent, sans doute à cause de leurs affinités avec les superstitions, le culte et les pratiques du Chamanisme indigène ou religion Bon-pa. On y enseigne dans les monastères les formules et les rites magiques qui domptent les démons et contraignent la volonté des dieux et des Bouddhas eux-mêmes. Une des sections les plus importantes du recueil sacré du Kandjour porte le nom de *Gyout* (*r*gyud) ou Tantra.

En Chine, malgré le goût marqué du peuple pour les sciences occultes, le Mysticisme paraît avoir exercé une influence à peu près nulle, ou du moins très éphémère, car des anciennes sectes mystiques il ne reste plus que celles de Thien-taï et d'Ooutaï-chan. Néanmoins la dévotion mystique à Amitâbha (*O-mi-to-Fô*) fait le fond du Bouddhisme de ce pays.

Au Japon aussi le culte d'Amitâbha (*Amida*) domine et toutes les sectes Bouddhiques fondées depuis le IX[e] siècle sont plus ou moins mystiques; même deux d'entre elles, celles de Tendaï et Sîngon professent les doctrines tantriques et, sous les noms de Taïdzôkaï, Kongôkaï, Djouhatchi-dô et Goma

pratiquent les rites de Garbha-dhâtou, Vadjra-dhâtou et Homa. Il faut reconnaître cependant, à la louange du bouddhisme japonais, que ses doctrines sont marquées d'un altruisme très élevé, et qu'il n'admet pas que, même ses cérémonies mystiques, puissent servir à obtenir la réalisation d'avantages purement matériels et individuels. A peine de nullité ils ne doivent viser qu'au bien général de la religion et de l'univers entier, êtres et choses.

Ainsi donc, comme vous avez pu le constater, nous trouvons dans les différentes religions de l'Inde le Mysticisme sous toutes ses formes ; nous pouvons en suivre presque pas à pas le développement et en reconnaître les effets, tantôt dans l'élévation sublime qu'il donne aux conceptions religieuses, tantôt dans les superstitions basses, les pratiques, absurdes ou licencieuses jusqu'à l'obscénité, qu'il invente et fait adopter par les foules inconscientes, sous couleur de dévotion et de rites agréables aux dieux dont il a déformé et avili le caractère, et que prône un sacerdoce dégénéré qui y trouve puissance et profit.

Est-ce à dire pourtant que ce soit là un phénomène particulier, une dépravation d'esprit spéciale à l'Inde?

Jetons les yeux autour de nous, reportons-nous

dans le lointain passé des races civilisées. N'est-ce pas, à quelques nuances insignifiantes près, le même état d'esprit et les mêmes pratiques puériles ou dégradantes que nous trouvons en Babylonie et en Phénicie dans les mystères d'Adonis, de Mylita, d'Astarté; en Grèce dans les mystères orphiques et ceux d'Éleusis; à Rome dans ceux de la Grande Déesse syrienne, de Mithra, dans la purification par le Criobole et le Taurobole, dans les mystères d'Isis, dont Ovide, Properce, Macrobe, Juvénal dénoncent à l'envi la licence scandaleuse?

Partout et en tout temps l'esprit humain a eu et a la même curiosité de l'infini, la même inquiétude de l'au-delà, les mêmes aspirations vers ce qu'il croit l'idéal; partout aussi, quand elle n'est pas fermement dirigée par la raison, son imagination se perd dans de semblables extravagances dangereuses.

PROGRAMME GÉNÉRAL

DES

CONFÉRENCES PUBLIQUES ET GRATUITES

DU

MUSÉE GUIMET

1898-1902

Conférences de l'année 1898-1899

1898

20 novembre. — **M. de Milloué,** *Conservateur du Musée.* L'idée de Dieu et la nature des Dieux chez les peuples de l'Extrême-Orient.

27 novembre. — M. Deshayes, *Conservateur-adjoint.* — La légende de Mitchizané, homme d'Etat du IXe siècle. — La légende de Hidésato, guerrier du Xe siècle. — Cérémonie du couronnement de l'Empereur au XVIIIe siècle (objets du Musée Guimet relatifs à ces légendes et à cette cérémonie).

11 décembre. — **M. de Milloué.** La notion de l'existence de l'âme et de sa nature chez les Indous, les Grecs, les Perses, les Chinois et les Japonais. — Théories de l'immortalité et de l'anéantissement de l'âme. — Mokcha, Moukti, Nirvâna. — Paradis de Soukhâvati.

18 décembre. — **M. Deshayes.** La légende du prêtre Antchin (Xe siècle). — La légende de l'ogre Shioutèn-dodji (objets du Musée relatifs à ces légendes).

1899

22 janvier. — M. Deshayes. Tout n'est que vanité dans la vie (**sentence bouddhique** illustrée), **ou l'œuvre de la mort.** — **Vie illustrée du prêtre** Ippen (XIIIe siècle). — **Légende du temple de Kassouga** (objets du Musée relatifs à ces sujets).

29 janvier. — M. de Milloué. L'origine du Monde d'après les livres sacrés de l'Inde et de la Perse. — Théories déistes et matérialistes. — La doctrine bouddhique de la Çûniatâ ou du Vide.

5 février. — **M. de Milloué.** La vie religieuse de l'Inde. — Cérémonies ou sacrements avant et après la naissance. — La vie religieuse du Grec et du Romain.

19 février. — **M. Deshayes.** Collection du temple de Todaï-dji (VIIIe siècle). — Notes sur les collections au Japon.

26 février. — M. de Milloué. Les symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du Paganisme européen.

12 mars. — M. Deshayes. Caricatures par Toba Sogo (XIIe siècle), par Tannïou (XVIIe siècle), et autres. — Notes sur la caricature au Japon.

19 mars. — M. E. Guimet, *Directeur du Musée.* Le culte Isiaque à Rome et en Egypte.

26 mars. — M. **de Milloué.** Les lois morales dans l'Inde. — Conception de la nature du péché. — La souillure brâhmanique. — Moyens d'expier les péchés : transmigration, pénitences, les Enfers. — Absence d'idées de Rédemption.

16 avril. — **M. Deshayes.** Dessins et peintures de chevaux. — Notes sur l'équitation, la classification des chevaux, le rôle du cheval dans les cérémonies religieuses.

23 avril. — **M. de Milloué.** Le Mysticisme indou. — Tantrisme brâhmanique : les Tantras. — Mantras, dhâranis et moudrâs. — Introduction du Mysticisme dans le Bouddhisme vers le Ve siècle de notre ère. — Son expansion dans l'Extrême-Orient par le canal du Bouddhisme.

7 mai. — **M. Deshayes.** Grande chasse Shogounale. — Notes sur les chasses officielles et la chasse au Japon.

Conférences de l'année 1899-1900

1899

19 novembre. — **M. de Milloué**. La condition de la Femme dans l'Inde ancienne. — I. La Femme au point de vue religieux et légal.

26 novembre. — **M. A. Foucher**, *Maître de conférences à l'Ecole des Hautes-Etudes*. Les Pèlerinages hindous du Cachemir.

3 décembre. — **M Deshayes** Notes sur l'art et les artistes du Japon d'après un livre japonais de la bibliothèque du Musée Guimet.

10 décembre. — **M. E. Guimet**. Les Colonies de l'ancienne Egypte.

17 décembre. — **M. Maurice Courant**, *Interprète au ministère des Affaires Etrangeres* La Religion en Corée, ses principales formes, son developpement.

24 décembre. — **M. de Milloué**. La condition de la Femme dans l'Inde ancienne. — II. La Femme dans la litterature et au theâtre.

1900

14 janvier. — **M. Deshayes**. Notes sur les ciseleurs, les laqueurs, les sculpteurs de Netzkés, d'après un livre de la bibliothèque du Musée Guimet.

21 janvier. — **M. de Milloue** Comment s'est établi le pouvoir temporel des Dalai-Lamas.

28 janvier. — **M. Deshayes** Les Estampes du Musée Guimet. — Les acteurs

4 février. — **M Lafaye**, *Professeur à la Sorbonne*. Le Culte Isiaque à Rome d'après les monuments.

11 février — **M de Milloué** La Tradition historique et la Mythologie dans les poèmes epiques de l'Inde : I. Le Râmâyana.

18 février. — **M. Ph Berger**, *Membre de l'Institut*. La Religion Carthaginoise d'après les monuments.

25 février. — **M. Deshayes**. Les Estampes du Musée Guimet : Les Courtisanes.

4 mars. — **M. S. Reinach**, *Membre de l'Institut.* De l'origine des Prières pour les morts.

11 mars — **M. de Milloué.** La Tradition historique et la Mythologie dans les poèmes épiques de l'Inde : II. Le Mahâbhârata.

18 mars. — **M. E. Pottier**, *Membre de l'Institut.* Les Terres-cuites de Tanagra.

25 mars. — **M. Babelon**, *Membre de l'Institut.* Le Camée dans la parure et le luxe des temps anciens.

1er avril. — **M. Deshayes.** Les Estampes du Musée Guimet : sujets divers.

8 avril. — **M. E. Guimet.** Les Philosophes de la Chine.

Conférences de l'année 1900-1901

1900

25 novembre. — **M. de Milloué.** Culte et cérémonie en l'honneur des morts chez les Peuples de l'Extrême-Orient.

2 décembre. — **M. Deshayes.** Anciens canons de proportion de la sculpture japonaise.

9 décembre. — **M. A. Foucher**, *Maître de Conférences à l'École des Hautes-Études.* Les Rites actuels de l'Hindouisme.

16 décembre. — **M. de Milloué.** Un point de Mythologie comparée : Les Dieux du Feu.

23 décembre. — **M. Maurice Courant**, *Maître de Conférences à l'Université de Lyon.* Quelques monuments coréens : Temples, Tombeaux, etc.

1901

13 janvier — **M. Deshayes.** Documents nouveaux pour servir à l'histoire de l'art japonais. — 1re Partie.

20 janvier. — **M. Ph. Berger**, *Membre de l'Institut.* Correspondance diplomatique des Rois et Gouverneurs de Syrie avec les Rois d'Égypte, 1500 ans avant notre ère.

27 janvier. — **M. de Milloué.** L'astrologie et les différentes formes de la divination dans l'Inde, au Tibet et en Chine.

3 février. — **M. Deshayes.** Documents nouveaux pour servir à l'histoire de l'art japonais. — 2e Partie.

10 février. — **M. Jean Réville**, *Professeur à l'École des Hautes-Études, directeur de la Revue de l'Histoire des Religions*. Le Mithriacisme. Une religion rivale du Christianisme dans l'Empire romain.

17 février. — **M. G. Lafaye**, *Professeur à la Sorbonne*. Les Vestales romaines.

24 février. — **M. de Milloué.** Triades et Trinités. Leur nature, leur origine et leur rôle dans les différentes religions.

3 mars. — **M. Sylvain Lévi**, *Professeur au Collège de France*. Le suprême asile du Bouddhisme indien : le Népal.

10 mars. — **M. Deshayes.** Notes sur l'enseignement artistique au Japon.

17 mars. — **M. S. Reinach**, *Membre de l'Institut*. Coup d'œil sur la Mythologie [illegible].

24 mars. — **M. de Milloué.** De quelques ressemblances entre le Bouddhisme et le Christianisme.

14 avril. — **M. E. Guimet.** Le Fong-Chouei et les superstitions des Chinois.

21 avril. — **M. Deshayes.** Les êtres animés de l'art chinois, d'après les décors et les formes des bronzes de la collection de l'empereur Kien long (1736-1796).

28 avril. — **M. Chavannes**, *Professeur au Collège de France*. De quelques [illegible] populaires des Chinois et des représentations figurées qu'ils en donnent.

5 mai. — **M. de Milloué.** Le symbolisme dans les images des divinités de l'Extrême-Orient.

Conférences de l'année 1901-1902

1901

8 décembre. — **M. de Milloué.** Le Tibet est-il sur le point de

s'ouvrir aux Européens? — Aperçu sur l'histoire générale de ce pays.

15 décembre. — M. Deshayes. Scènes de la Vie japonaise au moyen âge, d'après quelques peintures du temps.

22 décembre. — M. Maurice Courant, *Maître de Conférences à l'Université de Lyon.* — Les Ecritures du monde chinois.

1902

12 janvier. — M. de Milloué. Une face du Panthéisme Indou. — Idées des philosophes Çivaïtes du IXe siècle sur la nature du Dieu suprême et ses relations avec l'âme humaine, d'après le *Siva Gnâna Siddhiar d'Arunandi Sivâtchârya.*

19 janvier. — M. S. Reinach, *Membre de l'Institut.* La Morale dans la religion de Mithra.

26 janvier. — M. Deshayes. A propos du nu dans l'Art du Japon.

2 février. — M. Ph. Berger, *Membre de l'Institut.* La Genèse Chaldéenne.

9 février. — M. de Milloué. L'histoire primitive du Japon d'après le Kodziki. — Valeur de ce livre au point de vue historique.

16 février. — M. Pierret, *Conservateur du Musée du Louvre.* Le Culte de la Vérité dans l'ancienne Egypte.

23 février. — M. Sylvain Lévi, *Professeur au Collège de France.* — Des rapports signalés entre le Bouddhisme et le Christianisme.

2 mars. — M. E. Guimet. Les premiers chrétiens de l'Egypte.

9 mars. — M. Deshayes. Un tissu du VIIe siècle à décor sassanide du temple de Horioudji, à Nara, Japon.

16 mars. — M. E. Pottier, *Membre de l'Institut.* Les fouilles de Crète.

23 mars. — M. de Milloué. Le mouvement religieux dans l'Inde moderne. — Le Déisme Indou. — La renaissance du Bouddhisme dans l'Inde.

13 avril. — M. Deshayes. Animaux fantastiques de l'ancien art chinois.

20 avril. — M. de Milloué. Etude sur le mythe de Zeus et sur ses équivalents indiens.

PUBLICATIONS

DU MUSÉE GUIMET

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

I. MÉLANGES. — In-4, 8 planches hors texte . . . . 15 fr.

E. Guimet. Rapport sur sa mission scientifique en Extrême-Orient. — Le Mandara de Koô-boô Daï-shi dans le temple de To-dji à Kioto. — Hignard. Le Mythe de Vénus. — Chabas. De l'usage des bâtons de main chez les anciens Égyptiens et chez les Hébreux. — Ed. Naville. Ostracon égyptien du Musée Guimet. — E. Lefébure. Les races connues des Égyptiens. — Garcin de Tassy. Tableau de Kâli-Youg ou Age de fer. — P. Regnaud. La Métrique de Bhârata. — Le Pessimisme brâhmanique. — C. Alwyss. Visites des Bouddhas à Lanka (Ceylan). — J. Dupuis. Voyage au Yun-nan. — Eitel. Le Feng-shoui ou Principes de science naturelle en Chine. — Philastre. Exégèse chinoise. — Shioda. Explication des anciens caractères sanscrits. Traduit du japonais. — Conférence entre la secte Sin-Siou et la mission scientifique française.

II. MÉLANGES. — In-4 . . . . 15 fr.

Max Müller. Anciens textes sanscrits découverts au Japon. — Ymaizoumi. O-mi to-King, ou Soukhavâtî-vyûha-Soûtra, texte vieux-sanscrit traduit d'après la version chinoise de Koumarajiva. — P. Regnaud. La Métrique de Bhârata, texte sanscrit, suivi d'une interprétation française. — Léon Feer. Analyse du Kandjour et du Tandjour, recueils des livres sacrés du Tibet, par Csoma de Körös.

III. LE BOUDDHISME AU TIBET, par Em. de Schlagintweit, traduit de l'anglais par L. de Milloué. In-4, 40 planches hors texte . . . . 20 fr.

IV. MÉLANGES. — In-4, 11 planches hors texte. . . . 15 fr.

E. Lefébure. Le puits de Deïr-el-Bahari. — F. Chabas. Table à libations du Musée Guimet. — Dr Al. Colson. Sur un Hercule phallophore, dieu de la génération. — P. Regnaud. Le Pancha-Tantra, son origine, sa rédaction, son expansion. — Rev. J. Edkins. La religion en Chine. Exposé des trois religions des Chinois.

V. FRAGMENTS DU KANDJOUR, traduits du tibétain, par L. Feer. In-4 . . . . 20 fr.

VI. LE LALITA-VISTARA, ou Développement des jeux, contenant l'histoire du Bouddha Çâkya-Mouni, depuis sa naissance jusqu'à sa prédication. I. Traduction française par Ph.-Ed. Foucaux, professeur au Collège de France. In-4, planches. . . . . 15 fr.

VII. MÉLANGES. — In-4, 6 planches hors texte . . . 20 fr.

A. Bourquin. Brâhmakarma ou rites sacrés des Brâhmanes, traduit du sanscrit. — Dharmasindhu, ou Océan des rites religieux, par le prêtre Kâshinâtha, traduit du sanscrit. — Sénathi-Raja. Remarques sur la secte çivaïte de l'Inde méridionale. — A. Locard. Les coquilles sacrées dans les religions indoues. — Coomara-Swamy. Dâthâvança, histoire de la Dent-Relique du Buddha Gautama, poème épique de Dhamma-Kitti. — Gerson da Cunha. Mémoire sur l'histoire de la Dent-Relique de Ceylan, précédé d'un essai sur la vie et la religion de Gautama Buddha. — P. Regnaud. Études phonétiques et morphologiques dans le domaine des langues indo-européennes.

VIII. LE YI-KING, ou Livre des Changements de la dynastie des Tscheou, traduit du chinois, avec les commentaires de Tsheng-Tsé et de Tshou-hi et des extraits des principaux commentateurs, par P.-L.-F. Philastre. Première partie. In-4 . . . . 15 fr.

IX. LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par E. Lefébure. — Première division : Le tombeau de Séti Ier, publié *in extenso* avec le concours de MM. U. Bouriant, V. Loret et Ed. Naville. In-4. 130 planches hors texte. . . . . 75 fr.

X. MÉLANGES. — In-4, illustré de dessins et de 24 planches 30 fr.

MÉMOIRES RELATIFS AUX RELIGIONS ET AUX MONUMENTS ANCIENS DE L'AMÉRIQUE. La stèle de Palenqué, par CH. RAU. — Idoles de l'Amazone, par J. VERISSIMO. — Sculptures de Santa-Lucia Cosumalwhuapa (Guatémala), par S. HABEL. — Les pierres sculptées du Guatémala (Musée de Berlin), par A. BASTIAN.

MÉMOIRES DIVERS. — Le Shintoïsme, sa mythologie, sa morale, par M. A. TOMII. — Les Idées philosophiques et religieuses des Jainas, par S. J. WARREN. — Le Mythe de Vrishabda, par L. DE MILLOUÉ. — Le Dialogue de Çuka et de Rhamba, par J. GRANDJEAN. — La Question des aspirées en sanscrit et en grec, par P. REGNAUD. — Deux Inscriptions phéniciennes inédites, par C. CLERMONT-GANNEAU. — Le Galet d'Antibes, offrande phallique à Aphrodite, par H. BAZIN.

MÉMOIRES D'ÉGYPTOLOGIE. — La tombe d'un ancien Egyptien, par V. LORET. — Les quatre races dans le ciel inférieur des Egyptiens, par J. LIEBLEIN. — Un des procédés du démiurge égyptien, par E. LEFÉBURE. — Maa, déesse de la vérité, son rôle dans le panthéon égyptien, par A. WIEDEMANN.

XI, XII. LA RELIGION POPULAIRE DES CHINOIS, par J.-J.-M. DE GROOT. — Les fêtes annuellement célébrées à Emoui (Amoy). Traduit du hollandais, par C.-G. CHAVANNES. Illustrations par F. Regamey et héliogravures. 2 vol. in-4, 38 planches. . . . . 40 fr.

XIII. LE RAMAYANA, au point de vue religieux, philosophique et moral, par CH. SCHOEBEL. Un volume in-4 . . . 12 fr.

Couronné par l'Institut.

XIV. ESSAI SUR LE GNOSTICISME ÉGYPTIEN, ses développements, son origine égyptienne, par E. AMÉLINEAU. In-4, planche . . . . 15 fr.

XV. SIAO-HIO, LA PETITE ÉTUDE ou MORALE DE LA JEUNESSE, avec le Commentaire de Tche-Siuen, traduit du chinois, par C. DE HARLEZ. In-4, carte . . . . . . 15 fr.

XVI. LES HYPOGÉES ROYAUX DE THÈBES, par E. LEFÉBURE. In-4 en 2 fascicules avec planches. . . . . . . 60 fr.

Fascicule I. Seconde division des Hypogées. Notices des Hypogées publiées avec le concours de ED. NAVILLE et ERN.

SCHIAPARELLI. — Fascicule II. Troisième division: Tombeau de Ramsès IV.

XVII. MONUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE CHRETIENNE au IVe siècle. Histoire de saint Pakhôme et de ses communautes Documents coptes et arabes inédits publiés et traduits par E. AMELINEAU. In-4. . . . . 60 fr.

XVIII. AVADANA ÇATAKA. Cent legendes bouddhiques, traduites du sanscrit par LÉON FEER. In-4 . . . . . . 20 fr,

XIX. LE LALITA-VISTARA, ou Développement des jeux, histoire du Bouddha Çakya-Mouni, par PH.-ED. FOUCAUX, professeur au Collège de France. — II. Notes, Variantes et Index. In-4. . . . . 15 fr.

XX. TEXTES TAOISTES, traduits des originaux chinois et commentés par C. DE HARLEZ. Un volume in-4 . . 20 fr.

XXI, XXII, XXIV. LE ZEND-AVESTA. Traduction nouvelle avec commentaire historique et philologique, par JAMES DARMESTETER, professeur au Collège de France. 3 volumes in-4 . 75 fr.

I. La Liturgie (Yasna et Vispéred). In-4.

II. La Loi (Vendidad). — L'Épopée (Yashts) — Le Livre de prière (Khorda-Avesta). In-4.

III. Origines de la littérature et de la religion zoroastriennes. Appendice à la traduction de l'Avesta (Fragments des Nasks perdus, Index) In-4.

L'Institut a décerné en 1893 le prix biennal de 20 000 francs à cet ouvrage.

XXIII. Le YI-KING, ou Livre des changements de la dynastie des Tscheou, traduit du chinois, avec les commentaires, par P.-L.-F. PHILASTRE. Seconde partie. In-4 . . . 15 fr.

XXV MONUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE CHRETIENNE. Histoire des monastères de la Basse-Egypte. Vies de saint Paul, saint Antoine, Saint Macaire. Vies des saints Maxime et Domèce, de Jean le Nain, etc. Texte et traduction française, par E. AMELINEAU. In-4 . . . . 40 fr.

XXVI. I. — LA CORÉE, ou Tchôsen (la Terre du Calme matinal), par le colonel CHAILLÉ LONG-BEY. In-4, figures et planches . . . . 3 fr. 50

II. — GUIDE pour rendre propice l'Etoile qui garde chaque homme et pour connaître les destinées de l'année, traduit du coréen par Hong-Tjyong-ou et Henri Chevalier. In-4 . . . . 5 fr.

III. — L'EXPLORATION DES RUINES D'ANTINOË et la découverte d'un Temple de Ramsès II enclos dans l'enceinte de la ville d'Hadrien, par A. Gayet. In-4, 25 planches. . . . . 15 fr.

IV. — RECUEIL DE TALISMANS LAOTIENS publiés et par décrits P. Lefèvre-Pontalis. In-4, fig. . . 7 fr. 50

XXVII. LE SIAM ANCIEN. Archéologie, Épigraphie, Géographie, par L. Fournereau. Première partie. In-4 richement illustré et accompagné de 84 planches. . . . . 50 fr.

— Deuxième partie. (*En préparation.*)

Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et par la Société de Géographie.

XXVIII, XXIX. HISTOIRE DE LA SÉPULTURE ET DES FUNÉRAILLES DANS L'ANCIENNE EGYPTE, par E. Amélineau. I. et II. 2 tomes in-4, illustrés et accompagnés de 112 planches. . . . . 60 fr.

XXX. I. — L'AILE NORD DU PYLONE D'AMÉNOPHIS III A KARNAK, par G. Legrain et E. Naville.

BIBLIOTHÈQUE D'ETUDES

SÉRIE IN-8°

I. — LE RIG-VÉDA et les origines de la mythologie indo-européenne, par Paul Regnaud. Première partie. In-8. 12 fr.

II. — LES LOIS DE MANOU, traduites par G. Strehly. In-8. 12 fr.

III. — COFFRE A TRÉSOR ATTRIBUÉ AU SHOGOUN IYÉ-YOSHI (1838-1853). Étude héraldique et historique, par L. de Milloué et S. Kawamoura. In-8, figures. . . 10 fr.

IV. — RECHERCHES SUR LE BOUDDHISME, par Minayeff, traduit du russe par Assier de Pompignan. Introduction par Em. Senart, de l'Institut. In-8 . . . . 10 fr.

V. — VOYAGE DANS LE LAOS, par Étienne Aymonier. Première partie. In-8, avec 32 cartes . . . . 16 fr.

VI. — Seconde partie. In-8, 22 cartes . . . . 16 fr.

VII. — LES PARSIS. Histoire des communautés zoroastriennes. par D. MENANT. Avec introduction de J. MENANT, de l'Institut. Première partie. In-8, fig. et 21 planches . . . . 20 fr.
Couronné par l'Académie Française. — Prix Marcellin Guérin.

VIII. — SI-DO-IN-DZOU. Gestes de l'officiant dans les cérémonies mystiques des sectes Tendaï et Singon (Bouddhisme japonais), d'après le commentaire de M. HORIOU-TOKI, supérieur du temple de Mitani-Dji. Traduit du japonais par S. KAWAMOURA. Introduction et annotation, par L. DE MILLOUÉ. In-8, 18 planches et reproduction fac-similé du texte . . . . 15 fr.

IX. — LA VIE FUTURE, d'après le mazdéisme, à la lumière des croyances parallèles dans les autres religions. Etude d'eschatologie comparée, par NATHAN SODERBLOM. In-8. 7 fr. 50

X. — HISTOIRE DU BOUDDHISME DANS L'INDE, par H. KERN, professeur à l'Université de Leyde. Traduit du néerlandais par M. GÉDÉON HUET, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale. 1re Partie.

XIII. — LE THÉATRE AU JAPON, par A. BÉNAZET.

BIBLIOTHÈQUE DE VULGARISATION

SÉRIE DE VOLUMES IN-18 ILLUSTRÉS A 3 fr. 50

I. — LES MOINES ÉGYPTIENS. par E. AMÉLINEAU. In-18, illustré.

II. — PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS. — Première partie : Religions de l'Inde, par L. DE MILLOUÉ. In-18, illustré de 21 planches.

III. — LES HETEENS. — Histoire d'un Empire oublié, par H. SAYCE. Traduit de l'anglais, avec préface et appendices, par J. MENANT, de l'Institut. In-18, illustré de 4 planches et de 15 dessins dans le texte.

IV. — LES SYMBOLES, LES EMBLÈMES ET LES ACCES-

SOIRÉES DU CULTE CHEZ LES ANNAMITES, par G. DUMOUTIER. In-18, illustré de 35 dessins annamites.

V. — LES YEZIDIS. Les adorateurs du diable, par J. MENANT, de l'Institut In-18, illustré.

VI. — LE CULTE DES MORTS dans l'Annam et dans l'Extrême-Orient, par le lieutenant-colonel BOUINAIS et PAULUS In-18.

VII. — RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE, par E. AMÉLINEAU. In-18.

VIII. — LE BOIS SEC REFLEURI, roman coréen, traduit en français par HONG TJYONG-OU. In-18.

IX. — LA SAGA DE NIAL, traduite en français pour la première fois par R. DARESTE de l'Institut, conseiller à la Cour de Cassation In-18

X. — LES CASTES DANS L'INDE Les faits et le système, par EM. SENART, de l'Institut. In-18.

XI. — INTRODUCTION A LA PHILOSOPHIE VEDANTA Trois conférences faites à l'Institut Royal en mars 1894, par F. MAX MULLER, membre de l'Institut. Traduit de l'anglais, avec autorisation de l'auteur, par M LÉON SOBO.

GUIDE ILLUSTRÉ AU MUSÉE GUIMET, par L. DE MILLOUÉ, 4e recension (1900). In-18, nombreuses figures. . . 1 fr

INTRODUCTION AU CATALOGUE DU MUSÉE GUIMET. Aperçu sommaire des Religions des anciens peuples civilisés, par L. DE MILLOUÉ In-18. . . . . 1 fr. 50

CATALOGUES DES OBJETS RECUEILLIS A ANTINOÉ, par M GAYET pendant ses fouilles de 1898 à 1901 et exposés au Musée Guimet. In-18.

REVUE

DE

L'HISTOIRE DES RELIGIONS

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. JEAN RÉVILLE

Deux volumes par an, paraissant par livraison tous les deux mois

PRIX D'ABONNEMENT :

Paris : 25 fr. ; — Départements : 27 fr. 50 ; — Étranger : 30 fr.

TOME I

Maurice Vernes. Introduction. — **A. Bouché-Leclercq.** De la divination italique. — **J. Welhausen.** De l'unité du sanctuaire chez les Hébreux. — **J. Spooner.** Exploration des monuments religieux du Cambodge. — **V. Duruy.** De la formation d'une religion officielle dans l'Empire romain. — **C. P. Tiele.** Esquisse du développement religieux en Grèce. — **J. Darmesteter** Le Dieu suprême dans la mythologie indo-européenne. — **A. Barth.** La mythologie aryenne — **G. Maspero.** La Religion de l'Egypte. — **Maurice Vernes.** La religion juive (Judaïsme ancien). — **A. Barth.** Les religions de l'Inde. — **S. Guyard.** Les religions assyro babyloniennes. — **H. Cordier.** Les religions de la Chine. — **J. Vinson.** Documents inédits sur la sorcellerie, — Eléments mythologiques des pastorales basques. — **G. Clermont-Ganneau.** La mythologie iconographique. — **G. d'Eichthal** Sur le nom et le caractère du dieu d'Israël Jahveh. — **Van Hamel.** L'enseignement de l'histoire des religions en Hollande. — Corrections proposées au Nouveau Testament. — Le Christianisme jugé par un Japonais. — Notice sur le Musée religieux, fondé à Lyon par M. Emile Guimet. — Comptes rendus. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Chronique. — Bibliographie.

TOME II

Ravaisson. Les monuments funéraires des Grecs. — **J. Welhausen.** Les sacrifices et les fêtes chez les Hébreux. — **C. P. Tiele.** Comment distinguer les éléments exotiques de la mythologie grecque. — **J. Welhausen.** Les prêtres et les levites chez les anciens Hébreux. — **J. Goldziher.** Le culte des saints chez les Musulmans. — **P. Decharme.** La mythologie grecque — **A. Gaidoz.** La mythologie gauloise. — **Maurice Vernes.** La religion chrétienne (Origines). — **H. Oort.** Le Judaïsme post-biblique. — **A. Bouché-Leclercq.** La mythologie latine. — **Léon Feer.** Le bouddhisme extra-indien (Tibet et Indo-Chine). **Decourdemanche.** — Salomon et les oiseaux (légende populaire turque). — Notice sur le Musée religieux, fondé à Lyon par M Emile Guimet. — **Van Hamel** Aperçu général des principaux phénomènes religieux. — **J. Hooykaas.** Etude générale des différentes religions — Comptes rendus. — Dépouillement des periodiques et des travaux des Sociétés savantes. – Chronique. — Bibliographie.

TOME III

Maurice Vernes. Quelques observations sur la place qu'il convient de faire à l'histoire des religions, aux différents degrés de l'enseignement public. — **F. Lenormant.** Les Bétyles. — **Michel Nicolas.** Agobard et l'Eglise franque au neuvième siècle. — **G. Perrot.** La religion égyptienne dans ses rapports avec l'art de l'Egypte. — **C. P. Tiele.** La religion des Phéniciens d'après les plus récents travaux. — **E. Beauvois.** La magie chez les Finnois. — **F. Lenormant.** Sol Elagabalus. — **A. Bouché-Leclercq.** La divination chez les Etrusques. — **A. Barth.** Les religions de l'Inde. — **H. Cordier.** Les religions de la Chine (Piété filiale). — **Maurice Vernes.** L'histoire générale des religions. — **H. Oort.** Le rôle de la religion dans la formation des Etats, à propos de la Cité antique de M. Fustel de Coulanges. — **Decourdemanche.** Fragments de littérature superstitieuse ottomane. — **Paul Pierret.** L'œuvre de Mariette-Bey au point de vue des études d'histoire religieuse. — **J. Vinson.** Eléments mythologiques dans les pastorales basques. — **J. Réville.** La date du martyre de saint Polycarpe. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Chronique. — Bibliographie.

TOME IV

Alb. Réville. La nouvelle théorie Evhémériste (Herbert Spencer). — **J. Halévy.** Esdras et le code sacerdotal. — **L. Leger.** Esquisse sommaire de la mythologie slave. — **H. Kern.** Histoire du bouddhisme dans l'Inde. — **J. Happel.** La religion de l'ancien empire chinois étudiée au point de vue de l'histoire comparée des religions. — **Gaston Boissier.** Esquisse d'une histoire de la religion romaine. — **E. Beauvois.** La mythologie scandinave. — **H. Oort.** Le judaïsme post-biblique. — **Maurice Vernes.** La religion chrétienne (Vie de Jésus). — **P. Decharme.** La religion grecque. — **Maurice Vernes.** La religion juive ancienne. — Le Pentateuque de Lyon et les anciennes traductions de la Bible. — Les Catacombes. — La politique religieuse de Constantin. — Les Origines de la société musulmane. — La Question de l'instruction religieuse dans l'enseignement secondaire en Hollande. — La foi en la Rédemption et au Rédempteur dans les principales religions. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Chronique. — Bibliographie.

TOME V

E. Beauvois. La Magie chez les Finnois (suite). — **Maurice Vernes.** Les plus anciens sanctuaires des Israélites. — **H. Kern.** Histoire du bouddhisme dans l'Inde (suite). — **Léon Feer.** De l'histoire et de l'état présent des études zoroastriennes ou mazdéennes particulièrement en France. — **Michel Nicolas.** Etude sur Philon d'Alexandrie. — **G. Maspero.** Bulletin critique de la religion de l'Egypte ancienne. — **A. Barth.** Bulletin critique des religions de l'Inde. — **S. Guyard.** Bulletin critique de la religion assyro-babylonienne (Question sumero-accadienne). — **Maurice Vernes.** Bulletin critique de la religion chrétienne (Saint Paul). — La foi en la Rédemption et au Rédempteur dans les principales religions (fin). — **Decourdemanche.** La légende d'Adam chez les Musulmans. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Chronique. — Bibliographie.

TOME VI

A. Kuenen. L'Islam offre-t-il les caractères de l'universalisme religieux ? — **J. A. Hild.** La légende d'Enée avant Virgile. — **Al. Réville.** Considérations générales sur les religions des

peuples non civilisés. — W. de Whitney. Le prétendu hénothéisme du Véda. — Maurice Vernes. Les origines politiques et religieuses de la nation israélite. — E. Beauvois. La Magie chez les Finnois (fin). — Maurice Vernes. Bulletin critique de la religion juive (Judaïsme ancien). — Decourdemanche. La légende d'Alexandre chez les Musulmans. — L'histoire des religions en Belgique. — Maurices Vernes. M. Paul Bert et l'enseignement de l'histoire des religions. — Alb. Réville. La religion des Esquimaux. — Maurice Vernes. Encore l'enseignement supérieur de l'histoire des religions. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétes savantes. — Chronique. — Bibliographie.

TOME VII

H. Gaidoz. Deux parallèles mythologiques Rome et le Congo. — H. Kern. Histoire du bouddhisme dans l'Inde (suite). — Maurice Vernes. Les origines politiques et religieuses de la nation israélite (fin). — Michel Nicolas. Etudes sur Philon d'Alexandrie (suite) — A Kuenen Judaïsme et Christianisme. — E. Beauvois. l'Elysée transaluntique. — Maurice Vernes. — Les débuts de la nation juive : Epoque dite des Juges. Débuts de Saül. — P. E Foucaux. Un catéchisme bouddhique en 1881. — G. de Mortillet. La religion préhistorique. — Decourdemanche. Les légendes évangéliques chez les Musulmans — A Bouché-Leclercq. Les oracles sibyllins. — Dépouillement des periodiques et des travaux des Sociétés savantes — Chronique. — Bibliographie.

TOME VIII

E. Revillout. Les origines du schisme égyptien. Premier récit : Le précurseur et inspirateur Sénuthi le prophète. — Michel Nicolas. Etudes sur Philon d Alexandrie (suite). — J. Menant. Le Panthéon assyrien : Les Beltis. — Maurice Vernes. Les débuts de la nation juive : Etat social et politique. — A. Bouché-Leclercq. Les oracles sibyllins (suite). — Mélanges et documents. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Chronique. — Bibliographie.

TOME IX

Woodville Rockhill. Le traité de l'Emancipation ou Prâtimoksha Sûtra. — Psichari. La Ballade de Lénore en Grèce. — Mas-

Massebieau. Des sacrifices ordonnés à Carthage au commencement de la persécution de Décius. — **Alb. Réville.** Étude sur la mythologie grecque, d'après Otfried Müller. — **L. de Rosny.** La grande déesse solaire : Ama-Terasou Oho-Kami et les origines du sintauïsme — **Ed. Montet.** Les origines de la croyance à la vie future chez les Juifs. — **Lieblein.** Le mythe d'Osiris. — **Goblet d'Alviella.** Keshub Chunder Sen. — **Carnoy.** Les serpents et les dragons dans les croyances et les traditions populaires. — Les Acousmates et les chasses fantastiques. — **Bouché-Leclerc.** Les Oracles sibyllins, livre III (suite et fin). — **Goblet d'Alviella.** Études d'histoire religieuse contemporaine. — **Mélanges.** L'œuvre de M. Guimet jugée à l'étranger. — Revue des livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie.

TOME X

Beauvois. L'Elysée des Mexicains comparé à celui des Celtes. — **Massebieau.** L'enseignement des Douze Apôtres. — **Goldziher.** Le culte des ancêtres et le culte des morts chez les Arabes. — **Baissac.** Études d'histoire religieuse contemporaine. — La Nouvelle Théosophie. — **Legrand.** Quatre contes grecs recueillis à Smyrne en 1875. — **De Puymaigre.** La fille aux mains coupées, étude de folk-lore — **Nicolas** Les origines de l'Académie protestante de Montauban — Revue des livres. — Nécrologie (Stanislas Guyard, Richard Lepsius). — Chronique. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes — Bibliographie.

TOME XI

Gaidoz. Les religions de la Grande-Bretagne. — **Barth** Bulletin des religions de l'Inde. — **Bonet-Maury** Akbar un initiateur de l'étude comparée des religions et un pionnier de la tolérance dans l'Inde. — **Fagnan** Bulletin de l'Islam. **Montet** Les Missions musulmanes au XIXe siècle — **Regnaud.** Quelques observations sur la méthode en mythologie comparée. — **Ménant** Le mythe de Dagon. — **Lefébure.** Les fouilles de M. Naville à Pithom. — L'exode — Le canal de la mer Rouge. — **Leblois.** La dernière publication de M. Duemichen. — **Lefébure.** Le docteur Lepsius au tombeau de Seti Ier. — **Lafaye.** L'introduction du culte de Sérapis à Rome. — **Bazin.** Le galet inscrit d'Antibes — Offrande phallique à Aphrodite. — **Massebieau.** Une nouvelle interprétation de la Di-

duché par M. Ménégoz. — Lewis da Sylva Pandit. Le bonheur du Nirvâna, extrait du Milindapprashvaya ou Miroir des doctrines sacrées. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Bibliographie.

TOME XII

Goblet d'Alviella. Les origines de l'idolâtrie. — **Halévy** Esdras a-t-il promulgué une loi nouvelle ? — **P. Regnaud** Sur les phases de la religion védique, d'après M. Véron — **Maspero** La religion égyptienne d'après les pyramides de la Ve et de la VIe dynastie. — **J. Réville.** Le Mithriacisme au IIIe siècle de l'ère chrétienne. — **P Regnaud.** La méthode en mythologie comparée. — La Mâyâ et le pouvoir créateur des divinités védiques. — **Tiele.** Le Mythe de Kronos. — **Sébillot** Légendes chrétiennes de la Haute-Bretagne. — **'Abd-Allâh ibn 'Abd-Allâh,** le Drogman. Le présent de l'homme lettré pour réfuter les partisans de la Croix. — **Goblet d'Alviella.** M. Maurice Vernes et la méthode comparative dans l'histoire des Religion - Le Musée Guimet à Paris. — **Foucaux.** Un Mémoire espagnol sur le Nirvâna bouddhique — **Regnaud.** Les Védas et la Paléographie. — Revue des livres — Chroniques. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie.

TOME XII

Ch Ploix. Mythologie et Folklorisme. — Les mythes de Kronos et de Psyché. — **Eug de Faye.** De l'influence du démon de Socrate sur sa pensée religieuse. — **P Regnaud** L'origine du mot Saturnus — **L Feer.** De l'importance des actes de la pensée dans le bouddhisme. —**Imbault Huart.** Kouanti, le dieu de la guerre chez les Chinois. — **J Réville** De la complexité des mythes et des légendes, à propos de récentes controverses sur la méthode en mythologie comparée. — **A. Lanoy.** Folklore et Mythologie. — **A. Réville.** L'empereur Julien (premier article). — **H Derenbourg.** La science des religions et l'Islamisme — **L. Sichler.** La Fille aux bras coupes. — **Carrière** : L'Hexateuque d'après M. Kuenen. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie.

TOME XIV

A. Réville. L'empereur Julien (fin). — **Lefébure.** L'étude de la

religion égyptienne. Son état actuel et ses conditions. — **Goldziher**. Le sacrifices de la chevelure chez les Arabes. — **G. Dottin**. La croyance à l'immortalité de l'âme chez les anciens Irlandais. — **P. Regnaud**. Le sens primitif des mots latins « Augur et Genius ». — **De Pressensé**. La religion chaldéo-assyrienne. — **Goblet d'Alviella**. Les institutions ecclésiastiques d'Herbert Spencer et l'évolution du sentiment religieux. — **Hild**. Le pessimisme moral et religieux chez Homère et Hésiode (premier article). — **Halévy**. Le code sacerdotal pendant l'exil. — **M. Souriau**. Du merveilleux dans Lucain. — **Ed. Montet**. La religion et le théâtre en Perse. — **L. Feer**. Vritra et Namontchi dans les Mahâbhârata. — **Amélineau**. Le Christianisme chez les anciens Coptes (premier article). — **J. Réville**. L'Histoire des Religions ; sa méthode et son rôle. — **De Milloué**. Le septième Congrès international des Orientalistes. Session de Vienne. — **L. Sichler**. Une dernière version russe de la Fille aux bras coupés. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie.

TOME XV

Sabatier. Une contribution à l'étude du Paulinisme. — De la question de l'origine du péché, d'après les lettres de l'apôtre Paul. — **Hild**. Le pessimisme moral et religieux chez Homere, et Hésiode (2e article). — **P. Regnaud**. Une épithète des dieux dans le Rig-Véda. — **Amélineau**. Le christianisme chez les anciens Coptes (2e article). — **J. Menant**. Les Hétéens Un nouveau problème de l'histoire d'Orient. — **P. Regnaud**. Le δαίμων, histoire d'un mot et d'une idée. — **Maspero**. Le rituel du sacrifice funéraire ; — Bulletin critique de la religion égyptienne. — **G. Lafaye**. Les découvertes en Grèce au point de vue de l'histoire des religions. — **Maspero**. Le Livre des Morts. — Bulletin critique de la religion égyptienne. — **Massebieau**. L'Apologétique de Tertullien et l'Octavius de Minucius Félix. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie.

TOME XVI

Decharme. La déesse Basiléia. — **A. Derenbourg**. L'inscription de Tabnit, père d'Eschmoun'azar. — **Lefébure**. L'œuf dans la religion égyptienne. — **Regnaud**. Le mot védique *rta*. — **Horst**. Étude sur le Deutéronome. — Composition du Deutéronome. — **Lafaye**. Les découvertes en Grèce. Bulletin de

1886 (2e article). — **Mourier**. L'état religieux de la Mingrélie. — **Ed. Sayous**. Le Taurobole. — **Goldziher**. Le monothéisme dans la vie religieuse des Musulmans. — **P. Regnaud**. Le caractère et l'origine des jeux de mots védiques. — **Massebieau**. Le traité de la vie contemplative de Philon et la question des thérapeutes. — **Bonet-Maury**. La légende d'Abgar et de Thadée et les missions chrétiennes à Edesse. — **G. Lafaye**. Les découvertes en Italie. Bulletin de 1886. — **Decourdemanche**. La morale religieuse chez les Musulmans. — Correspondance : Lettres de M. Clermont-Ganneau et de M. Carrière. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie

TOME XVII

Horst. Études sur le Deutéronome (2e article). I. Composition. II. Les sources et la date. — **Monseur**. La légende d'Achille, d'après E.-H Meyer. — **P. Regnaud**. M. Max Müller et les origines de la mythologie. — **Hild**. Le pessimisme moral et religieux chez Homère et Hésiode. — **J. Halévy**. La religion des anciens Babyloniens et son plus récent historien M. Sayce. — **Maspero**. Les hypogées royaux de Thèbes. — Bulletin critique de la religion égyptienne (1er article). — **J. Loeb**. Les controverses religieuses entre les Chrétiens et les Juifs au moyen âge, en France et en Espagne (1er article). — **Halévy**. Les travaux de M Jérémias et de M. Haupt sur la religion et la langue des anciens Assyriens. — **Decourdemanche**. La morale religieuse chez les Musulmans. — **G. Lafaye**. Un nouveau dieu syrien à Rome. — **Massebieau**. Encore un mot sur la vie contemplative de Philon. — Correspondance : Lettre de M. Lafaye. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie.

TOME XVIII

Maspero Les hypogées royaux de Thebes (2e et dernière partie). — **G. Lafaye**. Bulletin archéologique de la religion romaine, 1887. — **I. Loeb** Les controverses religieuses entre les Chrétiens et les Juifs au moyen âge en France et en Espagne (2e et dernière partie). — **P. Paris**. Les découvertes en Grèce. Bulletin archéologique de la religion grecque, 1887-1888 — **Goldziher**. Influences chrétiennes dans la littérature religieuse de l'Islam. — **Maspero**. La mythologie égyptienne. — Les travaux de MM. Brugsch et Lanzone

(1re partie). — **Cl. Huart**. La religion de Bâb. Essai de réforme de l'islamisme en Perse au XIXe siècle. — **L. Feer**. Le séjour des morts chez les Indiens et selon les Grecs. — **Horst**. Etudes sur le Deutéronome (3e article). Les sources et la date du Deutéronome. — **Dumoutier**. Légendes et traditions du Tonkin et de l'Annam. — **Barth**. Abel Bergaigne. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillements des périodiques. — Bibliographie.

TOME XIX

Maspero. La mythologie égyptienne. Les travaux de MM. Brugsch et Lanzone (2e partie). — **M. Vernes**. Quand la Bible a-t-elle été composée ? Y a-t-il, dans l'Ancien Testament, des livres ou des morceaux antérieurs à l'époque du second temple ? — **Barth**. Bulletin des religions de l'Inde. — **Piepenbring**. La religion primitive des Hébreux. — Moïse et le Jahvisme. — **Ed Montet**. De l'origine des Vaudois et de leur littérature. — **P Regnaud**. Le Rig-Veda et les origines de la mythologie indo-européenne. — **Cl Huart**. La procession des flagellants persans à Constantinople. — **P. Regnaud**. Etymologies védiques. — **L Sichler**. Légendes russes recueillies par Aphanassief — **Baldensperger**. Les Bibles et les initiateurs religieux de l'humanité de Louis Leblois. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie.

TOME XX

Kuenen. La réforme des Études bibliques, selon M. H. Vernes — **Lafaye**. Bulletin archéologique de la religion romaine. 1888. — **Snouck Hurgronje**. Contributions récentes à la connaissance de l'Islam. — **J. Réville**. L'histoire des religions à l'Exposition universelle de 1889. — **Goblet d'Alviella**. Des symboles qui ont influencé la représentation figurée des pierres coniques chez les Sémites. — **Koulikovski**. Les trois feux sacrés du Rig-Véda. — **Girard de Rialle**. La population de Madagascar. — **A. Réville**. L'histoire des religions au Congrès des Sciences ethnographiques de Paris. — **Ed Montet**. Le Congrès des Orientalistes de Stockholm. — **J. Réville** L'enseignement de l'histoire des religions aux Etats Unis et en Europe. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques. — Bibliographie.

TOME XXI

Ch. Piepenbring. Le livre de la Genèse. — **P. Regnaud.** Études védiques : Traduction d'un hymne à l'Aurore (R. V. I. 123) ; Deux appréciations récentes du Rig-Véda. — **V. Courdavaux.** Saint-Irenée. — **E. Amélineau.** Les traités gnostiques d'Oxford. — **I. Goldziher.** Le rosaire dans l'Islam. — **Ed. Montet.** La chanson de Bricou. — **S. Arthur Strong.** Les conférences de M. Robertson Smith sur la religion des Sémites — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Bibliographie.

TOME XXII

J. Réville. Études sur les origines de l'épiscopat. — La valeur du témoignage d'Ignace d'Antioche. — **L. de Rosny.** Les origines du Taoïsme — **P. Regnaud.** Études védiques. — L'hymne III, 1 du Rig-Véda. — **H. d'Arbois de Jubainville.** La Religion celtique d'après M. Rhys. — **J. Halévy.** La religion mazdéenne d'après M. Brandt. — **J. A. Decourdemanche.** La legende d'Abraham d'après les Musulmans. — **Goblet d'Alviella.** Une application pratique du syncrétisme en Angleterre. — **J. Halévy.** La Cosmologie babylonienne d'après M. Jensen. — **A. Réville.** Les personnages ailés des monuments assyriens d'après Ed. Tylor. — **J. Halévy.** De l'introduction du Christianisme chez les tribus turques de la Haute-Asie, à propos des inscriptions de Samirjetschie, publiés par M. M. Chwolson et Radloff. — **E. Coquart.** L'Utah. Un essai de théocratie au XIXe siècle. — **A. Réville.** Une nouvelle Vie de Jésus. — Revue des Livres. — Correspondance. — Chronique. — Dépouillement des periodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Bibliographie.

TOME XXIII

V. Courdavaux. Tertullien. — **Sylvain Lévi.** Le Bouddhisme et les Grecs — **E. Amélineau.** Un tombeau égyptien. — **E. Babelon.** La tradition phrygienne du déluge. — **L. Horst.** Etudes sur le Deuteronome — Les sources et la date du Deutéronome (suite). — **J. Goldziher.** Glanures païennes dans l'Islam. — **A. Bouché-Leclercq.** Tyché ou la Fortune, à propos d'un ouvrage récent. — **P. Regnaud.** Les origines du mythe d'Aurva. **L. Dollfus.** Un saint du XIe siècle, Domingo de Silos. — **P. Paris.** Bulletin archéologique de la religion grecque

(novembre 1889-octobre 1890). — **E. Monseur**. Travaux récents sur la mythologie scandinave. — **L. Sichler**. Légendes russes. — **Dr Faust**. Oryx et les étoiles filantes. — **L. C.** Un office bouddhique au Musée Guimet. — **L. Leblois**. Christianisme et Bouddhisme, à propos de quelques travaux contemporains. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Bibliographie.

TOME XXIV

C. Piepenbring. Histoire des lieux de culte et de sacerdoce en Israël. — **E. Aymonier**. Les Tchames et leurs religions. — **J. Deramey**, Les inscriptions d'Adoulis et d'Axoum. — **J. Darmesteter**. Le Hvaêtvadatha ou le mariage entre consanguins chez les Parsis. — **A. Audollent**. Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1890. — **L. Finot**. La religion et le théâtre dans l'Inde. — **L. Massebieau**. La langue originale des Actes des saintes Perpétue et Félicité. — **Ed. Montet**. Le Congrès des Orientalistes de Londres. — **E. Amélineau**. Le Papyrus Bruce. Réponse aux « Göttingische gelehrte Anzeigen ». — Revue des Livres. — Chronique — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Bibliographie.

TOME XXV

G. Maspero. Sur l'Ennéade. Bulletin critique de la religion égyptienne. — **P. Regnaud**. Le Çraddhâ védique — **L. Horst**. L'hypothèse de M. Havet sur la modernité des prophètes. — **V. Courdaveaux**. Clément d'Alexandrie. — **P. Paris** Bulletin archéologique de la religion grecque (novembre 1890-novembre 1891). — **L. Marillier**. M. Frazer et la Diane de Némi. — **J. Réville**. Abraham Kuenen. — **L. Feer**. Trois plaidoyers en faveur du Bouddhisme. — Travaux de M. M. Ryauon Fujishima, Soubhadra Bhikshou et Chaboseau. — **A. Barth** La traduction des hymnes védiques de M. Müller. — **A. Millioud** Esquisse des huit sectes bouddhistes du Japon, par Gyaunen (1289 ap. J.-C). — Revue des Livres. — Chronique — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Bibliographie.

TOME XXVI

J. S. Speijer. Le dieu romain Janus. — **P. Regnaud.** Les hymnes du Rig-Véda sont-ils des prières? — **I. Goldziher.** Le dénombrement des sectes mahométanes. — **X. Kœnig.** Bulletin de la religion juive. Travaux récents sur l'Ancien Testament. — **Aug. Audollent.** Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1891. — **L de la Vallée-Poussin et G. de Blonay.** Contes bouddhiques : la légende de Çakhupala; la légende de Madhakhundati. — **A. Millioud.** Esquisse des huit sectes bouddhistes du Japon, par Gyau-nen (suite et fin). — **A. Réville.** Ernest Renan. — **P. Paris.** Bulletin archéologique de la Religion grecque (novembre 1891-novembre 1892). — **L. Dollfus.** Garci Ferrans de Jerena et le juif Baena. Scènes de la vie religieuse en Espagne à la fin du XIVe siècle. — **Ad. Lods.** Fragments d'évangiles et d'apocalypses découvertes en Egypte. — Revue des Livres. — Chronique. — Dépouillement des périodiques et des travaux des Sociétés savantes. — Bibliographie.

TOME XXVII

Ch. Piepenbring. La Religion des Hébreux à l'époque des Juges. — **L. Horst.** Etudes sur le Deutéronome. II. Les sources et la date du Deutéronome (suite et fin) — **F. Picavet.** Les rapports de la religion et de la philosophie en Grèce. Epicure fondateur d'une religion nouvelle. — **J. Deramey.** Une Lettre d'Ignace de Loyola à Claudius, roi d'Ethiopie ou d'Abyssinie. — **A. Barth.** Bulletin des Religions de l'Inde. I. Véda et Brahmanisme. — **A. Réville.** La Religion chinoise, à propos d'un ouvrage de M. de Harlez — **C. de Harlez.** La Lampe de la salle obscure (Gan-shih-tang), traité de morale taôiste. — **P. Regnaud.** Observations nouvelles sur l'exégèse védique, en réponse à M. Barth. — Revue des Livres. — Chronique.

TOME XXVIII

I. Goldziher. La notion de la Sakina chez les Mahométans. — **J. Deramey.** Les martyrs de Nedjran au pays des Homérites en Arabie. — **L. Dollfus** Les Muzarabes. — **A. Réville.** Les Hérodes et le rêve hérodien. — **Philippe Berger.** Ernest Renan et la chaire d'hébreu au Collège de France. — **L. Knappert.** De l'état actuel des études sur la Mythologie germanique. — **G. Dumoutier.** Une fête religieuse annamite au village de Phu-Dong (Tonkin). — **A. Audollent.** Bulletin archéologique

de la Religion romaine, année 1892. — **G. Bonet-Maury.** Le Parlement des Religions à Chicago. — **A. Barth.** Bulletin des Religions de l'Inde. II. Le Bouddhisme. — **P. Paris** Bulletin archéologique de la Religion grecque (novembre 1892-décembre 1893). — Revue des Livres. — Chronique. — Nouvelles et faits divers.

TOME XXIX

A. Réville Les Hérodes et le rêve hérodien (suite et fin) — **Ch. Piepenbring.** La Réforme et le Code de Josias, — **G. Raynaud.** Les trois principales divinités mexicaines : Quetzalcohuatl, Tezcatlipoca, Huitzilopochtli. — **L. Knappert** La vie de saint Gall et le paganisme germanique. — **J. Deramey.** La Reine de Saba. — **A. Barth.** Bulletin des Religions de l'Inde. III. Le Jainisme. L'Hindouisme. — **C. P. Tiele.** Une nouvelle hypothèse sur l'antiquité de l'Avesta. — **G de Blonay et L de la Vallée-Poussin** Contes bouddhiques traduits du Dhammapada I. Légende de Vidudabha II. Histoire de la querelle religieuse à Kocambhi. Vie retirée du Bouddha dans le parc aux éléphants — Revue des Livres. — Chronique — Nouvelles diverses — Concours de l'Académie des Inscriptions — Concours de l'Académie des sciences morales.

TOME XXX

E. Amélineau. Samuel de Qalamoun. — **C Snouck Hurgronje** Une nouvelle biographie de Mohammed — **X Kœnig** Essai sur l'évolution de l'idée de Justice chez les prophètes hebreux. — **A. Foucher.** L'art bouddhique dans l'Inde. — **A. Audollent** Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1893 — **P. Oltramare.** Le dixième Congrès international des Orientalistes, Genève 1894. — **L Marillier.** Une nouvelle philosophie de la religion. Le dernier ouvrage de M. Caird. — Nécrologie. — Revue des Livres. — Chronique.

TOME XXXI

Louis Léger. Etudes de mythologie slave. — **A. N. Rovers.** L'Apocalypse johannique. — **J. Deramey.** Introduction et restauration du christianisme en Abyssinie — **A. Réville** Sur la traduction par saint Jérôme d'un passage de Jonas. — **P Paris** Bulletin archéologique de la Religion grecque (1893 1894). — **G. de Blonay.** Histoire de Sanatkumâra, conte

mahârâstri. — **A. Esmein.** Les élections épiscopales dans l'Église de France, du IXe au XIIe siècle, d'après M. Imbart de la Tour. — **A. Quentin.** La dernière publication du Dr A. Jérémias sur l'épopée d'Izdubar. — **Et. Coquerel.** Le Jésus de M. Renouvier. — **E. Blochet.** Textes religieux pehlvis — **A. Millioud.** Histoire du couvent catholique de Kyotô. — **E. Monseur.** Notes de folklore à propos de l'Epopée celtique de M. H. d'Arbois de Jubainville. — **I. Goldziher.** La Bordah du cheikh el-Bousîrî. — **E. Chassinat.** Le Livre second des Respirations. — Nécrologie. — Revue des Livres. — Chronique.

TOME XXXII

A. Laune. Lefèvre d'Etaples et la traduction française de la Bible. — **L. Marillier.** Du rôle de la psychologie dans les études de mythologie comparée. — **Ed. Montet.** Religion et superstition dans l'Amérique du Sud. — **J Réville.** Erasme et Luther, esquisse d histoire et de psychologie religieuses. — **E. Guimet.** Le Dieu d Apulée. — **L Massebieau.** L'Epître de Jacques est-elle l'œuvre d'un Chrétien. — **J. Philippe.** Lucrèce dans la théologie chrétienne du IIIe au XIIIe siècle et spécialement dans les écoles carolingiennes. — **A. Audollent.** Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1894. — **A. Millioud** Histoire du Couvent catholique de Kyôto (suite et fin) — **J Réville.** Un Congrès des Religions à Paris en 1900. — **E. Blochet.** Textes pehlvis inédits relatifs à la Religion mazdéenne. — **P. Regnaud.** Réponses à quelques objections. — Revue des Livres. — Chronique. — Concours de l'Académie des Inscriptions.

TOME XXXIII

L. Léger. Etudes de mythologie slave : Svantovit et les dieux en *vit*. Les sources de la mythologie slave (1re partie). — **J. Philippe.** Lucrèce dans la théologie chrétienne du IIIe au XIIIe siècle et spécialement dans les écoles carolingiennes (suite et fin). — **Fr. Macler** Les apocalypses apocryphes de Daniel. — **Maurice Zeitlin.** Les divinités féminines du Capitole. — **P. Paris.** Bulletin archéologique de la religion grecque (décembre 1894 à décembre 1895). — **L. Marillier.** Une nouvelle philosophie de la religion (suite et fin). — Revue des Livres. — Revue des Périodiques — Chronique. — Nouvelles diverses.

TOME XXXIV

E. Chavannes. — Les inscriptions chinoises de Bodh-Gayâ. — **L. Knappert.** Le christianisme et le paganisme dans l'Histoire ecclésiastique de Bède le Vénérable. — **L. Ménard.** La symbolique des religions anciennes et modernes. Leurs rapports avec la civilisation. — **L. Feer.** Le pied du Bouddha. — **M. Mauss.** La religion et les origines du droit pénal (1er art.). — **W. Wassilieff.** Le Bouddhisme dans son plein développement d'après les Vinayas. — **A. Audollent.** Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1895. — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chronique. — Nouvelles diverses.

TOME XXXV

Jivandji Jamshedji Modi. L'antiquité de l'Avesta. — **Marcel Mauss.** La Religion et les origines du droit pénal (suite et fin). — **L. Leger.** Les sources de la mythologie slave (suite) — **A. Bouché-Leclercq.** Les précurseurs de l'astrologie grecque. — **G. Maspero.** La table d'offrande des tombeaux égyptiens (1er art.). — **I. Goldziher.** Du sens propre des expressions : Ombre de Dieu, Khalife de Dieu, pour désigner les chefs dans l'Islam. — **P. Paris.** Bulletin archéologique de la Religion grecque, années 1895-1896. — **E. Chavannes.** La première inscription chinoise de Bodh-Gayâ. Réponse à M. Schlégel. — **D. Bruce.** Une récente controverse entre théologiens allemands sur l'origine de la Sainte-Cène. — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chronique. — Congrès international des Orientalistes. — Congrès des sciences religieuses de Stockholm. — Prix décerné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME XXXVI

G. Maspero. La table d'offrande des Tombeaux égyptiens (suite et fin). — **E. Aymonier.** Le Cambodge et ses monuments. — **A. Sabatier.** Une nouvelle Vie de Jésus : le Jésus de Nazareth de M. Albert Réville. — **L. Marillier.** La place du Totémisme dans l'évolution religieuse, à propos d'un livre récent. — **E. de Faye.** Les « Stromates » de Clément d'Alexandrie. — **L. Knappert.** La Religion germanique d'après le dernier ouvrage de M. Golther. — **V. Scheil.** Choix de textes religieux assyriens. — **J. Réville.** La onzième session du Congrès international des Orientalistes. — **A. Aall.** Le Congrès des



Sciences religieuses de Stockholm. — A. Réville. Un essai de philosophie de l'histoire religieuse : Introduction à la Science de la religion, par C. P. Tiele. — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chronique. — Nouvelles diverses.

TOME XXXVII

C. Snouck Hurgronje. Le droit musulman. — E. Blochet. Le livre intitulé l'Ousama-i Islam. — L. Léger Etudes sur la mythologie slave. — L. Marillier La place du Totémisme dans l'évolution religieuse à propos d un livre récent (suite et fin). — R. Dussaud. Les visions d Ezéchiel. — J. Goldziher. De l'ascétisme aux premiers temps de l'Islam. — A. Audollent. Bulletin archéologique de la Religion romaine, année 1896. — A. Réville. De Jesu Christo colloquium doctum. — S. d'Oldenburg A propos du Mahâbhârata dans la litterature bouddhique. — Revue des Livres — Revue des Periodiques. — Chronique. — Nouvelles diverses.

TOME XXXVIII

Goblet d'Alviella — Les rites de la moisson et les commencements de l agriculture. — E. Blochet. Etudes sur l'histoire religieuse de l'Iran I. De l'influence de la religion mazdéenne sur les croyances des peuples turcs. — L. Léger. Etudes de mythologie slave Les divinités inférieures. — G. Raynaud. Le dieu aztec de la guerre (1re partie). — N. W. Thomas. La survivance du culte totémique des animaux et les rites agraires dans le Pays de Galles. — G Dottin La religion des Gaulois, a propos du récent ouvrage de M Alexandre Bertraud — L. Couve. Bulletin archéologique de la Religion grecque, 1896-1897 — A. Leclère. Une version cambodgienne du jugement de Salomon — A. Rébelliau. Bossuet et le Jansénisme. Réflexions a propos d un livre recent de M Ingold. — Revue des Livres. — Revue des Periodiques. — Chronique. — Nouvelles diverses.

TOME XXXIX

L. Léger Etudes de mythologie slave (suite). — G. Raynaud. Le dieu aztec de la guerre (suite et fin). — V. Bérard Les Pheniciens et les poèmes homériques. — N. Söderblom. Les Fravashis. Etudes sur les traces qui subsistent dans le maz-

déisme d'une ancienne conception sur la survivance des morts. — **A. Barth**. Bulletin des religions de l'Inde : I. Védisme et ancien brahmanisme. — **A. Audollent**. Bulletin archéologique de la Religion romaine. — Le Congrès international d'histoire des Religions en 1900. — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chronique. — Nouvelles diverses.

TOME XL

E. Blochet. Etudes sur l'histoire religieuse de l'Iran : II. Ascension au ciel du prophète Mohammed. — **Dom J. Besse**. Les diverses sortes de moines en Orient avant le concile de Chalcédoine (451). — **E. Doutté**. Notes sur l'Islâm maghrébin. Les Marabouts (1er art.). — **Isidore Lévy**. Nebo, Hadaran et Sérapis dans l'Apologie du Pseudo-Méliton. — **A. Barth**. Bulletin des religions de l'Inde : II. Brahmanisme. — **L. Marillier**. La doctrine de la réincarnation des âmes et des dieux de l'ancienne Irlande, d'après des travaux récents de MM. A. Nutt, E. Hull et J. L. Waston. — **A. Réville**. Un essai de philosophie de l'histoire religieuse. La deuxième partie de l'introduction à la science de la religion, par C. P. Tiele. — **J. Réville**. Le douzième Congrès International des Orientalistes. — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chronique. — Concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

TOME XLI

Maurice Courant. Sur le prétendu monothéisme des Chinois. — **E. Doutté**. Notes sur l'Islâm maghrébin. Les Marabouts (suite). — **L. Léger**. Etudes de mythologie slave (suite). — **C Fossey**. La déesse Aurore. — **A. Ed. Chaignat**. La philosophie des oracles, de Porphyre. — **L. Léger**. Svantovit et saint Vit — **A. Barth**. Bulletin des religions de l'Inde : III. Le Bouddhisme (1re partie). — **A. Réville**. Un essai de philosophie de l'histoire religieuse. La deuxième partie de l'introduction a la science de la religion, par C. P. Tiele (suite et fin). — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chroniques. — Concours académiques.

TOME XLII

L. Léger. Etudes sur la mythologie slave : L'idée de la mort et de la vie d'outre-tombe. Introduction à l'étude de la mytho-

logie slave. — **E. Lætitia Moon Conard**. Les idées des Indiens Algonquins relatives à la vie d'outre-tombe. — **E. Sénart**. Bouddhisme et Yoga. — **Salomon Reinach**. L'orphisme dans la IVe Eglogue de Virgile. — **A. Sabatier**. La critique biblique et l'histoire des religions. — **A. Barth**. Bulletin des religions de l'Inde : III. Le Bouddhisme (2e partie). — **E. Doutté**. Notes additionnelles sur l'Islâm maghrébin. — **J. Réville**. Le Congrès International de l'Histoire des Religions (Paris, 3-8 septembre 1900). — **Max Müller**. Lettre au Président du Congrès. — **A. Réville**. Discours d'ouverture du Congrès. — **Bonet-Maury**. Discours comme délégué de M. le Ministre de l'Instruction Publique au Congrès. — **A. de Gubernatis**. L'Avenir de l'histoire des Religions, discours prononcé à la séance de clôture du Congrès. — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chronique. — Concours académiques.

TOME XLIII

I. Goldziher. Islamisme et Parsisme. — **Goblet d'Alviella**. Des rapports historiques entre la religion et la morale. — **Fr. Cumont**. Zeus Stratios. — **E. Chavannes**. Le dieu du sol dans l'ancienne religion chinoise. — **Jean Capart**. La fête de frapper les Anou. — **Théophilus Pinches**. Observations sur la religion des Babyloniens deux mille ans avant Jésus-Christ. — **Ira Maurice Price**. — Le panthéon de Goudea. — **J. Réville**. La situation actuelle de l'enseignement de l'histoire des religions. — **J. Tchikadzumi**. Coup d'œil sur l'histoire du Bouddhisme au Japon au point de vue de la philosophie de l'histoire. — **Ryauon Fujishima**. L'état actuel du Bouddhisme japonais. — **L. Marillier**. Le folkore et la science des religions. — **P. Reynaud**. Remarques sur le IXe mandata du Rig-Véda. **V. Henry**. Bouddhisme et positivisme. — **G. Oppert**. Sur les Sâlagrâmas, pierres sacrées de l'Inde. — **H. Arakélian**. Le Babisme en Perse. — **Minas Tchéraz**. La légende d'Alexandre-le-Grand chez les Arméniens. — **Maurice Vernes**. Notes sur les sanctuaires de la région chananéenne qui furent fréquentés concurremment par les Israélites et les nations voisines. — **Cl. Huart**. Sur les variations de certains dogmes de l'Islamisme aux trois premiers siècles de l'hégire. — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chronique.

TOME XLIV

Goblet d'Alviella. De l'emploi de la méthode comparative dans l'étude des phénomènes religieux. — **Raoul de la Grasserie**.

Du rôle social du sacrifice religieux. — **George Foucart.** Sur le culte des statues funéraires dans l'ancienne Égypte : I. L'inventaire du temple de Kahoun et la statue royale de Dahshour ; II. Les statues de bois dans les hypogées de Beni-Hassan. — **C. Piepenbring.** Les principes fondamentaux de l'enseignement de Jésus. — **Fr. Conybeare.** Les sacrifices d'animaux dans les anciennes églises chrétiennes. — **Paul Oltramare.** L'évolutionisme et l'histoire des religions. — **J. Toutain.** Note sur la méthode à suivre en mythologie grecque. — **Ed. Montet.** De la notion de divinité contenue dans les mots Elohîm, Eloah, El et Jahewéh. — **G. Bonet-Maury.** Les premiers témoignages de l'introduction du christianisme en Russie. — **G. Raynaud.** Les nombres sacrés et les signes cunéiformes dans la moyenne Amérique précolombienne. — **C. Snouck Hurgronje.** Les confréries religieuses, la Mecque et le panislamisme. — **Léon Pineaud.** Hagbard et Signe. Une forme nordique du mythe de Jupiter et Danaé. — **P. Alphandéry.** Y a-t-il eu un Averroïsme populaire au XIIIe et au XIVe siècle ? — **G. H. Luquet.** Hermann l'Allemand. — **J. Réville.** L'Histoire des religions et les Facultés de théologie, à propos d'une récente brochure de M. Ad. Harnack. — Nécrologie. — Revue des Livres. — Revue des Périodiques. — Chronique. — Prix académiques.

CATALOGUE
DU MUSÉE GUIMET

(Lyon, 1883)

PREMIÈRE PARTIE

INDE, CHINE ET JAPON

précédée

D'UN APERÇU SUR LES RELIGIONS DE L'EXTRÊME-ORIENT

et suivie

D'UN INDEX ALPHABÉTIQUE

des noms des Divinités et des principaux termes techniques

Par L. DE MILLOUÉ

Directeur du Musée Guimet

Un volume in-18, illustré . . . . 2 fr 50

CONGRÈS PROVINCIAL
DES ORIENTALISTES

COMPTE RENDU DE LA TROISIÈME SESSION

Lyon, 1878

Deux volumes in-4°. . . . . 17 fr.

SOMMAIRE DU TOME Ier

Commerce et Industrie. — Is. Hedde. Ephémérides comparées de l'industrie serigène, tant de la Chine et du Japon que des autres pays sérigènes. — E. Piquet. Mémoire sur l'Oudji. — S. E. le Ministre de Chine. Chemin de fer de Wou-Soung.

— Traité sur la soie. — Système monétaire. — **Louis Desgrand.** De quelques réformes nécessaires au développement de notre commerce en Orient. — **Ardouin du Mazet.** Le chemin de fer de Shanghai et la question des coolies. — **Milsom.** Les maladies des vers à soie. — **E. Piquet.** Les soies sauvages exotiques. — **M.-A. Tomi-i.** Les produits de l'île d'Yéso et de leur exportation. — **E. Piquet.** Le commerce et l'industrie au Japon. — **E. Piquet, Milsom, Cordier.** Les tarifs douaniers en Chine et au Japon.

Science, Philologie, Histoire et Beaux-Arts. — **Comte de Castillon.** Les Kakis. — **Wiénukoff** Carte ethnographique. — **Reboux.** L'ambre préhistorique. — **Baron Guerrier de Dumast.** Fleurs de l'Inde, poésies hindoues. — **Baron Textor de Ravisi.** La langue tamoule. — **Gaspard Belin.** L'antiquité de la langue sanscrite — **Ernest Chantre.** De l'origine orientale de la métallurgie. — **Brossard.** Etude archéologique sur la nature et l'emploi des fils d'or dans les soieries du moyen âge. — **Guinand (l'abbé).** De l'assimilation de la véritable langue sémitique avec la langue accadienne. — **S. E. le Ministre de Chine** Auteurs du traité sur la soie. — Relations anciennes entre la Chine et les autres pays de l'Asie — Lettre de change en Chine — Doctrine de Confucius. — **Baron, Textor de Ravisi.** Relations entre l'Inde et Venise. — Origine du Zend-Avesta. — **Caillemer.** Date des lois de Manou. — **Coignet, Guimet, L. Metchnikoff.** Les Aïnos. — **Fabre** (l'abbé). Notice sur un curieux manuscrit rapporté de l'Inde

Religions anciennes de l'Egypte. — **G. Maspero** Stèles funéraires. — L'ombre chez les Egyptiens. — **Félix Robiou.** Memoire sur l'économie politique, l'administration et la législation de l'Egypte sous les Lagides. — L'immortalité de l'âme chez les Egyptiens. — **E. Lefébure.** Le Livre des Morts, Papyrus de Soutimès. — Le Lotus chez les Egyptiens. — **J. Leiblein.** Etude sur le nom et le culte primitif du Dieu hebreu Jahvéh. — **E. Naville.** Les quatre stèles orientées du Musée de Marseille.

Religions anciennes de la Perse et de l'Assyrie. — **Ardouin du Mazet.** Les dangers du prosélytisme musulman dans l'Afrique centrale. — **H. Cordier.** L'Islamisme en Chine. — Caravanes et pélerinages de la Mecque au point de vue commercial. — Le Bâbisme — **J. Darmesteter.** Ormuzd et Ahriman. — **E. Cartailhac.** L'âge de la pierre en Asie.

SOMMAIRE DU TOME II

Religions anciennes de l'Inde. — **Sir Coomara-Swamy.** Extraits du Dathavança. — **Gerson da Cunha.** Introduction à l'histoire de la *Dent Relique* du Bouddha. — Littérature des religions des peuples de l'archipel des Indes Orientales Néerlandaises. — **Panditiléké.** — Catalogue des Bouddhas qui ont précédé Çâkya-Mouni. — **Alwys.** Visites des Bouddhas à Ceylan. — **Dr Cust.** Les langues modernes de l'Inde. — **Da Sylva.** Du Nirvâna. — **De Charencey.** Le mythe de Votau.

Religions de la Chine. — **H. Cordier.** Aperçu sur les religions de la Chine. — **E. Eitel.** Le Feng-shui. — **Y. Ymaizoumi.** Etude critique sur Laô-tseu. — **P. Perny.** Proverbes chinois. — **P. Laffite.** Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise. — **Y. Ymaizoumi.** Des croyances et des superstitions des Chinois avant Confucius. — **J. Dupuis.** Expédition au Tonkin — **E. Aymonier.** Textes khmers. — **Y. Ymaizoumi.** Du culte des Ancêtres en Chine sous la dynastie de Tchéou. — Etude sur le livre de la *Vertu et de la Voie.*

Religions du Japon. — **L. Metchnikoff.** Etude sur la religion nationale des Japonais, le culte des Kamis ou Shintôisme. — **Harada.** — Historique des différents caractères d'écriture employés au Japon. — **Sémitani.** Le mont Shumi. — Explication du mot *Rió-Bou.* — Prière a Amida Bouddha. — **Y. Ymaizoumi.** De la religion Shintôiste. — **Ernest Chantre.** Relations entre les sistres bouddhiques et certains objets de l'âge de bronze européen. — De l'usage des sistres. — **Sémitani.** Notice sur la déesse Bén-Zai-tén. — **L. Metchnikoff.** Des caractères anciens au Japon. — Ecriture *Hifoumi* ou du Livre du Soleil, écriture *Ana Itsi*; écriture *Hotsma.*

Clôture du Congrès. — Vœux émis par le Congrès. — Résumé des Travaux du Congrès. — Inauguration du Musée Oriental de M. Guimet.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Conférence du 26 Février 1899.

Conférence du 26 Mars 1899.

Conférence du 23 Avril 1899.

ANGERS. — IMP. A. BURDIN ET Cie, 4, RUE GARNIER.